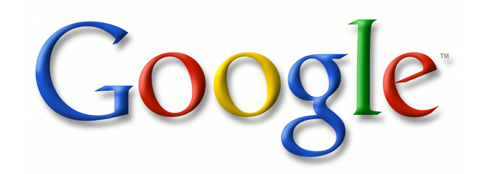
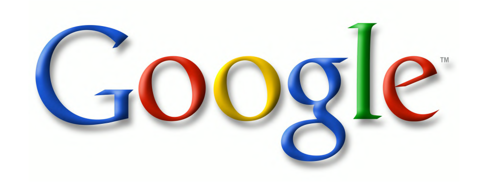
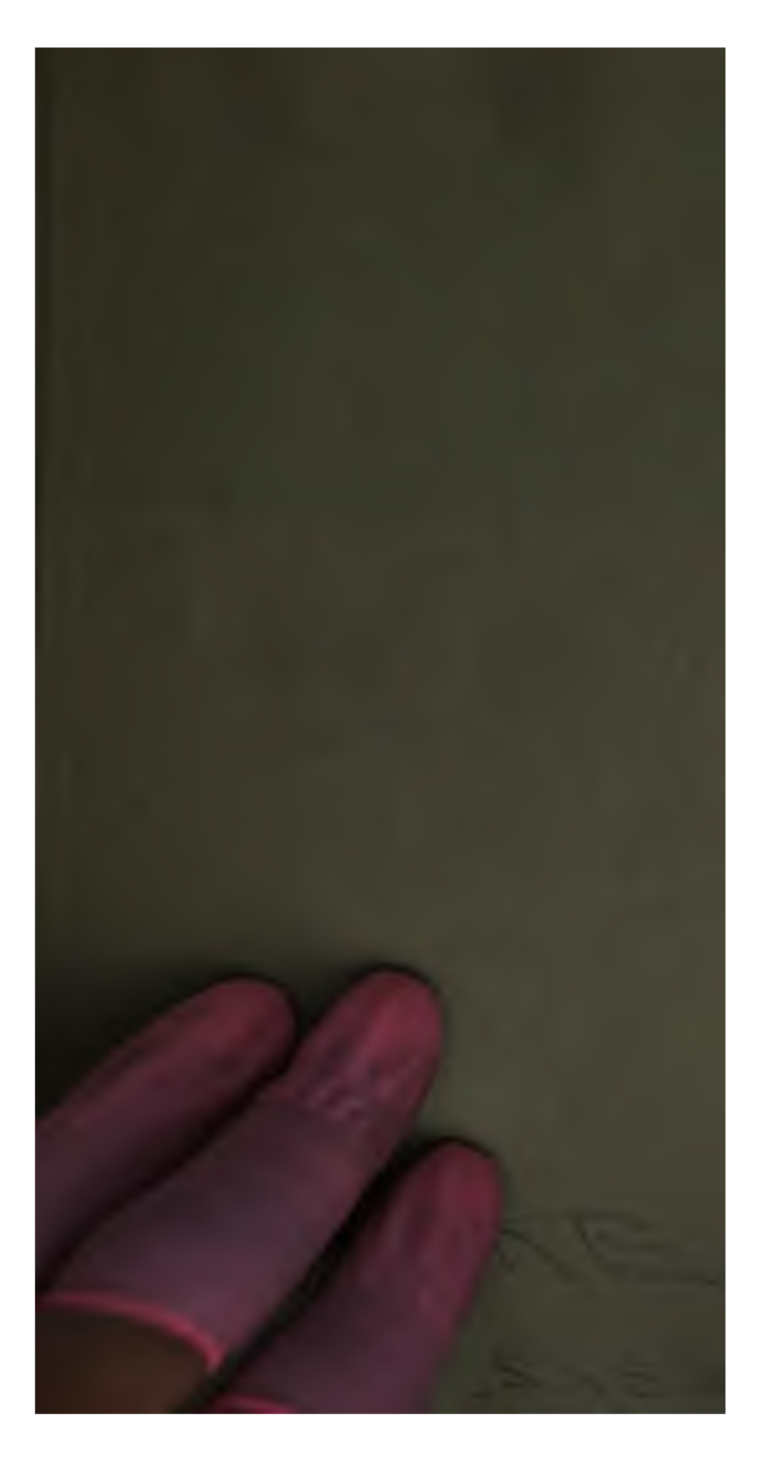










COLLECTION COMPLETE DES ŒUVRES DE J. J. ROUSSEAU.

TOME NEUVIEME.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME NEUVIEME.

Contenant la ſuite du IV[e]. & partie du V[e]. Livre d'*Emile*, ou de l'*Education*.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

TOME III.

EMILE,

OU

DE L'EDUCATION.

PAR J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

TOME III.



GENEVE:

M. DCC. LXXX.

EMILE,

OU

DE L'EDUCATION.

SUITE DU LIVRE QUATRIEME.

» IL y a trente ans que dans une vil-
» le d'Italie, un jeune homme expatrié
» se voyoit réduit à la derniere misere.
» Il étoit né Calviniste ; mais par les
» suites d'une étourderie, se trouvant
» fugitif, en pays étranger, sans res-
» source, il changea de religion pour
» avoir du pain. Il y avoit dans cette
» ville un hospice pour les Prosélytes,
» il y fut admis. En l'instruisant sur la
» controverse, on lui donna des doutes
» qu'il n'avoit pas, & on lui apprit le
» mal qu'il ignoroit : il entendit des
» dogmes nouveaux, il vit des mœurs
» encore plus nouvelles ; il les vit, &
» faillit en être la victime. Il voulut
» fuir, on l'enferma ; il se plaignit, on

» le punit de ses plaintes ; à la merci » de ses tyrans, il se vit traiter en cri» minel pour n'avoir pas voulu céder » au crime. Que ceux qui savent com» bien la premiere épreuve de la vio» lence & de l'injustice irrite un jeune » cœur sans expérience, se figurent l'é» tat du sien. Des larmes de rage cou» loient de ses yeux, l'indignation l'é» touffoit. Il imploroit le Ciel & les » hommes, il se confioit à tout le mon» de, & n'étoit écouté de personne. Il » ne voyoit que de vils domestiques » soumis à l'infâme qui l'outrageoit, ou » des complices du même crime, qui » se railloient de sa résistance & l'exci» toient à les imiter. Il étoit perdu sans » un honnête Ecclésiastique qui vint à » l'hospice pour quelque affaire, & qu'il » trouva le moyen de consulter en se» cret. L'Ecclésiastique étoit pauvre, & » avoit besoin de tout le monde ; mais » l'opprimé avoit encore plus besoin de » lui, & il n'hésita pas à favoriser son » évasion, au risque de se faire un dan» gereux ennemi.

» Echappé au vice pour rentrer dans

» affermi ſon bon naturel. Il accueille le » jeune homme, lui cherche un gîte, » l'y recommande ; il partage avec lui » ſon néceſſaire, à peine ſuffiſant pour » deux. Il fait plus, il l'inſtruit, le con- » ſole, il lui apprend l'art difficile de » ſupporter patiemment l'adverſité. Gens » à préjugés, eſt-ce d'un Prêtre, eſt- » ce en Italie que vous euſſiez eſpéré » tout cela ?

» Cet honnête Eccléſiaſtique étoit un » pauvre Vicaire Savoyard, qu'une » aventure de jeuneſſe avoit mis mal avec » ſon Evêque, & qui avoit paſſé les » monts pour chercher les reſſources » qui lui manquoient dans ſon pays. Il » n'étoit ni ſans eſprit, ni ſans lettres ; » & avec une figure intéreſſante, il » avoit trouvé des protecteurs qui le » placerent chez un Miniſtre pour éle- » ver ſon fils. Il préféroit la pauvreté à la » dépendance, & il ignoroit comment il » faut ſe conduire chez les Grands. Il ne » reſta pas long-tems chez celui-ci ; en » le quittant il ne perdit point ſon eſ- » time ; & comme il vivoit ſagement » & ſe faiſoit aimer de tout le monde

» de lui, il prit dans le même dédain » nos ridicules rêveries, & l'objet au- » quel nous les appliquons; sans rien » savoir de ce qui est, sans rien imagi- » ner sur la génération des choses, il se » plongea dans sa stupide ignorance, avec » un profond mépris pour tous ceux qui » pensoient en savoir plus que lui.

» L'oubli de toute religion conduit à » l'oubli des devoirs de l'homme. Ce » progrès étoit déjà plus d'à moitié fait » dans le cœur du libertin. Ce n'étoit » pas pourtant un enfant mal né; mais » l'incrédulité, la misere, étouffant peu- » à-peu le naturel, l'entraînoient rapi- » dement à sa perte, & ne lui prépa- » roient que les mœurs d'un gueux & » la morale d'un athée.

» Le mal, presque inévitable, n'étoit » pas absolument consommé. Le jeune » homme avoit des connoissances, & » son éducation n'avoit pas été négli- » gée. Il étoit dans cet âge heureux, où » le sang en fermentation commence d'é- » chauffer l'ame sans l'asservir aux fu- » reurs des sens. La sienne avoit encore » tout son ressort. Une honte native, un

» caractere timide suppléoient à la gêne, » & prolongeoient, pour lui, cette époque dans laquelle vous maintenez votre Eleve avec tant de soins. L'exemple » odieux d'une dépravation brutale & d'un » vice sans charme, loin d'animer son » imagination, l'avoit amortie. Longtems le dégoût lui tint lieu de vertu » pour conserver son innocence; elle » ne devoit succomber qu'à de plus » douces séductions.

» L'Ecclésiastique vit le danger & les » ressources. Les difficultés ne le rebuterent point; il se complaisoit dans » son ouvrage, il résolut de l'achever, » & de rendre à la vertu la victime » qu'il avoit arrachée à l'infamie. Il » s'y prit de loin pour exécuter son » projet; la beauté du motif animoit » son courage, & lui inspiroit des moyens » dignes de son zele. Quel que fût le » succès, il étoit sûr de n'avoir pas » perdu son tems : on réussit toujours » quand on ne veut que bien faire.

» Il commença par gagner la confiance du Prosélyte en ne lui vendant » point ses bienfaits, en ne se rendant

» point importun, en ne lui faisant point
» de sermons, en se mettant toujours
» à sa portée, en se faisant petit pour
» s'égaler à lui. C'étoit, ce me sem-
» ble, un spectacle assez touchant, de
» voir un homme grave devenir le ca-
» marade d'un polisson, & la vertu se
» prêter au ton de la licence, pour en
» triompher plus surement. Quand l'é-
» tourdi venoit lui faire ses folles con-
» fidences & s'épancher avec lui, le
» Prêtre l'écoutoit, le mettoit à son aise;
» sans approuver le mal il s'intéressoit à
» tout. Jamais une indiscrete censure ne
» venoit arrêter son babil & resserrer
» son cœur. Le plaisir avec lequel il se
» croyoit écouté, augmentoit celui qu'il
» prenoit à tout dire. Ainsi se fit sa
» confession générale, sans qu'il songeât
» à rien confesser.

» Après avoir bien étudié ses senti-
» mens & son caractere, le Prêtre vit
» clairement que, sans être ignorant pour
» son âge, il avoit oublié tout ce qu'il
» lui importoit de savoir, & que l'op-
« probre où l'avoit réduit la fortune,
» étouffoit en lui tout vrai sentiment du

» bien & du mal. Il eſt un degré d'a-
» brutiſſement qui ôte la vie à l'ame ;
» & la voix intérieure ne ſait point ſe
» faire entendre à celui qui ne ſonge
» qu'à ſe nourrir. Pour garantir le jeune
» infortuné de cette mort morale dont il
» étoit ſi près, il commença par ré-
» veiller en lui l'amour-propre & l'eſ-
» time de ſoi-même. Il lui montroit un
» avenir plus heureux dans le bon em-
» ploi de ſes talens ; il ranimoit dans
» ſon cœur une ardeur généreuſe, par
» le récit des belles actions d'autrui ; en
» lui faiſant admirer ceux qui les avoient
» faites, il lui rendoit le deſir d'en faire
» de ſemblables. Pour le détacher inſen-
» ſiblement de ſa vie oiſive & vaga-
» bonde, il lui faiſoit faire des extraits
» de livres choiſis ; & feignant d'avoir
» beſoin de ces extraits, il nourriſſoit
» en lui le noble ſentiment de la re-
» connoiſſance. Il l'inſtruiſoit indirecte-
» ment par ces livres ; il lui faiſoit re-
» prendre aſſez bonne opinion de lui-
» même pour ne pas ſe croire un être
» inutile à tout bien, & pour ne vou-
» loir plus ſe rendre mépriſable à ſes
» propres yeux.

» Une bagatelle fera juger de l'art » qu'employoit cet homme bienfaisant » pour élever insensiblement le cœur de » son disciple au-dessus de la bassesse, » sans paroître songer à son instruc- » tion. L'Ecclésiastique avoit une pro- » bité si bien reconnue & un discer- » nement si sûr, que plusieurs person- » nes aimoient mieux faire passer leurs » aumônes par ses mains, que par cel- » les des riches Curés des villes. Un » jour qu'on lui avoit donné quelqu'ar- » gent à distribuer aux pauvres, le jeune » homme eut, à ce titre, la lâcheté de » lui en demander. Non, dit-il, nous » sommes freres, vous m'appartenez, & » je ne dois pas toucher à ce dépôt » pour mon usage. Ensuite il lui donna » de son propre argent autant qu'il en » avoit demandé. Des leçons de cette » espece sont rarement perdues dans le » cœur des jeunes gens qui ne sont pas » tout-à-fait corrompus.

» Je me lasse de parler en tierce » personne, & c'est un soin fort su- » perflu; car vous sentez bien, cher » concitoyen, que ce malheureux fu-

» dalisé. Quelquefois j'aurois pu me dire;
» il me passe mon indifférence pour le
» culte que j'ai embrassé, en faveur de
» celle qu'il me voit aussi pour le culte
» dans lequel je suis né ; il sait que mon
» dédain n'est plus une affaire de parti.
» Mais que devois-je penser, quand je
» l'entendois quelquefois approuver des
» dogmes contraires à ceux de l'Eglise
» Romaine, & paroitre estimer médio-
» crement toutes ses cérémonies ? Je l'au-
» rois cru Protestant déguisé, si je l'avois
» vu moins fidele à ces mêmes usages
» dont il sembloit faire assez peu de cas ;
» mais sachant qu'il s'acquittoit sans té-
» moin de ses devoirs de Prêtre aussi ponc-
» tuellement que sous les yeux du public,
» je ne savois plus que juger de ces con-
» tradictions. Au défaut près, qui jadis
» avoit attiré sa disgrace, & dont il n'é-
» toit pas trop bien corrigé, sa vie étoit
» exemplaire, ses mœurs étoient irré-
» prochables, ses discours honnêtes &
» judicieux. En vivant avec lui dans la
» plus grande intimité, j'apprenois à le
» respecter chaque jour davantage ; &
» tant de bontés m'ayant tout-à-fait gagné

» dédaigneuse pour mon prochain. En » écartant toujours la vaine apparence & » me montrant les maux réels qu'elle » couvre, il m'apprenoit à déplorer les » erreurs de mes semblables, à m'attendrir sur leurs miseres, & à les plaindre plus qu'à les envier. Emu de compassion sur les foiblesses humaines, par » le profond sentiment des siennes, il » voyoit par-tout les hommes victimes » de leurs propres vices & de ceux d'autrui; il voyoit les pauvres gémir sous » le joug des riches, & les riches sous » le joug des préjugés. Croyez-moi, » disoit-il, nos illusions, loin de nous » cacher nos maux, les augmentent, en » donnant un prix à ce qui n'en a point » & nous rendant sensibles à mille fausses privations que nous ne sentirions » pas sans elles. La paix de l'ame consiste dans le mépris de tout ce qui peut » la troubler; l'homme qui fait le plus » de cas de la vie, est celui qui sait le » moins en jouir, & celui qui aspire » le plus avidement au bonheur, est toujours le plus misérable.

» Ah! quels tristes tableaux, m'é-

» je pense sur le sort de l'homme, & » sur le vrai prix de la vie; prenons » une heure, un lieu commode pour » nous livrer paisiblement à cet entretien.

» Je marquai de l'empressement à l'en» tendre. Le rendez-vous ne fut pas » renvoyé plus tard qu'au lendemain ma» tin. On étoit en été; nous nous le» vâmes à la pointe du jour. Il me mena » hors de la ville, sur une haute colli» ne, au-dessous de laquelle passoit le » Pô, dont on voyoit le cours à tra» vers les fertiles rives qu'il baigne: » Dans l'éloignement, l'immense chaîne » des Alpes couronnoit le paysage. Les » rayons du soleil levant rasoient déjà » les plaines, & projettant sur les champs » par longues ombres les arbres, les » côteaux, les maisons, enrichissoient » de mille accidens de lumiere, le plus » beau tableau dont l'œil humain puisse » être frappé. On eût dit que la Nature » étaloit à nos yeux toute sa magnifi» cence, pour en offrir le texte à nos en» tretiens. Ce fut là, qu'après avoir quel» que tems contemplé ces objets en silen» ce, l'homme de paix me parla ainsi.

PRO-

par mon état à cultiver la terre ; mais on crut plus beau que j'appriſſe à gagner mon pain dans le métier de Prêtre, & l'on trouva le moyen de me faire étudier. Aſſurément ni mes parens, ni moi ne ſongions gueres à chercher en cela ce qui étoit bon, véritable, utile, mais ce qu'il faloit ſavoir pour être ordonné. J'appris ce qu'on vouloit que j'appriſſe, je dis ce qu'on vouloit que je diſſe, je m'engageai comme on voulut, & je fus fait Prêtre. Mais je ne tardai pas à ſentir qu'en m'obligeant de n'être pas homme, j'avois promis plus que je ne pouvois tenir.

On nous dit que la conſcience eſt l'ouvrage des préjugés ; cependant je ſais par mon expérience qu'elle s'obſtine à ſuivre l'ordre de la Nature contre toutes les loix des hommes. On a beau nous défendre ceci ou cela, le remords nous reproche toujours foiblement ce que nous permet la Nature bien ordonnée, à plus forte raiſon ce qu'elle nous preſcrit. O bon jeune homme ! elle n'a rien dit encore à vos ſens, vivez long-tems dans l'état heureux où ſa voix eſt celle de l'innocence. Souvenez-vous qu'on l'of-

fense encore plus quand on la prévient, que quand on la combat ; il faut commencer par apprendre à résister, pour savoir quand on peut céder sans crime.

Dès ma jeunesse j'ai respecté le mariage comme la premiere & la plus sainte institution de la Nature. M'étant ôté le droit de m'y soumettre, je résolus de ne le point profaner ; car malgré mes classes & mes études, ayant toujours mené une vie uniforme & simple, j'avois conservé dans mon esprit toute la clarté des lumieres primitives ; les maximes du monde ne les avoient point obscurcies, & ma pauvreté m'éloignoit des tentations qui dictent les sophismes du vice.

Cette résolution fut précisément ce qui me perdit ; mon respect pour le lit d'autrui laissa mes fautes à découvert. Il falut expier le scandale ; arrêté, interdit, chassé, je fus bien plus la victime de mes scrupules que de mon incontinence, & j'eus lieu de comprendre aux reproches dont ma disgrace fut accompagnée, qu'il ne faut souvent qu'aggraver la faute pour échapper au châtiment.

Peu d'expériences pareilles menent loin un eſprit qui réfléchit. Voyant par de triſtes obſervations renverſer les idées que j'avois du juſte, de l'honnête, & de tous les devoirs de l'homme, je perdois chaque jour quelqu'une des opinions que j'avois reçues; celles qui me reſtoient ne ſuffiſant plus pour faire enſemble un corps qui pût ſe ſoutenir par lui-même, je ſentis peu-à-peu s'obſcurcir dans mon eſprit l'évidence des principes; & réduit enfin à ne ſavoir plus que penſer, je parvins au même point où vous êtes; avec cette différence, que mon incrédulité, fruit tardif d'un âge plus mûr, s'étoit formée avec plus de peine, & devoit être plus difficile à détruire.

J'étois dans ces diſpoſitions d'incertitude & de doute, que Deſcartes exige pour la recherche de la vérité. Cet état eſt peu fait pour durer, il eſt inquiétant & pénible; il n'y a que l'intérêt du vice ou la pareſſe de l'ame qui nous y laiſſe. Je n'avois point le cœur aſſez corrompu pour m'y plaire; & rien ne conſerve mieux l'habitude de réfléchir, que d'être plus content de ſoi que de ſa fortune.

Je méditois donc sur le triste sort des mortels, flottans sur cette mer des opinions humaines, sans gouvernail, sans boussole, & livrés à leurs passions orageuses, sans autre guide qu'un pilote inexpérimenté qui méconnoit sa route, & qui ne sait ni d'où il vient, ni où il va. Je me disois; j'aime la vérité, je la cherche & ne puis la reconnoître; qu'on me la montre, & j'y demeure attaché: pourquoi faut-il qu'elle se dérobe à l'empressement d'un cœur fait pour l'adorer?

Quoique j'aie souvent éprouvé de plus grands maux, je n'ai jamais mené une vie aussi constamment désagréable que dans ces tems de trouble & d'anxiétés, où sans cesse errant de doute en doute, je ne rapportois de mes longues méditations qu'incertitude, obscurité, contradictions sur la cause de mon être & sur la regle de mes devoirs.

Comment peut-on être sceptique par systême & de bonne foi? je ne saurois le comprendre. Ces Philosophes, ou n'existent pas, ou sont les plus mal-

heureux des hommes. Le doute ſur les choſes qu'il nous importe de connoître eſt un état trop violent pour l'eſprit humain ; il n'y réſiſte pas long-tems, il ſe décide malgré lui de maniere ou d'autre, & il aime mieux ſe tromper que ne rien croire.

Ce qui redoubloit mon embarras, étoit qu'étant né dans une Egliſe qui décide tout, qui ne permet aucun doute, un ſeul point rejetté me faiſoit rejetter tout le reſte, & que l'impoſſibilité d'admettre tant de déciſions abſurdes, me détachoit auſſi de celles qui ne l'étoient pas. En me diſant ; croyez tout, on m'empêchoit de rien croire, & je ne ſavois plus où m'arrêter.

Je conſultai les Philoſophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverſes opinions ; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur ſcepticiſme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, ſe moquant les uns des autres ; & ce point commun à tous, me parut le ſeul ſur lequel ils ont tous raiſon. Triomphans quand ils attaquent, ils ſont ſans vigueur en ſe défendant. Si vous

connoître. La ſeule choſe que nous ne ſavons point, eſt d'ignorer ce que nous ne pouvons ſavoir. Nous aimons mieux nous déterminer au hazard, & croire ce qui n'eſt pas, que d'avouer qu'aucun de nous ne peut voir ce qui eſt. Petite partie d'un grand tout dont les bornes nous échappent, & que ſon auteur livre à nos folles diſputes, nous ſommes aſſez vains pour vouloir décider ce qu'eſt ce tout en lui-même, & ce que nous ſommes par rapport à lui.

Quand les Philoſophes ſeroient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendroit intérêt à elle? Chacun ſait bien que ſon ſyſtême n'eſt pas mieux fondé que les autres; mais il le ſoutient parce qu'il eſt à lui. Il n'y en a pas un ſeul, qui, venant à connoître le vrai & le faux, ne préférât le menſonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où eſt le Philoſophe, qui, pour ſa gloire, ne tromperoit pas volontiers le genre humain? Où eſt celui, qui, dans le ſecret de ſon cœur, ſe propoſe un autre objet que de ſe diſtinguer? Pourvu qu'il s'éleve au-deſſus du vulgaire,

que, bien qu'aucune d'elles ne fût assez évidente pour produire immédiatement la conviction, elles avoient divers degrés de vraisemblance, & que l'assentiment intérieur s'y prêtoit ou s'y refusoit à différentes mesures. Sur cette premiere observation, comparant entre elles toutes ces différentes idées dans le silence des préjugés, je trouvai que la premiere, & la plus commune, étoit aussi la plus simple & la plus raisonnable; & qu'il ne lui manquoit, pour réunir tous les suffrages, que d'avoir été proposée la derniere. Imaginez tous vos Philosophes anciens & modernes, ayant d'abord épuisé leurs bizarres systêmes de forces, de chances, de fatalité, de nécessité, d'atomes, de monde animé, de matiere vivante, de matérialisme de toute espece; & après eux tous l'illustre Clarke, éclairant le monde, annonçant enfin l'Etre des Etres & le dispensateur des choses. Avec quelle universelle admiration, avec quel applaudissement unanime n'eût point été reçu ce nouveau systême si grand, si consolant, si sublime, si propre à élever l'ame, à donner une base

l'incertitude, ſans les rejetter ni les admettre, & ſans me tourmenter à les éclaircir, quand elles ne menent à rien d'utile pour la pratique.

Mais qui ſuis-je? Quel droit ai-je de juger les choſes, & qu'eſt-ce qui détermine mes jugemens? S'ils ſont entraînés, forcés par les impreſſions que je reçois, je me fatigue en vain à ces recherches, elles ne ſe feront point, ou ſe feront d'elles-mêmes, ſans que je me mêle de les diriger. Il faut donc tourner d'abord mes regards ſur moi pour connoître l'inſtrument dont je veux me ſervir, & juſqu'à quel point je puis me fier à ſon uſage.

J'exiſte, & j'ai des ſens par leſquels je ſuis affecté. Voilà la premiere vérité qui me frappe, & à laquelle je ſuis forcé d'acquieſcer. Ai-je un ſentiment propre de mon exiſtence, ou ne la ſens-je que par mes ſenſations? Voilà mon premier doute, qu'il m'eſt, quant à préſent, impoſſible de réſoudre. Car étant continuellement affecté de ſenſations, ou immédiatement, ou par la mémoire, comment puis-je ſavoir ſi le ſentiment

& la réalité des corps sont des chimeres.

Me voilà déjà tout aussi sûr de l'existence de l'Univers que de la mienne. Ensuite je réfléchis sur les objets de mes sensations; & trouvant en moi la faculté de les comparer, je me sens doué d'une force active que je ne savois pas avoir auparavant.

Appercevoir c'est sentir, comparer c'est juger : juger & sentir ne sont pas la même chose. Par la sensation, les objets s'offrent à moi séparés, isolés, tels qu'ils sont dans la Nature ; par la comparaison, je les remue, je les transporte, pour ainsi dire, je les pose l'un sur l'autre pour prononcer sur leur différence ou sur leur similitude, & généralement sur tous leurs rapports. Selon moi la faculté distinctive de l'être actif ou intelligent, est de pouvoir donner un sens à ce mot *est*. Je cherche en vain, dans l'être purement sensitif, cette force intelligente qui superpose & puis qui prononce ; je ne la saurois voir dans sa nature. Cet être passif sentira chaque objet séparément, ou même il sentira

l'objet total formé des deux ; mais n'ayant aucune force pour les replier l'un sur l'autre, il ne les comparera jamais, il ne les jugera point.

Voir deux objets à la fois ce n'est pas voir leurs rapports, ni juger de leurs différences ; appercevoir plusieurs objets les uns hors des autres n'est pas les nombrer. Je puis avoir au même instant l'idée d'un grand bâton & d'un petit bâton sans les comparer, sans juger que l'un est plus petit que l'autre, comme je puis voir à la fois ma main entiere sans faire le compte de mes doigts (24). Ces idées comparatives, *plus grand*, *plus petit*, de même que les idées numériques d'*un*, de *deux*, &c. ne sont certainement pas des sensations, quoique mon esprit ne les produise qu'à l'occasion de mes sensations.

On nous dit que l'être sensitif distingue les sensations les unes des autres par

(24) Les relations de M. de la Condamine nous parlent d'un peuple qui ne savoit compter que jusqu'à trois. Cependant les hommes qui composoient ce peuple ayant des mains, avoient souvent apperçu leurs doigts, sans savoir compter jusqu'à cinq.

les différences qu'ont entre elles ces mêmes sensations : ceci demande explication. Quand les sensations sont différentes, l'être sensitif les distingue par leurs différences : quand elles sont semblables, il les distingue parce qu'il sent les unes hors des autres. Autrement, comment, dans une sensation simultanée, distingueroit-il deux objets égaux ? Il faudroit nécessairement qu'il confondît ces deux objets & les prît pour le même, sur-tout dans un systême où l'on prétend que les sensations représentatives de l'étendue ne sont point étendues.

Quand les deux sensations à comparer sont apperçues, leur impression est faite, chaque objet est senti, les deux sont sentis ; mais leur rapport n'est pas senti pour cela. Si le jugement de ce rapport n'étoit qu'une sensation, & me venoit uniquement de l'objet, mes jugemens ne me tromperoient jamais, puisqu'il n'est jamais faux que je sente ce que je sens.

Pourquoi donc est-ce que je me trompe sur le rapport de ces deux bâtons, sur-tout s'ils ne sont pas paralleles ? Pourquoi dis-je, par exemple, que le petit

petit bâton eſt le tiers du grand, tandis qu'il n'en eſt que le quart? Pourquoi l'image, qui eſt la ſenſation, n'eſt-elle pas conforme à ſon modele, qui eſt l'objet? C'eſt que je ſuis actif quand je juge, que l'opération qui compare eſt fautive, & que mon entendement qui juge les rapports, mêle ſes erreurs à la vérité des ſenſations qui ne montrent que les objets.

Ajoutez à cela une réflexion qui vous frappera, je m'aſſure, quand vous y aurez penſé; c'eſt que ſi nous étions purement paſſifs dans l'uſage de nos ſens, il n'y auroit entre eux aucune communication; il nous ſeroit impoſſible de connoître que le corps que nous touchons & l'objet que nous voyons ſont le même. Ou nous ne ſentirions jamais rien hors de nous, ou il y auroit pour nous cinq ſubſtances ſenſibles, dont nous n'aurions nul moyen d'appercevoir l'identité.

Qu'on donne tel ou tel nom à cette force de mon eſprit qui rapproche & compare mes ſenſations; qu'on l'appelle attention, méditation, réflexion, ou comme on voudra; toujours eſt-il vrai qu'elle eſt en moi & non dans les choſes,

que c'eſt moi ſeul qui la produis, quoique je ne la produiſe qu'à l'occaſion de l'impreſſion que font ſur moi les objets. Sans être maître de ſentir ou de ne pas ſentir, je le ſuis d'examiner plus ou moins ce que je ſens.

Je ne ſuis donc pas ſimplement un être ſenſitif & paſſif, mais un être actif & intelligent, & quoi qu'en diſe la philoſophie, j'oſerai prétendre à l'honneur de penſer. Je ſais ſeulement que la vérité eſt dans les choſes & non pas dans mon eſprit qui les juge, & que moins je mets du mien dans les jugemens que j'en porte, plus je ſuis ſûr d'approcher de la vérité : ainſi ma regle de me livrer au ſentiment plus qu'à la raiſon, eſt confirmée par la raiſon même.

M'étant, pour ainſi dire, aſſuré de moi-même, je commence à regarder hors de moi, & je me conſidere avec une ſorte de frémiſſement, jetté, perdu dans ce vaſte Univers, & comme noyé dans l'immenſité des êtres, ſans rien ſavoir de ce qu'ils ſont, ni entre eux, ni par rapport à moi. Je les étudie, je les obſerve, & le premier objet qui ſe pré-

volontaire. Dans le premier, la cause motrice est étrangere au corps mû; & dans le second elle est en lui-même. Je ne conclurai pas de-là que le mouvement d'une montre, par exemple, est spontané; car si rien d'étranger au ressort n'agissoit sur lui, il ne tendroit point à se redresser, & ne tireroit pas la chaîne. Par la même raison je n'accorderai point, non plus, la spontanéité aux fluides, ni au feu même qui fait leur fluidité (26).

Vous me demanderez si les mouvemens des animaux sont spontanés; je vous dirai que je n'en sais rien, mais que l'analogie est pour l'affirmative. Vous me demanderez encore comment je sais donc qu'il y a des mouvemens spontanés; je vous dirai que je le sais parce que je le sens. Je veux mouvoir mon bras & je le meus, sans que ce mouvement ait d'autre cause immédiate que ma volonté. C'est en vain

(26) Les Chymistes regardent le Phlogistique ou l'élément du feu comme épars, immobile, & stagnant dans les mixtes dont il fait partie, jusqu'à ce que des causes étrangeres le dégagent, le réunissent, le mettent en mouvement & le changent en feu.

qu'on voudroit raisonner pour détruire en moi ce sentiment, il est plus fort que toute évidence; autant vaudroit me prouver que je n'existe pas.

S'il n'y avoit aucune spontanéité dans les actions des hommes, ni dans rien de ce qui se fait sur la terre, on n'en seroit que plus embarrassé à imaginer la premiere cause de tout mouvement. Pour moi, je me sens tellement persuadé que l'état naturel de la matiere est d'être en repos, & qu'elle n'a par elle-même aucune force pour agir, qu'en voyant un corps en mouvement je juge aussi-tôt, ou que c'est un corps animé, ou que ce mouvement lui a été communiqué. Mon esprit refuse tout acquiescement à l'idée de la matiere non organisée, se mouvant d'elle-même, ou produisant quelque action.

Cependant cet Univers visible est matiere; matiere éparse & morte (27),

(27) J'ai fait tous mes efforts pour concevoir une molécule vivante, sans pouvoir en venir à bout. L'idée de la matiere, sentant sans avoir des sens, me paroit inintelligible & contradictoire. Pour adopter ou rejetter cette idée il faudroit commencer par la comprendre, & j'avoue que je n'ai pas ce bonheur là.

qui n'a rien dans ſon tout de l'union, de l'organiſation, du ſentiment commun des parties d'un corps animé; puiſqu'il eſt certain que nous qui ſommes parties ne nous ſentons nullement dans le tout. Ce même Univers eſt en mouvement; & dans ſes mouvemens réglés, uniformes, aſſujettis à des loix conſtantes, il n'a rien de cette liberté qui paroit dans les mouvemens ſpontanés de l'homme & des animaux. Le monde n'eſt donc pas un grand animal qui ſe meuve de lui-même; il y a donc de ſes mouvemens quelque cauſe étrangere à lui, laquelle je n'apperçois pas; mais la perſuaſion intérieure me rend cette cauſe tellement ſenſible, que je ne puis voir rouler le ſoleil ſans imaginer une force qui le pouſſe, ou que ſi la terre tourne, je crois ſentir une main qui la fait tourner.

S'il faut admettre des loix générales dont je n'apperçois point les rapports eſſentiels avec la matiere, de quoi ſerai-je avancé? Ces loix n'étant point des êtres réels, des ſubſtances, ont donc quelqu'autre fondement qui m'eſt in-

connu. L'expérience & l'obſervation nous ont fait connoître les loix du mouvement, ces loix déterminent les effets ſans montrer les cauſes; elles ne ſuffiſent point pour expliquer le ſyſtême du monde & la marche de l'univers. Deſcartes avec des dez formoit le Ciel & la terre, mais il ne put donner le premier branle à ces dez, ni mettre en jeu ſa force centrifuge qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a trouvé la loi de l'attraction, mais l'attraction ſeule réduiroit bientôt l'univers en une maſſe immobile; à cette loi, il a falu joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps céleſtes. Que Deſcartes nous diſe quelle loi phyſique a fait tourner ſes tourbillons; que Newton nous montre la main qui lança les planetes ſur la tangente de leurs orbites.

Les premieres cauſes du mouvement ne ſont point dans la matiere; elle reçoit le mouvement & le communique, mais elle ne le produit pas. Plus j'obſerve l'action & réaction des forces de la Nature agiſſant les unes ſur les autres, plus

je trouve que d'effets en effets, il faut toujours remonter à quelque volonté pour premiere cause, car supposer un progrès de causes à l'infini, c'est n'en point supposer du tout. En un mot, tout mouvement qui n'est pas produit par un autre, ne peut venir que d'un acte spontané, volontaire; les corps inanimés n'agissent que par le mouvement, & il n'y a point de véritable action sans volonté. Voilà mon premier principe. Je crois donc qu'une volonté meut l'Univers & anime la Nature. Voilà mon premier dogme, ou mon premier article de foi.

Comment une volonté produit-elle une action physique & corporelle? Je n'en sais rien, mais j'éprouve en moi qu'elle la produit. Je veux agir, & j'agis; je veux mouvoir mon corps, & mon corps se meut: mais qu'un corps inanimé & en repos vienne à se mouvoir de lui-même ou produise le mouvement, cela est incompréhensible & sans exemple. La volonté m'est connue par ses actes, non par sa nature. Je connois cette volonté comme cause motrice, mais

gré, toujours le même dans chaque portion de matiere, il seroit incommunicable, il ne pourroit augmenter ni diminuer, & l'on ne pourroit pas même concevoir la matiere en repos. Quand on me dit que le mouvement ne lui est pas essentiel, mais nécessaire, on veut me donner le change par des mots qui seroient plus aisés à réfuter, s'ils avoient un peu plus de sens. Car, ou le mouvement de la matiere lui vient d'elle-même & alors il lui est essentiel, ou s'il lui vient d'une cause étrangere, il n'est nécessaire à la matiere qu'autant que la cause motrice agit sur elle : nous rentrons dans la premiere difficulté.

Les idées générales & abstraites sont la source des plus grandes erreurs des hommes; jamais le jargon de la métaphysique n'a fait découvrir une seule vérité, & il a rempli la philosophie d'absurdités dont on a honte, sitôt qu'on les dépouille de leurs grands mots. Dites-moi, mon ami, si, quand on vous parle d'une force aveugle répandue dans toute la Nature, on porte quelque véritable idée à votre esprit ? On croit

tourner ſur ſon propre centre, jamais rien ne ſortiroit de ſa place, & il n'y auroit point de mouvement communiqué; encore même faudroit-il que ce mouvement circulaire fût déterminé dans quelque ſens. Donner à la matiere le mouvement par abſtraction, c'eſt dire des mots qui ne ſignifient rien; & lui donner un mouvement déterminé, c'eſt ſuppoſer une cauſe qui le détermine. Plus je multiplie les forces particulieres, plus j'ai de nouvelles cauſes à expliquer, ſans jamais trouver aucun agent commun qui les dirige. Loin de pouvoir imaginer aucun ordre dans le concours fortuit des élémens, je n'en puis pas même imaginer le combat, & le cahos de l'Univers m'eſt plus inconcevable que ſon harmonie. Je comprends que le méchaniſme du monde peut n'être pas intelligible à l'eſprit humain; mais ſitôt qu'un homme ſe mêle de l'expliquer, il doit dire des choſes que les hommes entendent.

Si la matiere mue me montre une volonté, la matiere mue ſelon de certaines loix me montre une intelligence : c'eſt

tout eſt bon : mais je vois que chaque piece eſt faite pour les autres ; j'admire l'ouvrier dans le détail de ſon ouvrage, & je ſuis bien ſûr que tous ces rouages ne marchent ainſi de concert, que pour une fin commune qu'il m'eſt impoſſible d'appercevoir.

Comparons les fins particulieres, les moyens, les rapports ordonnés de toute eſpece, puis écoutons le ſentiment intérieur ; quel eſprit ſain peut ſe refuſer à ſon témoignage ; à quels yeux non prévenus l'ordre ſenſible de l'Univers n'annonce-t-il pas une ſuprême Intelligence, & que de ſophiſmes ne faut-il point entaſſer pour méconnoître l'harmonie des êtres, & l'admirable concours de chaque piece pour la conſervation des autres ? Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaiſons & de chances ; que vous ſert de me réduire au ſilence, ſi vous ne pouvez m'amener à la perſuaſion, & comment m'ôteriez-vous le ſentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi ? Si les corps organiſés ſe ſont combinés fortuitement de mille manieres avant de prendre des formes conſtantes, s'il s'eſt

que l'organiſation & la vie ne réſulteront point d'un jet d'atomes, & qu'un Chymiſte combinant des mixtes, ne les fera point ſentir & penſer dans ſon creuſet (28).

J'ai lu Nieuventit avec ſurpriſe, & preſque avec ſcandale. Comment cet homme a-t-il pu vouloir faire un livre des merveilles de la Nature, qui montrent la ſageſſe de ſon Auteur ? Son Livre ſeroit auſſi gros que le monde, qu'il n'auroit pas épuiſé ſon ſujet ; & ſitôt qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui eſt l'harmonie & l'accord du tout. La ſeule génération des corps vivans & organiſés eſt l'abyme de l'eſprit humain ; la bar-

(28) Croiroit-on, ſi l'on n'en avoit la preuve, que l'extravagance humaine pût être portée à ce point ? *Amatus Luſitanus* aſſuroit avoir vu un petit homme long d'un pouce enfermé dans un verre, que *Julius Camillus*, comme un autre Prométhée, avoit fait par la ſcience Alchymique. Paracelſe, *de naturâ rerum*, enſeigne la façon de produire ces petits hommes, & ſoutient que les Pygmées, les Faunes, les Satyres & les Nymphes ont été engendrés par la chymie. En effet je ne vois pas trop qu'il reſte déſormais autre choſe à faire pour établir la poſſibilité de ces faits, ſi ce n'eſt d'avancer que la matiere organique réſiſte à l'ardeur du feu, & que ſes molécules peuvent ſe conſerver en vie dans un fourneau de réverbere.

riere.

me d'êtres si constamment ordonnés; que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il ne dépend pas de moi de croire que la matiere passive & morte a pu produire des êtres vivans & sentans, qu'une fatalité aveugle a pu produire des êtres intelligens, que ce qui ne pense point a pu produire des êtres qui pensent.

Je crois donc que le monde est gouverné par une volonté puissante & sage; je le vois, ou plutôt je le sens, & cela m'importe à savoir: mais ce même monde est-il éternel ou créé? Y a-t-il un principe unique des choses? Y en a-t-il deux ou plusieurs, & quelle est leur nature? Je n'en sais rien; & que m'importe? A mesure que ces connoissances me deviendront intéressantes, je m'efforcerai de les acquérir; jusques-là je renonce à des questions oiseuses qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui sont inutiles à ma conduite & supérieures à ma raison.

Souvenez-vous toujours que je n'enseigne point mon sentiment, je l'expose. Que la matiere soit éternelle ou créée,

veux le contempler en lui-même ; fitôt que je veux chercher où il eſt, ce qu'il eſt, quelle eſt ſa ſubſtance, il m'échappe, & mon eſprit troublé n'apperçoit plus rien.

Pénétré de mon inſuffiſance, je ne raiſonnerai jamais ſur la nature de Dieu, que je n'y ſois forcé par le ſentiment de ſes rapports avec moi. Ces raiſonnemens ſont toujours téméraires ; un homme ſage ne doit s'y livrer qu'en tremblant, & ſûr qu'il n'eſt pas fait pour les approfondir : car ce qu'il y a de plus injurieux à la Divinité n'eſt pas de n'y point penſer ; mais d'en mal penſer.

Après avoir découvert ceux de ſes attributs par leſquels je connois ſon exiſtence, je reviens à moi, & je cherche quel rang j'occupe dans l'ordre des choſes qu'elle gouverne, & que je puis examiner. Je me trouve inconteſtablement au premier par mon eſpece ; car par ma volonté & par les inſtrumens qui ſont en mon pouvoir pour l'exécuter, j'ai plus de force pour agir ſur tous les corps qui m'environnent, ou pour me prêter ou me dérober comme il me plait à leur action,

l'Univers, m'élever à la main qui le gouverne; je puis aimer le bien, le faire, & je me comparerois aux bêtes? Ame abjecte, c'est ta triste philosophie qui te rend semblable à elles! ou plutôt tu veux en vain t'avilir; ton génie dépose contre tes principes, ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, & l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

Pour moi, qui n'ai point de système à soutenir, moi, homme simple & vrai que la fureur d'aucun parti n'entraîne, & qui n'aspire point à l'honneur d'être chef de secte, content de la place où Dieu m'a mis, je ne vois rien, après lui, de meilleur que mon espece; & si j'avois à choisir ma place dans l'ordre des êtres, que pourrois-je choisir de plus que d'être homme?

Cette réflexion m'énorgueillit moins qu'elle ne me touche; car cet état n'est point de mon choix, & il n'étoit pas dû au mérite d'un être qui n'existoit pas encore. Puis-je me voir ainsi distingué sans me féliciter de remplir ce poste honorable, & sans bénir la main qui m'y

monde ? Etre bienfaisant qu'est devenu ton pouvoir ? Je vois le mal sur la terre.

Croiriez-vous, mon bon ami, que de ces tristes réflexions, & de ces contradictions apparentes se formerent dans mon esprit les sublimes idées de l'ame, qui n'avoient point jusques-là résulté de mes recherches ? En méditant sur la nature de l'homme, j'y crus découvrir deux principes distincts, dont l'un l'élevoit à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la justice & du beau moral, aux régions du monde intellectuel dont la contemplation fait les délices du sage, & dont l'autre le ramenoit bassement en lui-même, l'asservissoit à l'empire des sens, aux passions qui sont leurs ministres, & contrarioit par elles tout ce que lui inspiroit le sentiment du premier. En me sentant entraîné, combattu par ces deux mouvemens contraires, je me disois : non, l'homme n'est point un ; je veux & je ne veux pas, je me sens à la fois esclave & libre ; je vois le bien, je l'aime, & je fais le mal : je suis actif quand j'écoute la raison, passif quand mes passions m'entraînent, & mon pire

besoin, quoi qu'en dise Locke, de connoître la matiere que comme étendue & divisible, pour être assuré qu'elle ne peut penser; & quand un Philosophe viendra me dire que les arbres sentent, & que les rochers pensent (29), il aura beau m'embarrasser dans ses argumens subtils, je ne puis voir en lui qu'un sophiste de mauvaise foi, qui aime mieux donner le sentiment aux pierres, que d'accorder une ame à l'homme.

Supposons un sourd qui nie l'existence des sons, parce qu'ils n'ont jamais frappé son oreille. Je mets sous ses yeux un instrument à corde, dont je fais

(29) Il me semble que loin de dire que les rochers pensent, la philosophie moderne a découvert au contraire que les hommes ne pensent point. Elle ne reconnoit plus que des êtres sensitifs dans la Nature, & toute la différence qu'elle trouve entre un homme & une pierre, est que l'homme est un être sensitif qui a des sensations, & la pierre un être sensitif qui n'en a pas. Mais s'il est vrai que toute matiere sente, où concevrai-je l'unité sensitive, ou le moi individuel? sera-ce dans chaque molécule de matiere, ou dans des corps aggrégatifs? Placerai-je également cette unité dans les fluides & dans les solides, dans les mixtes & dans les élémens? Il n'y a, dit-on, que des individus dans la Nature, mais quels sont ces individus? Cette pierre est-elle un individu ou une aggrégation d'individus? Est-elle un seul être sensitif, ou en contient-elle autant que de grains de sable? Si chaque atome élémentaire est un être sensitif, comment conce-

ſonner l'uniſſon par un autre inſtrument caché : le ſourd voit frémir la corde ; je lui dis, c'eſt le ſon qui fait cela. Point du tout, répond-il ; la cauſe du frémiſſement de la corde eſt en elle-même ; c'eſt une qualité commune à tous les corps de frémir ainſi : montrez-moi donc, reprends-je, ce frémiſſement dans les autres corps, ou du moins ſa cauſe dans cette corde ? Je ne puis, replique le ſourd ; mais parce que je ne conçois pas comment frémit cette corde, pourquoi faut-il que j'aille expliquer cela par vos ſons, dont je n'ai pas la moin-

---

vrai-je cette intime communication par laquelle l'un ſe ſent dans l'autre, en ſorte que leurs deux *moi* ſe confondent en un ? L'attraction peut être une loi de la Nature dont le myſtere nous eſt inconnu ; mais nous concevons au moins que l'attraction, agiſſant ſelon les maſſes, n'a rien d'incompatible avec l'étendue & la diviſibilité. Concevez-vous la même choſe du ſentiment ? Les parties ſenſibles ſont étendues, mais l'être ſenſitif eſt indiviſible & un ; il ne ſe partage pas, il eſt tout entier ou nul : l'être ſenſitif n'eſt donc pas un corps. Je ne ſais comment l'entendent nos matérialiſtes, mais il me ſemble que les mêmes difficultés qui leur ont fait rejetter la penſée, leur devroient faire auſſi rejetter le ſentiment, & je ne vois pas pourquoi ayant fait le premier pas, ils ne feroient pas auſſi l'autre ; que leur en coûteroit-il de plus, & puiſqu'ils ſont ſûrs qu'ils ne penſent pas, comment oſent-ils affirmer qu'ils ſentent ?

dre idée ? C'eſt expliquer un fait obſcur, par une cauſe encore plus obſcure. Ou rendez-moi vos ſons ſenſibles, ou je dis qu'ils n'exiſtent pas.

Plus je réfléchis ſur la penſée & ſur la nature de l'eſprit humain, plus je trouve que le raiſonnement des matérialiſtes reſſemble à celui de ce ſourd. Ils ſont ſourds, en effet, à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître : Une machine ne penſe point, il n'y a ni mouvement, ni figure qui produiſe la réflexion : quelque choſe en toi cherche à briſer les liens qui le compriment : l'eſpace n'eſt pas ta meſure, l'Univers entier n'eſt pas aſſez grand pour toi ; tes ſentimens, tes deſirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te ſens enchaîné.

Nul être matériel n'eſt actif par lui-même, & moi, je le ſuis. On a beau me diſputer cela, je le ſens, & ce ſentiment qui me parle eſt plus fort que la raiſon qui le combat. J'ai un corps ſur lequel les autres agiſſent & qui agit ſur eux ; cette action réciproque n'eſt pas

ie; mais ma volonté est indépen-
le mes sens, je consens ou je ré-
je succombe ou je suis vainqueur,
ens parfaitement en moi-même
e fais ce que j'ai voulu faire,
d je ne fais que céder à mes
J'ai toujours la puissance de
non la force d'exécuter. Quand
vre aux tentations, j'agis selon
on des objets externes. Quand
eproche cette foiblesse, je n'é-
que ma volonté; je suis esclave
s vices, & libre par mes re-
le sentiment de ma liberté ne
en moi que quand je me dé-
& que j'empêche enfin la voix
ne de s'élever contre la loi du

ne connois la volonté que par le
ment de la mienne, & l'entende-
ne m'est pas mieux connu. Qua-
ne demande quelle est la cause
mine ma volonté, je demande

est actif dans ses jugemens, que son entendement n'est que le pouvoir de comparer & de juger, on verra que sa liberté n'est qu'un pouvoir semblable, ou dérivé de celui-là ; il choisit le bon comme il a jugé le vrai ; s'il juge faux il choisit mal. Quelle est donc la cause qui détermine sa volonté ? C'est son jugement. Et quelle est la cause qui détermine son jugement ? C'est sa faculté intelligente, c'est sa puissance de juger ; la cause déterminante est en lui-même. Passé cela, je n'entends plus rien.

Sans doute je ne suis pas libre de ne pas vouloir mon propre bien, je ne suis pas libre de vouloir mon mal ; mais ma liberté consiste en cela même, que je ne puis vouloir que ce qui m'est convenable, ou que j'estime tel, sans que rien d'étranger à moi me détermine. S'ensuit-il que je ne sois pas mon maître, parce que je ne suis pas le maître d'être un autre que moi ?

Le principe de toute action est dans la volonté d'un être libre, on ne sauroit remonter au-delà. Ce n'est pas le mot de liberté qui ne signifie rien, c'est celui

choix. Elle l'a mis en état de faire ce choix; en usant bien des facultés dont elle l'a doué: mais elle a tellement borné ses forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laisse, ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait, retombe sur lui, sans rien changer au systême du monde, sans empêcher que l'espece humaine elle-même ne se conserve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'est murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ses actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La suprême jouissance est dans le contentement de soi, c'est pour mériter & obtenir ce contentement que nous sommes placés sur la terre & doués de la liberté, que nous sommes tentés par les passions & retenus par la conscience. Que pouvoit de plus en notre faveur la puissance Divine elle-même? Pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre nature, & donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire? Quoi! pour empêcher l'homme d'être méchant faloit-il le borner à l'instinct & le faire

bête?

bête ? Non, Dieu de mon ame, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je pusse être libre, bon & heureux comme toi !

C'est l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux & méchans. Nos chagrins, nos soucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral est incontestablement notre ouvrage, & le mal physique ne seroit rien sans nos vices qui nous l'ont rendu sensible. N'est-ce pas pour nous conserver que la Nature nous fait sentir nos besoins ? La douleur du corps n'est-elle pas un signe que la machine se dérange, & un avertissement d'y pourvoir ? La mort.... les méchans n'empoisonnent-ils pas leur vie & la nôtre ? Qui est-ce qui voudroit toujours vivre ? La mort est le remede aux maux que vous vous faites ; la Nature a voulu que vous ne souffrissiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la simplicité primitive est sujet à peu de maux ! Il vit presque sans maladies ainsi que sans passions, & ne prévoit ni ne sent la mort ; quand il la sent, ses miseres la lui rendent desirable : dès lors

elle n'eſt plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous ſommes, nous n'aurions point à déplorer notre ſort; mais pour chercher un bien-être imaginaire nous nous donnons mille maux réels. Qui ne ſait pas ſupporter un peu de ſouffrance doit s'attendre à beaucoup ſouffrir. Quand on a gâté ſa conſtitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remedes; au mal qu'on ſent on ajoute celui qu'on craint; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélere; plus on la veut fuir, plus on la ſent; & l'on meurt de frayeur durant toute ſa vie, en murmurant contre la Nature, des maux qu'on s'eſt faits en l'offenſant.

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal; cet auteur c'eſt toi-même. Il n'exiſte point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu ſouffres, & l'un & l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le déſordre, & je vois dans le ſyſtême du monde un ordre qui ne ſe dément point. Le mal particulier n'eſt que dans le ſentiment de l'être qui ſouffre; & ce ſentiment,

nement puissant, doit être aussi souverainement juste, autrement il se contrediroit lui-même; car l'amour de l'ordre qui le produit s'appelle *bonté*, & l'amour de l'ordre qui le conserve s'appelle *justice*.

Dieu, dit-on, ne doit rien à ses créatures; je crois qu'il leur doit tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'être. Or c'est leur promettre un bien que de leur en donner l'idée & de leur en faire sentir le besoin. Plus je rentre en moi, plus je me consulte, & plus je lis ces mots écrits dans mon ame; *sois juste & tu seras heureux*. Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état présent des choses: le méchant prospere, & le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée! La conscience s'éleve & murmure contre son Auteur; elle lui crie en gémissant: tu m'as trompé!

Je t'ai trompé, téméraire! & qui te l'a dit? Ton ame est-elle anéantie? As-tu cessé d'exister? O Brutus! ô mon fils! ne souille point ta noble vie en la finissant: ne laisse point ton espoir & ta gloire avec ton corps aux champs de

l'ordre à la mort. J'aurois, à la vérité, l'embarras de me demander où est l'homme, quand tout ce qu'il avoit de sensible est détruit. Cette question n'est plus une difficulté pour moi, sitôt que j'ai reconnu deux substances. Il est très-simple que durant ma vie corporelle, n'appercevant rien que par mes sens, ce qui ne leur est point soumis m'échappe. Quand l'union du corps & de l'ame est rompue, je conçois que l'un peut se dissoudre & l'autre se conserver. Pourquoi la destruction de l'un entraîneroit-elle la destruction de l'autre ? Au contraire, étant de natures si différentes, ils étoient, par leur union, dans un état violent ; & quand cette union cesse, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La substance active & vivante regagne toute la force qu'elle employoit à mouvoir la substance passive & morte. Hélas ! je le sens trop par mes vices ; l'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie, & la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps.

Mais quelle est cette vie, & l'ame est-elle immortelle par sa nature ? Je l'ignore. Mon entendement borné ne conçoit

rien ſans bornes ; tout ce qu'on appelle infini m'échappe. Que puis - je nier, affirmer, quels raiſonnemens puis-je faire ſur ce que je ne puis concevoir ? Je crois que l'ame ſurvit au corps aſſez pour le maintien de l'ordre ; qui ſait ſi c'eſt aſſez pour durer toujours ? Toutefois je conçois comment le corps s'uſe & ſe détruit par la diviſion des parties, mais je ne puis concevoir une deſtruction pareille de l'être penſant ; & n'imaginant point comment il peut mourir, je préſume qu'il ne meurt pas. Puiſque cette préſomption me conſole, & n'a rien de déraiſonnable, pourquoi craindrois-je de m'y livrer ?

Je ſens mon ame, je la connois par le ſentiment & par la penſée ; je ſais qu'elle eſt, ſans ſavoir quelle eſt ſon eſſence ; je ne puis raiſonner ſur des idées que je n'ai pas. Ce que je ſais bien, c'eſt que l'identité du *moi* ne ſe prolonge que par la mémoire ; & que pour être le même en effet, il faut que je me ſouvienne d'avoir été. Or, je ne ſaurois me rappeller après ma mort ce que j'ai été durant ma vie, que je ne me rappelle auſſi ce que j'ai ſen

par conséquent ce que j'ai fait ; & je ne doute point que ce souvenir ne fasse un jour la félicité des bons & le tourment des méchans. Ici bas mille passions ardentes absorbent le sentiment interne, & donnent le change aux remords. Les humiliations, les disgraces, qu'attire l'exercice des vertus, empêchent d'en sentir tous les charmes. Mais quand, délivrés des illusions que nous font le corps & les sens, nous jouirons de la contemplation de l'Etre suprême & des vérités éternelles dont il est la source, quand la beauté de l'ordre frappera toutes les puissances de notre ame, & que nous serons uniquement occupés à comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons dû faire, c'est alors que la voix de la conscience reprendra sa force & son empire ; c'est alors que la volupté pure, qui nait du contentement de soi-même, & le regret amer de s'être avili, distingueront par des sentimens inépuisables le sort que chacun se sera préparé. Ne me demandez point, ô mon bon ami, s'il y aura d'autres sources de bonheur & de peines ; je l'ignore, & c'est assez de celles que j'imagine pour me consoler de cette

m'éblouit, me trouble, & je suis forcé d'abandonner toutes les notions terrestres qui m'aidoient à l'imaginer. Dieu n'est plus corporel & sensible ; la suprême Intelligence qui régit le monde n'est plus le monde même : j'éleve & fatigue en vain mon esprit à concevoir son essence. Quand je pense que c'est elle qui donne la vie & l'activité à la substance vivante & active qui régit les corps animés ; quand j'entends dire que mon ame est spirituelle & que Dieu est un esprit, je m'indigne contre cet avilissement de l'essence divine, comme si Dieu & mon ame étoient de même nature ; comme si Dieu n'étoit pas le seul Etre absolu, le seul vraiment actif, sentant, pensant, voulant par lui-même, & duquel nous tenons la pensée, le sentiment, l'activité, la volonté, la liberté, l'être. Nous ne sommes libres que parce qu'il veut que nous le soyons, & sa substance inexplicable est à nos ames ce que nos ames sont à nos corps. S'il a créé la matiere, les corps, les esprits, le monde, je n'en sais rien. L'idée de création me confond & passe ma portée, je la crois autant que

puiſſance humaine agit par des moyens; la puiſſance Divine agit par elle-même: Dieu peut, parce qu'il veut, ſa volonté fait ſon pouvoir. Dieu eſt bon, rien n'eſt plus manifeſte : mais la bonté dans l'homme eſt l'amour de ſes ſemblables, & la bonté de Dieu eſt l'amour de l'ordre; car c'eſt par l'ordre qu'il maintient ce qui exiſte, & lie chaque partie avec le tout. Dieu eſt juſte; j'en ſuis convaincu, c'eſt une ſuite de ſa bonté; l'injuſtice des hommes eſt leur œuvre & non pas la ſienne : le déſordre moral qui dépoſe contre la Providence aux yeux des Philoſophes ne fait que la démontrer aux miens. Mais la juſtice de l'homme eſt de rendre à chacun ce qui lui appartient, & la juſtice de Dieu de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

Que ſi je viens à découvrir ſucceſſivement ces attributs dont je n'ai nulle idée abſolue, c'eſt par des conſéquences forcées, c'eſt par le bon uſage de ma raiſon : mais je les affirme ſans les comprendre, & dans le fond, c'eſt n'affirmer rien. J'ai beau me dire, Dieu eſt ainſi; je

écrites par la Nature en caractères ineffaçables. Je n'ai qu'à me consulter sur ce que je veux faire : tout ce que je sens être bien est bien, tout ce que je sens être mal est mal : le meilleur de tous les Casuistes est la conscience, & ce n'est que quand on marchande avec elle, qu'on a recours aux subtilités du raisonnement. Le premier de tous les soins est celui de soi-même ; cependant combien de fois la voix intérieure nous dit qu'en faisant notre bien aux dépens d'autrui, nous faisons mal ! Nous croyons suivre l'impulsion de la Nature, & nous lui résistons : en écoutant ce qu'elle dit à nos sens, nous méprisons ce qu'elle dit à nos cœurs ; l'être actif obéit, l'être passif commande. La conscience est la voix de l'ame, les passions sont la voix du corps. Est-il étonnant que souvent ces deux langages se contredisent, & alors lequel faut-il écouter ? Trop souvent la raison nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser ; mais la conscience ne trompe jamais, elle est le vrai guide de l'homme ; elle est à l'ame ce que l'instinct est au corps

corps (32); qui la suit, obéit à la Nature, & ne craint point de s'égarer.

---

(32) La Philosophie moderne qui n'admet que ce qu'elle explique, n'a garde d'admettre cette obscure faculté appellée *instinct*, qui paroit guider, sans aucune connoissance acquise, les animaux vers quelque fin. L'instinct, selon l'un de nos plus sages philosophes, n'est qu'une habitude privée de réflexion, mais acquise en réfléchissant; &, de la maniere dont il explique ce progrès, on doit conclure que les enfans réfléchissent plus que les hommes; paradoxe assez étrange pour valoir la peine d'être examiné. Sans entrer ici dans cette discussion, je demande quel nom je dois donner à l'ardeur avec laquelle mon chien fait la guerre aux taupes qu'il ne mange point, à la patience avec laquelle il les guette quelquefois des heures entieres, & à l'habileté avec laquelle il les saisit, les jette hors terre au moment qu'elles poussent, & les tue ensuite pour les laisser là, sans que jamais personne l'ait dressé à cette chasse, & lui ait appris qu'il y avoit là des taupes? Je demande encore, & ceci est plus important, pourquoi la premiere fois que j'ai menacé ce même chien, il s'est jetté le dos contre terre, les pattes repliées, dans une attitude suppliante & la plus propre à me toucher; posture dans laquelle il se fût bien gardé de rester, si, sans me laisser fléchir, je l'eusse battu dans cet état? Quoi! mon chien tout petit encore, & ne faisant presque que de naître; avoit-il acquis déjà des idées morales, savoit-il ce que c'étoit que clémence & générosité? sur quelles lumieres acquises espéroit-il m'appaiser en s'abandonnant ainsi à ma discrétion? Tous les chiens du monde font à peu près la même chose dans le même cas, & je ne dis rien ici que chacun ne puisse vérifier. Que les Philosophes, qui rejettent si dédaigneusement l'instinct, veuillent bien expliquer ce fait par le seul jeu des sensations & des connoissances qu'elles nous font acquérir: qu'ils l'expliquent d'une maniere satisfaisante pour tout homme sensé: alors je n'aurai plus rien à dire, & je ne parlerai plus d'instinct.

Ce point eſt important, pourſuivit mon bienfaiteur, voyant que j'allois l'interrompre; ſouffrez que je m'arrête un peu plus à l'éclaircir.

Toute la moralité de nos actions eſt dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il eſt vrai que le bien ſoit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres; & le premier prix de la juſtice eſt de ſentir qu'on la pratique. Si la bonté morale eſt conforme à notre nature, l'homme ne ſauroit être ſain d'eſprit ni bien conſtitué, qu'autant qu'il eſt bon. Si elle ne l'eſt pas, & que l'homme ſoit méchant naturellement, il ne peut ceſſer de l'être ſans ſe corrompre, & la bonté n'eſt en lui qu'un vice contre Nature. Fait pour nuire à ſes ſemblables comme le loup pour égorger ſa proie, un homme humain ſeroit un animal auſſi dépravé qu'un loup pitoyable, & la vertu ſeule nous laiſſeroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes, ô mon jeune ami! examinons, tout intérêt perſonnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel ſpectacle nous flatte le

lui dont les viles paſſions ont étouffé dans ſon ame étroite ces ſentimens délicieux ; celui qui, à force de ſe concentrer au-dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de tranſports, ſon cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendriſſement n'humecte jamais ſes yeux, il ne jouit plus de rien ; le malheureux ne ſent plus, ne vit plus ; il eſt déjà mort.

Mais quel que ſoit le nombre des méchans ſur la terre, il eſt peu de ces ames cadavéreuſes, devenues inſenſibles, hors leur intérêt, à tout ce qui eſt juſte & bon. L'iniquité ne plait qu'autant qu'on en profite ; dans tout le reſte on veut que l'innocent ſoit protégé. Voit-on dans une rue ou ſur un chemin quelque acte de violence & d'injuſtice : à l'inſtant un mouvement de colere & d'indignation s'éleve au fond du cœur, & nous porte à prendre la défenſe de l'opprimé ; mais un devoir plus puiſſant nous retient, & les loix nous ôtent le droit de protéger l'innocence. Au contraire, ſi quelque acte de clémence ou de généroſité frappe nos yeux, quelle admira-

Il eſt donc au fond des ames un principe inné de juſtice & de vertu, ſur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions & celles d'autrui comme bonnes ou mauvaiſes ; & c'eſt à ce principe que je donne le nom de conſcience.

Mais à ce mot j'entends s'élever de toutes parts la clameur des prétendus ſages : erreurs de l'enfance, préjugés de l'éducation, s'écrient-ils tous de concert ! Il n'y a rien dans l'eſprit humain que ce qui s'y introduit par l'expérience ; & nous ne jugeons d'aucune choſe que ſur des idées acquiſes. Ils font plus ; cet accord évident & univerſel de toutes les Nations, ils l'oſent rejetter ; & contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes, ils vont chercher dans les ténebres quelque exemple obſcur & connu d'eux ſeuls, comme ſi tous les penchans de la Nature étoient anéantis par la dépravation d'un peuple, & que ſitôt qu'il eſt des monſtres, l'eſpece ne fût plus rien. Mais que ſervent au ſceptique Montaigne les tourmens qu'il ſe donne pour déterrer en un coin du monde une cou-

que soit la cause de notre être, elle a pourvu à notre conservation en nous donnant des sentimens convenables à notre nature, & l'on ne sauroit nier qu'au moins ceux-là ne soient innés. Ces sentimens, quant à l'individu, sont l'amour de soi, la crainte de la douleur, l'horreur de la mort, le desir du bien-être. Mais si, comme on n'en peut douter, l'homme est sociable par sa nature, ou du moins fait pour le devenir, il ne peut l'être que par d'autres sentimens innés, relatifs à son espece; car à ne considérer que le besoin physique, il doit certainement disperser les hommes au lieu de les rapprocher. Or c'est du systême moral, formé par ce double rapport, à soi-même & à ses semblables, que nait l'impulsion de la conscience. Connoître le bien, ce n'est pas l'aimer: l'homme n'en a pas la connoissance innée; mais sitôt que sa raison le lui fait connoître, sa conscience le porte à l'aimer: c'est ce sentiment qui est inné.

Je ne crois donc pas, mon ami, qu'il soit impossible d'expliquer par des con-

ſéquences de notre nature, le principe immédiat de la conſcience indépendant de la raiſon même; & quand cela ſeroit impoſſible, encore ne ſeroit-il pas néceſſaire: car puiſque ceux qui nient ce principe admis & reconnu par tout le genre humain, ne prouvent point qu'il n'exiſte pas, mais ſe contentent de l'affirmer; quand nous affirmons qu'il exiſte, nous ſommes tout auſſi bien fondés qu'eux, & nous avons de plus le témoignage intérieur, & la voix de la conſcience qui dépoſe pour elle-même. Si les premieres lueurs du jugement nous éblouiſſent & confondent d'abord les objets à nos regards, attendons que nos foibles yeux ſe rouvrent, ſe raffermiſſent, & bientôt nous reverrons ces mêmes objets aux lumieres de la raiſon, tels que nous les montroit d'abord la Nature; ou plutôt, ſoyons plus ſimples & moins vains; bornons-nous aux premiers ſentimens que nous trouvons en nous-mêmes; puiſque c'eſt toujours à eux que l'étude nous ramene, quand elle ne nous a point égarés.

Conſcience! conſcience! inſtinct di-

vin ; immortelle & céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant & borné, mais intelligent & libre ; juge infaillible du bien & du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu ; c'est toi qui fais l'excellence de sa nature & la moralité de ses actions ; sans toi je ne sens rien en moi qui m'éleve au-dessus des bêtes, que le triste privilége de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans regle, & d'une raison sans principe.

Graces au Ciel, nous voilà délivrés de tout cet effrayant appareil de philosophie ; nous pouvons être hommes sans être savans ; dispensés de consumer notre vie à l'étude de la morale, nous avons à moindres fraix un guide plus assuré dans ce dédale immense des opinions humaines. Mais ce n'est pas assez que ce guide existe, il faut savoir le reconnoître & le suivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent ? Eh ! c'est qu'il nous parle la langue de la Nature, que tout nous a fait oublier. La conscience est timide, elle aime la retraite & la paix ; le monde & le bruit l'épou-

ne l'a jamais eu ! S'il exiſtoit un homme aſſez miſérable pour n'avoir rien fait en toute ſa vie dont le ſouvenir le rendît content de lui-même, & bien-aiſe d'avoir vécu, cet homme ſeroit incapable de jamais ſe connoître ; & faute de ſentir quelle bonté convient à ſa nature, il reſteroit méchant par force, & ſeroit éternellement malheureux. Mais croyez-vous qu'il y ait ſur la terre entiere un ſeul homme aſſez dépravé, pour n'avoir jamais livré ſon cœur à la tentation de bien faire ? Cette tentation eſt ſi naturelle & ſi douce, qu'il eſt impoſſible de lui réſiſter toujours ; & le ſouvenir du plaiſir qu'elle a produit une fois, ſuffit pour la rappeller ſans ceſſe. Malheureuſement elle eſt d'abord pénible à ſatisfaire ; on a mille raiſons pour ſe refuſer au penchant de ſon cœur ; la fauſſe prudence le reſſerre dans les bornes du *moi* humain ; il faut mille efforts de courage pour oſer les franchir. Se plaire à bien faire eſt le prix d'avoir bien fait, & ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir mérité. Rien n'eſt plus aimable que la vertu, mais il en faut jouir pour la trouver telle. Quand on

Il y a quelque ordre moral par-tout où il y a sentiment & intelligence. La différence est, que le bon s'ordonne par rapport au tout, & que le méchant ordonne le tout par rapport à lui. Celui-ci se fait le centre de toutes choses, l'autre mesure son rayon & se tient à la circonférence. Alors il est ordonné, par rapport au centre commun, qui est Dieu, & par rapport à tous les cercles concentriques, qui sont les créatures. Si la Divinité n'est pas, il n'y a que le méchant qui raisonne, le bon n'est qu'un insensé.

O mon enfant! puissiez-vous sentir un jour de quel poids on est soulagé, quand, après avoir épuisé la vanité des opinions humaines & goûté l'amertume des passions, on trouve enfin si près de soi la route de la sagesse, le prix des travaux de cette vie, & la source du bonheur dont on a désespéré. Tous les devoirs de la loi naturelle, presque effacés de mon cœur par l'injustice des hommes, s'y retracent au nom de l'éternelle justice, qui me les impose & qui me les voit remplir. Je ne sens plus en moi que l'ou-

vrage & l'instrument du grand Etre qui veut le bien, qui le fait, qui fera le mien par le concours de mes volontés aux siennes, & par le bon usage de ma liberté : j'acquiesce à l'ordre qu'il établit, sûr de jouir moi-même un jour de cet ordre & d'y trouver ma félicité; car quelle félicité plus douce que de se sentir ordonné dans un systême où tout est bien? En proie à la douleur, je la supporte avec patience, en songeant qu'elle est passagere & qu'elle vient d'un corps qui n'est point à moi. Si je fais une bonne action sans témoin, je sais qu'elle est vue, & je prends acte pour l'autre vie de ma conduite en celle-ci. En souffrant une injustice, je me dis, l'Etre juste, qui régit tout, saura bien m'en dédommager; les besoins de mon corps, les miseres de ma vie me rendent l'idée de la mort plus supportable. Ce seront autant de liens de moins à rompre, quand il faudra tout quitter.

Pourquoi mon ame est-elle soumise à mes sens & enchaînée à ce corps qui l'asservit & la gêne? Je n'en sais rien; suis-je entré dans les décrets de Dieu?

Mais je puis, ſans témérité, former de modeſtes conjectures. Je me dis, ſi l'eſprit de l'homme fût reſté libre & pur, quel mérite auroit-il d'aimer & ſuivre l'ordre qu'il verroit établi & qu'il n'auroit nul intérêt à troubler ? Il ſeroit heureux, il eſt vrai ; mais il manqueroit à ſon bonheur le degré le plus ſublime ; la gloire de la vertu & le bon témoignage de ſoi ; il ne ſeroit que comme les Anges, & ſans doute l'homme vertueux ſera plus qu'eux. Unie à un corps mortel, par des liens non moins puiſſans qu'incompréhenſibles, le ſoin de la conſervation de ce corps excite l'ame à rapporter tout à lui, & lui donne un intérêt contraire à l'ordre général qu'elle eſt pourtant capable de voir & d'aimer ; c'eſt alors que le bon uſage de ſa liberté devient à la fois le mérite & la récompenſe, & qu'elle ſe prépare un bonheur inaltérable, en combattant ſes paſſions terreſtres & ſe maintenant dans ſa premiere volonté.

Que ſi même, dans l'état d'abbaiſſement où nous ſommes durant cette vie, tous nos premiers penchans ſont légi-

cier ceux qu'il ne connoit pas ; si nous voulions sincèrement nous éclairer, non pour briller aux yeux des autres, mais pour être bons & sages selon notre nature, pour nous rendre heureux en pratiquant nos devoirs ! Cette étude nous paroit ennuyeuse & pénible, parce que nous n'y songeons que déjà corrompus par le vice, déjà livrés à nos passions. Nous fixons nos jugemens & notre estime avant de connoître le bien & le mal ; & puis rapportant tout à cette fausse mesure, nous ne donnons à rien sa juste valeur.

Il est un âge, où le cœur libre encore, mais ardent, inquiet, avide du bonheur qu'il ne connoit pas, le cherche avec une curieuse incertitude, & trompé par les sens, se fixe enfin sur sa vaine image, & croit le trouver où il n'est point. Ces illusions ont duré trop long-tems pour moi. Hélas ! je les ai trop tard connues, & n'ai pu tout-à-fait les détruire ; elles dureront autant que ce corps mortel qui les cause. Au moins elles ont beau me séduire, elles ne m'abusent plus ; je les connois pour

qui dois aimer par-dessus tout l'ordre établi par sa sagesse & maintenu par sa providence, voudrois-je que cet ordre fût troublé pour moi ? Non, ce vœu téméraire mériteroit d'être plutôt puni qu'exaucé. Je ne lui demande pas non plus le pouvoir de bien faire ; pourquoi lui demander ce qu'il m'a donné ? Ne m'a-t-il pas donné la conscience pour aimer le bien, la raison pour le connoître, la liberté pour le choisir ? Si je fais le mal, je n'ai point d'excuse ; je le fais parce que je le veux ; lui demander de changer ma volonté, c'est lui demander ce qu'il me demande ; c'est vouloir qu'il fasse mon œuvre, & que j'en recueille le salaire ; n'être pas content de mon état c'est ne vouloir plus être homme, c'est vouloir autre chose que ce qui est, c'est vouloir le désordre & le mal. Source de justice & de vérité, Dieu clément & bon ! dans ma confiance en toi, le suprême vœu de mon cœur est que ta volonté soit faite. En y joignant la mienne, je fais ce que tu fais, j'acquiesce à ta bonté ; je crois partager d'avance la suprême félicité qui en est le prix.

Dans la juste défiance de moi-même la seule chose que je lui demande, ou plutôt que j'attends de sa justice, est de redresser mon erreur si je m'égare, & si cette erreur m'est dangereuse. Pour être de bonne foi je ne me crois pas infaillible : mes opinions qui me semblent les plus vraies sont peut-être autant de mensonges ; car quel homme ne tient pas aux siennes, & combien d'hommes sont d'accord en tout ? L'illusion qui m'abuse a beau me venir de moi, c'est lui seul qui m'en peut guérir. J'ai fait ce que j'ai pu pour atteindre à la vérité ; mais sa source est trop élevée : quand les forces me manquent pour aller plus loin, de quoi puis-je être coupable ? c'est à elle à s'approcher.

LE BON PRÊTRE avoit parlé avec véhémence ; il étoit ému, je l'étois aussi. Je croyois entendre le divin Orphée chanter les premieres Hymnes, & apprendre aux hommes le culte des Dieux. Cependant je voyois des foules d'objections à lui faire ; je n'en fis pas une, parce qu'elles étoient moins solides qu'em-

bles, j'héfiterois de vous expofer les miens; mais dans l'état où vous êtes, vous gagnerez à penfer comme moi (33). Au refte, ne donnez à mes difcours que l'autorité de la raifon; j'ignore fi je fuis dans l'erreur. Il eft difficile, quand on difcute, de ne pas prendre quelquefois le ton affirmatif; mais fouvenez-vous qu'ici toutes mes affirmations ne font que des raifons de douter. Cherchez la vérité vous-même; pour moi je ne vous promets que de la bonne foi.

Vous ne voyez dans mon expofé que la religion naturelle: il eft bien étrange qu'il en faille une autre! Par où connoîtrai-je cette néceffité? De quoi puis-je être coupable en fervant Dieu felon les lumieres qu'il donne à mon efprit, & felon les fentimens qu'il infpire à mon cœur? Quelle pureté de morale, quel dogme utile à l'homme, & honorable à fon Auteur, puis-je tirer d'une doctrine pofitive, que je ne puiffe tirer fans elle du bon ufage de mes facultés?

---

(33) Voilà, je crois, ce que le bon Vicaire pourroit dire à préfent au public.

des hommes & les miseres du genre humain.

On me dit qu'il faloit une révélation pour apprendre aux hommes la maniere dont Dieu vouloit être servi; on assigne en preuve la diversité des cultes bizarres qu'ils ont institués; & l'on ne voit pas que cette diversité même vient de la fantaisie des révélations. Dès que les peuples se sont avisés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à sa mode, & lui a fait dire ce qu'il a voulu. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y auroit jamais eu qu'une religion sur la terre.

Il faloit un culte uniforme; je le veux bien: mais ce point étoit-il donc si important qu'il falût tout l'appareil de la puissance divine pour l'établir? Ne confondons point le cérémonial de la religion avec la religion. Le culte que Dieu demande est celui du cœur; & celui-là, quand il est sincere, est toujours uniforme; c'est avoir une vanité bien folle, de s'imaginer que Dieu prenne un si grand intérêt à la forme de l'habit du Prêtre, à l'ordre des mots qu'il prononce, aux

gestes qu'il fait à l'autel, & à toutes ses génuflexions. Eh ! mon ami, reste de toute ta hauteur, tu seras toujours assez près de terre. Dieu veut être adoré en esprit & en vérité : ce devoir est de toutes les religions, de tous les pays, de tous les hommes. Quant au culte extérieur, s'il doit être uniforme pour le bon ordre, c'est purement une affaire de police ; il ne faut point de révélation pour cela.

Je ne commençai pas par toutes ces réflexions. Entraîné par les préjugés de l'éducation, & par ce dangereux amour-propre qui veut toujours porter l'homme au-dessus de sa sphere, ne pouvant élever mes foibles conceptions jusqu'au grand Etre, je m'efforçois de le rabaisser jusqu'à moi. Je rapprochois les rapports infiniment éloignés, qu'il a mis entre sa nature & la mienne. Je voulois des communications plus immédiates, des instructions plus particulieres ; & non content de faire Dieu semblable à l'homme ; pour être privilégié moi-même parmi mes semblables, je voulois des lumieres surnaturelles ; je voulois un culte

exclusif; je voulois que Dieu m'eût dit ce qu'il n'avoit pas dit à d'autres, ou ce que d'autres n'auroient pas entendu comme moi.

Regardant le point où j'étois parvenu comme le point commun d'où partoient tous les croyans pour arriver à un culte plus éclairé, je ne trouvois dans les dogmes de la religion naturelle que les élémens de toute religion. Je considerois cette diversité de sectes qui regnent sur la terre, & qui s'accusent mutuellement de mensonge & d'erreur; je demandois, *quelle est la bonne?* Chacun me répondoit, c'est la mienne; chacun disoit, moi seul & mes partisans pensons juste, tous les autres sont dans l'erreur. *Et comment savez-vous que votre secte est la bonne!* Parce que Dieu l'a dit (34). Et qui vous dit que

---

(34) *Tous*, dit un bon & sage Prêtre, *disent qu'ils la tiennent & la croient, (& tous usent de ce jargon,) que non des hommes, ne d'aucune créature, ains de Dieu.*

Mais à dire vrai sans rien flatter ni déguiser, il n'en est rien, elles sont, quoi qu'on die, tenues par mains & moyens humains; tesmoin premierement la maniere que les Religions ont été reçues au monde, & sont encore tous les jours par les particuliers : la nation, le pays, le lieu donne la Religion : l'on est de celle que le lieu auquel on est né & élevé tient : nous sommes circoncis, baptisés, Juifs, Mahométans, Chrest.

Dieu

punisse de méconnoître, il lui a donné des signes certains & manifestes pour être distinguée & connue pour la seule véritable. Ces signes sont de tous les tems & de tous les lieux, également sensibles à tous les hommes, grands & petits, savans & ignorans, Européens, Indiens, Afriquains, Sauvages. S'il étoit une religion sur la terre hors de laquelle il n'y eût que peine éternelle, & qu'en quelque lieu du monde un seul mortel de bonne foi n'eût pas été frappé de son évidence, le Dieu de cette religion seroit le plus inique & le plus cruel des tyrans.

Cherchons-nous donc sincerement la vérité? Ne donnons rien au droit de la naissance & à l'autorité des peres & des pasteurs, mais rappellons à l'examen de la conscience & de la raison tout ce qu'ils nous ont appris dès notre enfance. Ils ont beau me crier, soumets ta raison; autant m'en peut dire celui qui me trompe; il me faut des raisons pour soumettre ma raison.

Toute la théologie que je puis acquérir de moi-même par l'inspection de

l'Univers, & par le bon uſage de mes facultés, ſe borne à ce que je vous ai ci-devant expliqué. Pour en ſavoir davantage, il faut recourir à des moyens extraordinaires. Ces moyens ne ſauroient être l'autorité des hommes: car nul homme n'étant d'une autre eſpece que moi, tout ce qu'un homme connoit naturellement, je puis auſſi le connoître, & un autre homme peut ſe tromper auſſi bien que moi : quand je crois ce qu'il dit, ce n'eſt pas parce qu'il le dit, mais parce qu'il le prouve. Le témoignage des hommes n'eſt donc au fond que celui de ma raiſon même, & n'ajoute rien aux moyens naturels que Dieu m'a donnés de connoître la vérité.

Apôtre de la vérité, qu'avez-vous donc à me dire dont je ne reſte pas le juge? Dieu lui-même a parlé; écoutez ſa révélation. C'eſt autre choſe. Dieu a parlé! voilà certes un grand mot? Et à qui a-t-il parlé? Il a parlé aux hommes. Pourquoi donc n'en ai-je rien entendu? Il a chargé d'autres hommes de vous rendre ſa parole. J'entends: ce ſont des hommes qui vont me dire ce que Dieu a

montagnes de s'applanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aſpect : à ces merveilles, qui ne reconnoîtra pas à l'inſtant le maître de la Nature ? Elle n'obéit point aux impoſteurs ; leurs miracles ſe font dans des carrefours, dans des déſerts, dans des chambres ; & c'eſt là qu'ils ont bon marché d'un petit nombre de ſpectateurs déjà diſpoſés à tout croire. Qui eſt-ce qui m'oſera dire combien il faut de témoins oculaires pour rendre un prodige digne de foi ? Si vos miracles faits pour prouver votre doctrine ont eux-mêmes beſoin d'être prouvés, de quoi ſervent-ils ? Autant valoit n'en point faire.

Reſte enfin l'examen le plus important dans la doctrine annoncée ; car puiſque ceux qui diſent que Dieu fait ici-bas des miracles, prétendent que le diable les imite quelquefois, avec les prodiges les mieux atteſtés nous ne ſommes pas plus avancés qu'auparavant, & puiſque les magiciens de Pharaon oſoient, en préſence même de Moyſe, faire les mêmes ſignes qu'il faiſoit par l'ordre exprès de

Dieu, pourquoi dans son absence n'eussent-ils pas, aux mêmes titres, prétendu la même autorité ? Ainsi donc après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par la doctrine (35), de peur de prendre l'œuvre du Démon pour l'œuvre de Dieu. Que pensez-vous de ce dialele ?

---

(35) Cela est formel en mille endroits de l'Ecriture, & entr'autres dans le Deuteronome, Chapitre XIII. où il est dit que, si un Prophete annonçant des Dieux étrangers confirme ses discours par des prodiges, & que ce qu'il prédit arrive, loin d'y avoir aucun égard on doit mettre ce Prophete à mort. Quand donc les Payens mettoient à mort les Apôtres leur annonçant un Dieu étranger, & prouvant leur mission par des prédictions & des miracles, je ne vois pas ce qu'on avoit à leur objecter de solide, qu'ils ne pussent à l'instant rétorquer contre nous. Or que faire en pareil cas ? Une seule chose : Revenir au raisonnement, & laisser là les miracles. Mieux eût valu n'y pas recourir. C'est là du bon-sens le plus simple, qu'on n'obscurcit qu'à force de distinctions tout au moins très-subtiles. Des subtilités dans le Christianisme ! Mais Jesus-Christ a donc eu tort de promettre le royaume des Cieux aux simples ? il a donc eu tort de commencer le plus beau de ses discours par féliciter les pauvres d'esprit ; s'il faut tant d'esprit pour entendre sa doctrine, & pour apprendre à croire en lui ? Quand vous m'aurez prouvé que je dois me soumettre, tout ira fort bien : mais pour me prouver cela, mettez-vous à ma portée ; mesurez vos raisonnemens à la capacité d'un pauvre d'esprit, ou je ne reconnois plus en vous le vrai disciple de votre maître, & ce n'est pas sa doctrine que vous m'annoncez.

Cette doctrine venant de Dieu, doit porter le ſacré caractere de la Divinité; non-ſeulement elle doit nous éclaircir les idées confuſes que le raiſonnement en trace dans notre eſprit; mais elle doit auſſi nous propoſer un culte, une morale, & des maximes convenables aux attributs par leſquels ſeuls nous concevons ſon eſſence. Si donc elle ne nous apprenoit que des choſes abſurdes & ſans raiſon, ſi elle ne nous inſpiroit que des ſentimens d'averſion pour nos ſemblables & de frayeur pour nous-mêmes, ſi elle ne nous peignoit qu'un Dieu colere, jaloux, vengeur, partial, haïſſant les hommes, un Dieu de la guerre & des combats toujours prêt à détruire & foudroyer, toujours parlant de tourmens, de peines, & ſe vantant de punir même les innocens, mon cœur ne ſeroit point attiré vers ce Dieu terrible, & je me garderois de quitter la religion naturelle pour embraſſer celle-là; car vous voyez bien qu'il faudroit néceſſairement opter. Votre Dieu n'eſt pas le nôtre, dirois-je à ſes ſectateurs. Celui qui commence par ſe choiſir un ſeul peuple & proſcrire

le reste du genre humain, n'est pas le pere commun des hommes; celui qui destine au supplice éternel le plus grand nombre de ses créatures, n'est pas le Dieu clément & bon que ma raison m'a montré.

A l'égard des dogmes, elle me dit qu'ils doivent être clairs, lumineux, frappans par leur évidence. Si la religion naturelle est insuffisante, c'est par l'obscurité qu'elle laisse dans les grandes vérités qu'elle nous enseigne : c'est à la révélation de nous enseigner ces vérités d'une maniere sensible à l'esprit de l'homme, de les mettre à sa portée, de les lui faire concevoir afin qu'il les croye. La foi s'assure & s'affermit par l'entendement; la meilleure de toutes les religions est infailliblement la plus claire : celui qui charge de mysteres, de contradictions, le culte qu'il me prêche, m'apprend par cela même à m'en défier. Le Dieu que j'adore n'est point un Dieu de ténebres, il ne m'a point doué d'un entendement pour m'en interdire l'usage; me dire de soumettre ma raison, c'est outrager son Auteur. Le

ministre de la vérité ne tyrannise point ma raison; il l'éclaire.

Nous avons mis à part toute autorité humaine, & sans elle je ne saurois voir comment un homme en peut convaincre un autre en lui prêchant une doctrine déraisonnable. Mettons un moment ces deux hommes aux prises, & cherchons ce qu'ils pourront se dire dans cette âpreté de langage ordinaire aux deux partis.

L'Inspiré.

» La raison vous apprend que le tout
» est plus grand que sa partie; mais
» moi, je vous apprends de la part de
» Dieu, que c'est la partie qui est plus
» grande que le tout.

Le Raisonneur.

» Et qui êtes-vous, pour m'oser dire
» que Dieu se contredit; & à qui croi-
» rai-je par préférence, de lui qui m'ap-
» prend par la raison les vérités éternel-
» les, ou de vous qui m'annoncez de
sa part une absurdité.

L'Inspiré.

» A moi; car mon instruction est

» plus positive, & je vais vous prou-
» ver invinciblement que c'est lui qui
» m'envoye.

Le Raisonneur.

» Comment ! vous me prouverez que
» c'est Dieu qui vous envoye déposer
» contre lui ? Et de quel genre seront
» vos preuves pour me convaincre qu'il
» est plus certain que Dieu me parle par
» votre bouche, que par l'entendement
» qu'il m'a donné ?

L'Inspiré.

» L'entendement qu'il vous a donné !
» Homme petit & vain ! comme si vous
» étiez le premier impie qui s'égare
» dans sa raison corrompue par le pé-
» ché !

Le Raisonneur.

» Homme de Dieu, vous ne seriez
» pas, non plus, le premier fourbe
» qui donne son arrogance pour preuve
» de sa mission ?

L'Inspiré.

» Quoi ! les Philosophes disent aussi
» des injures !

Le Raisonneur.

» Quelquefois, quand les Saints leur
» en donnent l'exemple.

L'Inspiré.

» Oh! moi j'ai le droit d'en dire: je
» parle de la part de Dieu.

Le Raisonneur.

» Il seroit bon de montrer vos titres
» avant d'user de vos privileges.

L'Inspiré.

» Mes titres sont authentiques. La terre
» & les Cieux déposeront pour moi.
» Suivez bien mes raisonnemens, je vous
» prie.

Le Raisonneur.

» Vos raisonnemens! vous n'y pensez
» pas. M'apprendre que ma raison me
» trompe, n'est-ce pas réfuter ce qu'elle
» m'aura dit pour vous? Quiconque veut
» récuser la raison, doit convaincre sans
» se servir d'elle. Car, supposons qu'en
» raisonnant vous m'ayez convaincu;
» comment saurai-je si ce n'est point ma
» raison corrompue par le péché qui me

» fait acquiescer à ce que vous me dites ?
» D'ailleurs, quelle preuve, quelle dé-
» monstration pourrez-vous jamais em-
» ployer, plus évidente que l'axiome
» qu'elle doit détruire ? Il est tout aussi
» croyable qu'un bon syllogisme est un
» mensonge, qu'il l'est, que la partie est
» plus grande que le tout.

L'Inspiré.

» Quelle différence ! mes preuves sont
» sans replique ; elles sont d'un ordre
» surnaturel.

Le Raisonneur.

» Surnaturel ! Que signifie ce mot ? Je
» ne l'entends pas.

L'Inspiré.

» Des changemens dans l'ordre de la
» Nature, des prophéties, des mira-
» cles, des prodiges de toute espece.

Le Raisonneur.

» Des prodiges, des miracles ! je n'ai
» jamais rien vu de tout cela.

L'Inspiré.

» D'autres l'ont vu pour vous. Des

» nuées de témoins..... le témoignage
» des peuples.....

Le Raisonneur.

» Le témoignage des peuples est-il d'un
» ordre surnaturel ?

L'Inspiré.

» Non ; mais quand il est unanime ;
» il est incontestable.

Le Raisonneur.

» Il n'y a rien de plus incontestable
» que les principes de la raison, &
» l'on ne peut autoriser une absurdité
» sur le témoignage des hommes. Encore
» une fois, voyons des preuves
» surnaturelles, car l'attestation du genre
» humain n'en est pas une.

L'Inspiré

» O cœur endurci ! la grace ne vous
» parle point.

Le Raisonneur.

» Ce n'est pas ma faute ; car selon
» vous, il faut avoir déjà reçu la grace
» pour savoir la demander. Commencez
» donc à me parler au lieu d'elle.

L'Inspiré.

L'Inspiré.

» Ah! c'est ce que je fais, & vous » ne m'écoutez pas : mais que dites-vous » des prophéties ?

Le Raisonneur.

» Je dis premierement que je n'ai pas » plus entendu de prophéties, que je » n'ai vu de miracles. Je dis de plus, » qu'aucune prophétie ne sauroit faire » autorité pour moi.

L'Inspiré.

» Satellite du Démon ! & pourquoi » les prophéties ne font-elles pas auto- » rité pour vous ?

Le Raisonneur.

» Parce que pour qu'elles la fissent, » il faudroit trois choses dont le con- » cours est impossible ; savoir, que j'eusse » été témoin de la prophétie, que je » fusse témoin de l'événement, & qu'il » me fût démontré que cet événement » n'a pu quadrer fortuitement avec la » prophétie : car, fût-elle plus précise, » plus claire, plus lumineuse qu'un axio- » me de géométrie ; puisque la clarté

» d'une prédiction faite au hazard n'en
» rend pas l'accompliſſement impoſſible,
» cet accompliſſement, quand il a lieu,
» ne prouve rien à la rigueur pour celui
» qui l'a prédit.

» Voyez donc à quoi ſe réduiſent vos
» prétendues preuves ſurnaturelles, vos
» miracles, vos prophéties. A croire
» tout cela ſur la foi d'autrui, & à ſou-
» mettre à l'autorité des hommes l'au-
» torité de Dieu parlant à ma raiſon. Si
» les vérités éternelles que mon eſprit
» conçoit, pouvoient ſouffrir quelque
» atteinte, il n'y auroit plus pour moi
» nulle eſpece de certitude, & loin
» d'être ſûr que vous me parlez de la
» part de Dieu, je ne ſerois pas même
» aſſuré qu'il exiſte.

Voilà bien des difficultés, mon enfant, & ce n'eſt pas tout. Parmi tant de religions diverſes qui ſe proſcrivent & s'excluent mutuellement, une ſeule eſt la bonne, ſi tant eſt qu'une le ſoit. Pour la reconnoître, il ne ſuffit pas d'en examiner une, il faut les examiner toutes; & dans quelque matiere que ce ſoit, on ne doit point condamner ſans enten-

dre (36); il faut comparer les objections aux preuves; il faut savoir ce que chacun oppose aux autres, & ce qu'il leur répond. Plus un sentiment nous paroit démontré, plus nous devons chercher sur quoi tant d'hommes se fondent pour ne pas le trouver tel. Il faudroit être bien simple pour croire qu'il suffit d'entendre les Docteurs de son parti pour s'instruire des raisons du parti contraire. Où sont les Théologiens qui se piquent de bonne foi? où sont ceux qui, pour réfuter les raisons de leurs adversaires, ne commencent pas par les affoiblir? Chacun brille dans son parti; mais tel au milieu des siens est fier de ses preuves, qui feroit un fort sot personnage

(36) Plutarque rapporte que les Stoïciens, entre autres bizarres paradoxes, soutenoient que dans un jugement contradictoire, il étoit inutile d'entendre les deux parties: car, disoient-ils, ou le premier a prouvé son dire, ou il ne l'a pas prouvé. S'il l'a prouvé, tout est dit, & la partie adverse doit être condamnée; s'il ne l'a pas prouvé, il a tort, & doit être débouté. Je trouve que la méthode de tous ceux qui admettent une révélation exclusive, ressemble beaucoup à celle de ces Stoïciens. Sitôt que chacun prétend avoir seul raison, pour choisir entre tant de partis, il les faut tous écouter, ou l'on est injuste.

avec ces mêmes preuves parmi des gens d'un autre parti. Voulez-vous vous instruire dans les livres? quelle érudition il faut acquérir, que de langues il faut apprendre, que de bibliothéques il faut feuilleter, quelle immense lecture il faut faire! Qui me guidera dans le choix? Difficilement trouvera-t-on dans un pays les meilleurs livres du parti contraire, à plus forte raison ceux de tous les partis; quand on les trouveroit, ils seroient bientôt réfutés. L'absent a toujours tort, & de mauvaises raisons dites avec assurance, effacent aisément les bonnes exposées avec mépris. D'ailleurs souvent les livres nous trompent, & ne rendent pas fidelement les sentimens de ceux qui les ont écrits. Quand vous avez voulu juger de la Foi catholique sur le livre de Bossuet, vous vous êtes trouvé loin de compte après avoir vécu parmi nous. Vous avez vu que la doctrine avec laquelle on répond aux Protestans n'est point celle qu'on enseigne au peuple, & que le livre de Bossuet ne ressemble gueres aux instructions du prône. Pour bien juger d'une religion, il ne faut pas

l'étudier dans les livres de ses sectateurs, il faut aller l'apprendre chez eux ; cela est fort différent. Chacun a ses traditions, son sens, ses coutumes, ses préjugés, qui font l'esprit de sa croyance, & qu'il y faut joindre pour en juger.

Combien de grands peuples n'impriment point de livres & ne lisent pas les nôtres! Comment jugeront-ils de nos opinions ? comment jugerons-nous des leurs? Nous les raillons, ils nous raillent : ils ne savent pas nos raisons, nous ne savons pas les leurs, & si nos voyageurs les tournent en ridicule, il ne leur manque, pour nous le rendre, que de voyager parmi nous. Dans quel pays n'y a-t-il pas des gens sensés, des gens de bonne foi, d'honnêtes gens amis de la vérité, qui, pour la professer, ne cherchent qu'à la connoître? Cependant chacun la voit dans son culte, & trouve absurdes les cultes des autres Nations ; donc ces cultes étrangers ne sont pas si extravagans qu'ils nous semblent, ou la raison que nous trouvons dans les nôtres ne prouve rien.

Nous avons trois principales religions

en Europe. L'une admet une feule révélation, l'autre en admet deux, l'autre en admet trois. Chacune detefte, maudit les deux autres, les accufe d'aveuglement, d'endurciffement, d'opiniâtreté, de menfonge. Quel homme impartial ofera juger entre elles, s'il n'a premierement bien pefé leurs preuves, bien écouté leurs raifons ? Celle qui n'admet qu'une révélation eft la plus ancienne, & paroît la plus fûre; celle qui en admet trois eft la plus moderne, & paroit la plus conféquente ; celle qui en admet deux & rejette la troifieme peut bien être la meilleure, mais elle a certainement tous les préjugés contre elle ; l'inconféquence faute aux yeux.

Dans les trois révélations, les Livres facrés font écrits en des langues inconnues aux peuples qui les fuivent. Les Juifs n'entendent plus l'Hébreu, les Chrétiens n'entendent ni l'Hébreu ni le Grec, les Turcs ni les Perfans n'entendent point l'Arabe, & les Arabes modernes, eux-mêmes, ne parlent plus la langue de Mahomet. Ne voilà-t-il pas ne maniere bien fimple d'inftruire les

Nos Catholiques font grand bruit de l'autorité de l'Eglife ; mais que gagnent-ils à cela, s'il leur faut un auffi grand appareil de preuves pour établir cette autorité, qu'aux autres fectes pour établir directement leur doctrine ? L'Eglife décide que l'Eglife a droit de décider. Ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée ? Sortez de-là, vous rentrez dans toutes nos difcuffions.

Connoiffez-vous beaucoup de Chrétiens qui aient pris la peine d'examiner avec foin ce que le Judaïfme allégue contre eux ? Si quelques-uns en ont vu quelque chofe, c'eft dans les livres des Chrétiens. Bonne maniere de s'inftruire des raifons de leurs adverfaires ! Mais comment faire ? Si quelqu'un ofoit publier parmi nous des livres où l'on favoriferoit ouvertement le Judaïfme, nous punirions l'Auteur, l'Editeur, le Libraire (37). Cette police eft commode

(37) Entre mille faits connus, en voici un qui n'a pas befoin de commentaire. Dans le feizieme fiecle, les Théologiens catholiques ayant condamné au feu tous les livres des Juifs, fans diftinction, l'illuftre & favant Reuchlin confulté fur cette affaire, s'en attira de terribles, qui

& sûre pour avoir toujours raison. Il y a plaisir à réfuter des gens qui n'osent parler.

Ceux d'entre nous qui sont à portée de converser avec des Juifs ne sont gueres plus avancés. Les malheureux se sentent à notre discrétion ; la tyrannie qu'on exerce envers eux les rend craintifs ; ils savent combien peu l'injustice & la cruauté coûtent à la charité chrétienne : qu'oseront-ils dire sans s'exposer à nous faire crier au blasphême ? L'avidité nous donne du zele, & ils sont trop riches pour n'avoir pas tort. Les plus savans, les plus éclairés sont toujours les plus circonspects. Vous convertirez quelque misérable payé pour calomnier sa secte ; vous ferez parler quelques vils fripiers, qui céderont pour vous flatter ; vous triompherez de leur ignorance ou de leur lâcheté, tandis que leurs Docteurs souriront en silence de votre ineptie. Mais croyez-vous que dans les lieux

...le perdre, pour avoir seulement été d'avis qu'on devoit conserver ceux de ces livres qui ne faisoient rien contre le Christianisme, & qui traitoient de matieres étrangeres à la religion.

où ils se sentiroient en sureté l'on eût aussi bon marché d'eux? En Sorbonne, il est clair comme le jour que les prédictions du Messie se rapportent à Jesus-Christ. Chez les Rabbins d'Amsterdam, il est tout aussi clair qu'elles n'y ont pas le moindre rapport. Je ne croirai jamais avoir bien entendu les raisons des Juifs, qu'ils n'aient un Etat libre, des écoles, des universités, où ils puissent parler & disputer sans risque. Alors, seulement, nous pourrons savoir ce qu'ils ont à dire.

A Constantinople, les Turcs disent leurs raisons, mais nous n'osons dire les nôtres; là, c'est notre tour de ramper. Si les Turcs exigent de nous pour Mahomet, auquel nous ne croyons point, le même respect que nous exigeons pour Jesus-Christ des Juifs qui n'y croyent pas davantage; les Turcs ont-ils tort, avons-nous raison? Sur quel principe équitable résoudrons-nous cette question?

Les deux tiers du genre humain ne sont ni Iuifs, ni Mahométans, ni Chrétiens, & combien de millions d'hommes

n'ont jamais ouï parler de Moyse, de Jesus-Christ, ni de Mahomet? On le nie; on soutient que nos Missionnaires vont par-tout. Cela est bientôt dit: mais vont-ils dans le cœur de l'Afrique encore inconnue, & où jamais Européen n'a pénétré jusqu'à présent? Vont-ils dans la Tartarie méditerrannée suivre à cheval les Hordes ambulantes dont jamais étranger n'approche, & qui loin d'avoir ouï parler du Pape, connoissent à peine le grand Lama? Vont-ils dans les continens immenses de l'Amérique, où des Nations entieres ne savent pas encore que des peuples d'un autre monde ont mis les pieds dans le leur? Vont-ils au Japon, dont leurs manœuvres les ont fait chasser pour jamais, & où leurs prédécesseurs ne sont connus des générations qui naissent, que comme des intrigans rusés, venus avec un zele hypocrite pour s'emparer doucement de l'Empire? Vont-ils dans les Harems des Princes de l'Asie, annoncer l'Evangile à des milliers de pauvres esclaves? Qu'ont fait les femmes de cette partie du monde pour qu'aucun Missionnaire

ne puisse leur prêcher la Foi? Iront-elles toutes en enfer pour avoir été recluses?

Quand il seroit vrai que l'Evangile est annoncé par toute la terre, qu'y gagneroit-on? La veille du jour que le premier Missionnaire est arrivé dans un pays, il y est surement mort quelqu'un qui n'a pu l'entendre. Or, dites-moi ce que nous ferons de ce quelqu'un là? N'y eût-il dans tout l'Univers qu'un seul homme à qui l'on n'auroit jamais prêché Jesus-Christ, l'objection seroit aussi forte pour ce seul homme, que pour le quart du genre humain.

Quand les Ministres de l'Evangile se sont fait entendre aux peuples éloignés, que leur ont-ils dit qu'on pût raisonnablement admettre sur leur parole, & qui ne demandât pas la plus exacte vérification? Vous m'annoncez un Dieu né & mort il y a deux mille ans à l'autre extrêmité du monde, dans je ne sais quelle petite ville, & vous me dites que tous ceux qui n'auront point cru à ce mystere seront damnés. Voilà des choses bien étranges pour les croire si vîte sur

quoi les habitans de cette Jérusalem ont traité Dieu comme un brigand. Ils ne l'ont pas, dites-vous, reconnu pour Dieu ? Que ferai-je donc, moi qui n'en ai jamais entendu parler que par vous ? Vous ajoutez qu'ils ont été punis, dispersés, opprimés, asservis ; qu'aucun d'eux n'approche plus de la même ville. Assurément ils ont bien mérité tout cela : mais les habitans d'aujourd'hui, que disent-ils du déicide de leurs prédécesseurs ? Ils le nient, ils ne reconnoissent pas non plus Dieu pour Dieu : autant valoit donc laisser les enfans des autres.

Quoi ! dans cette même ville où Dieu est mort, les anciens ni les nouveaux habitans ne l'ont point reconnu, & vous voulez que je le reconnoisse, moi qui suis né deux mille ans après à deux mille lieues de-là ! Ne voyez-vous pas qu'avant que j'ajoute foi à ce livre que vous appellez sacré, & auquel je ne comprends rien, je dois savoir par d'autres que vous quand & par qui il a été fait, comment il s'est conservé, comment il vous est parvenu, ce que disent dans

d'autrui. L'artiſan qui ne vit que de ſon travail, le laboureur qui ne ſait pas lire, la jeune fille délicate & timide, l'infirme qui peut à peine ſortir de ſon lit, tous, ſans exception, doivent étudier, méditer, diſputer, voyager, parcourir le monde : il n'y aura plus de peuple fixe & ſtable ; la terre entiere ne ſera couvèrte que de pélerins allant, à grands fraix & avec de longues fatigues, vérifier, comparer, examiner par eux-mêmes les cultes divers qu'on y ſuit. Alors adieu les métiers, les arts, les ſciences humaines, & toutes les occupations civiles ; il ne peut plus y avoir d'autre étude que celle de religion : à grand'peine celui qui aura joui de la ſanté la plus robuſte, le mieux employé ſon tems, le mieux uſé de ſa raiſon, vécu le plus d'années, ſaura-t-il dans ſa vieilleſſe à quoi s'en tenir, & ce ſera beaucoup s'il apprend avant ſa mort dans quel culte il auroit dû vivre.

Voulez-vous mitiger cette méthode, & donner la moindre priſe à l'autorité des hommes ? A l'inſtant vous lui rendez tout ; & ſi le fils d'un Chrétien fait bien

que je m'abymois dans un océan sans rives, je suis revenu sur mes pas, & j'ai resserré ma foi dans mes notions primitives. Je n'ai jamais pu croire que Dieu m'ordonnât, sous peine de l'enfer, d'être si savant. J'ai donc refermé tous les livres. Il en est un seul ouvert à tous les yeux, c'est celui de la Nature. C'est dans ce grand & sublime livre que j'apprends à servir & adorer son divin Auteur. Nul n'est excusable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les esprits. Quand je serois né dans une Isle déserte, quand je n'aurois point vu d'autre homme que moi, quand je n'aurois jamais appris ce qui s'est fait anciennement dans un coin du monde; si j'exerce ma raison, si je la cultive, si j'use bien des facultés immédiates que Dieu me donne, j'apprendrois de moi-même à le connoître, à l'aimer, à aimer ses œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, & à remplir, pour lui plaire, tous mes devoirs sur la terre. Qu'est-ce que tout le savoir des hommes m'apprendra de plus?

A l'égard de la révélation, si j'étois meilleur raisonneur ou mieux instruit,

livres des Philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime & si simple, soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grace touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit, quelle finesse & quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir & mourir sans foiblesse & sans ostentation ? Quand Platon peint son juste imaginaire (37) couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jesus-Christ : la ressemblance est si frappante, que tous les Peres l'ont sentie, & qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveu-

(37) De Rep. Dial. 2.

glement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie ? Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage, & si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avoient mise en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice ; Léonidas étoit mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie ; Sparte étoit sobre avant que Socrate eût loué la sobriété : avant qu'il eût défini la vertu, la Grece abondoit en hommes vertueux. Mais où Jesus avoit-il pris chez les siens cette morale élevée & pure, dont lui seul a donné les leçons & l'exemple (38) ? Du

(38) Voyez dans le discours sur la Montagne, le paralelle qu'il fait lui-même de la morale de Moyse à la sienne. *Matth. c. 5. vs. 21. & seq.*

sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre, & la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse desirer; celle de Jesus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente & qui pleure; Jesus au milieu d'un supplice affreux prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie & la mort de Socrate sont d'un Sage, la vie & la mort de Jesus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente, & les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jesus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire; il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des Auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ce

les religions particulieres comme autant d'inſtitutions ſalutaires qui preſcrivent dans chaque pays une maniere uniforme d'honorer Dieu par un culte public ; & qui peuvent toutes avoir leurs raiſons dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple, ou dans quelqu'autre cauſe locale qui rend l'une préférable à l'autre, ſelon les tems & les lieux. Je les crois toutes bonnes quand on y ſert Dieu convenablement: le culte eſſentiel eſt celui du cœur. Dieu n'en rejette point l'hommage, quand il eſt ſincere, ſous quelque forme qu'il lui ſoit offert. Appellé dans celle que je profeſſe au ſervice de l'Egliſe, j'y remplis, avec toute l'exactitude poſſible, les ſoins qui me ſont preſcrits, & ma conſcience me reprocheroit d'y manquer volontairement en quelque point. Après un long interdit, vous ſavez que j'obtins, par le crédit de M. de Mellarede, la permiſſion de reprendre mes fonctions pour m'aider à vivre. Autrefois je diſois la Meſſe avec la légereté qu'on met à la longue aux choſes les plus graves quand on les fait trop ſouvent. Depuis mes nou-

d'en remplir les ſublimes devoirs. Je prêcherai toujours la vertu aux hommes, je les exhorterai toujours à bien faire; & tant que je pourrai, je leur en donnerai l'exemple. Il ne tiendra pas à moi de leur rendre la religion aimable; il ne tiendra pas à moi d'affermir leur foi dans les dogmes vraiment utiles, & que tout homme eſt obligé de croire : mais à Dieu ne plaiſe que jamais je leur prêche le dogme cruel de l'intolérance; que jamais je les porte à déteſter leur prochain, à dire à d'autres hommes, vous ſerez damnés; à dire, hors de l'Egliſe point de ſalut (40). Si j'étois dans un rang plus remarquable, cette réſerve pourroit m'attirer des affaires; mais je ſuis trop petit pour avoir beaucoup à craindre, & je ne puis gueres

(40) Le devoir de ſuivre & d'aimer la religion de ſon pays ne s'étend pas juſqu'aux dogmes contraires à la bonne morale, tels que celui de l'intolérance. C'eſt ce dogme horrible qui arme les hommes les uns contre les autres, & les rend tous ennemis du genre humain. La diſtinction entre la tolérance civile & la tolérance théologique, eſt puérile & vaine. Ces deux tolérances ſont inſéparables, & l'on ne peut admettre l'une ſans l'autre. Des Anges mêmes ne vivroient pas en paix avec des hommes qu'ils regarderoient comme les ennemis de Dieu.

tomber plus bas que je ne ſuis. Quoiqu'il arrive, je ne blaſphêmerai point contre la Juſtice divine, & ne mentirai point contre le Saint-Eſprit.

J'ai long-tems ambitionné l'honneur d'être Curé ; je l'ambitionne encore, mais je ne l'eſpere plus. Mon bon ami, je ne trouve rien de ſi beau que d'être Curé. Un bon Curé eſt un Miniſtre de bonté, comme un bon Magiſtrat eſt un Miniſtre de juſtice. Un Curé n'a jamais de mal à faire ; s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui-même, il eſt toujours à ſa place quand il le ſollicite, & ſouvent il l'obtient quand il ſait ſe faire reſpecter. O ſi jamais dans nos montagnes j'avois quelque pauvre Cure de bonnes gens à deſſervir, je ſerois heureux ; car il me ſemble que je ferois le bonheur de mes paroiſſiens! Je ne les rendrois pas riches, mais je partagerois leur pauvreté ; j'en ôterois la flétriſſure & le mépris plus inſupportable que l'indigence. Je leur ferois aimer la concorde & l'égalité qui chaſſent ſouvent la miſere & la font toujours ſupporter. Quand ils verroient que je ne ſerois en

rien mieux qu'eux, & que pourtant je vivrois content, ils apprendroient à se consoler de leur sort, & à vivre contens comme moi. Dans mes instructions je m'attacherois moins à l'esprit de l'Eglise, qu'à l'esprit de l'Evangile, où le dogme est simple & la morale sublime, où l'on voit peu de pratiques religieuses, & beaucoup d'œuvres de charité. Avant de leur enseigner ce qu'il faut faire, je m'efforcerois toujours de le pratiquer, afin qu'ils vissent bien que tout ce que je leur dis, je le pense. Si j'avois des Protestans dans mon voisinage ou dans ma paroisse, je ne les distinguerois point de mes vrais paroissiens en tout ce qui tient à la charité chrétienne; je les porterois tous également à s'entr'aimer, à se regarder comme freres, à respecter toutes les religions & à vivre en paix chacun dans la sienne. Je pense que solliciter quelqu'un de quitter celle où il est né, c'est le solliciter de mal faire, & par conséquent faire mal soi-même. En attendant de plus grandes lumieres, gardons l'ordre public; dans tout pays respectons les loix, ne

troublons point le culte qu'elles prescrivent, ne portons point les Citoyens à la désobéissance; car nous ne savons point certainement si c'est un bien pour eux de quitter leurs opinions pour d'autres, & nous savons très-certainement que c'est un mal de désobéir aux loix.

Je viens, mon jeune ami, de vous réciter de bouche ma profession de foi telle que Dieu la lit dans mon cœur: vous êtes le premier à qui je l'ai faite; vous êtes le seul peut-être à qui je la ferai jamais. Tant qu'il reste quelque bonne croyance parmi les hommes, il ne faut point troubler les ames paisibles, ni allarmer la foi des simples par des difficultés qu'ils ne peuvent résoudre & qui les inquietent sans les éclairer. Mais quand une fois tout est ébranlé, on doit conserver le tronc aux dépens des branches; les consciences agitées, incertaines, presque éteintes, & dans l'état où j'ai vu la vôtre, ont besoin d'être affermies & réveillées; & pour les rétablir sur la base des vérités éternelles, il faut achever d'arracher les piliers flottans, auxquels elles pensent tenir encore.

Vous êtes dans l'âge critique où l'esprit s'ouvre à la certitude; où le cœur reçoit sa forme & son caractere, & où l'on se détermine pour toute la vie, soit en bien, soit en mal. Plus tard la substance est durcie, & les nouvelles empreintes ne marquent plus. Jeune homme, recevez dans votre ame, encore flexible, le cachet de la vérité. Si j'étois plus sûr de moi-même, j'aurois pris avec vous un ton dogmatique & décisif; mais je suis homme, ignorant, sujet à l'erreur, que pouvois-je faire? Je vous ai ouvert mon cœur sans réserve; ce que je tiens pour sûr, je vous l'ai donné pour tel; je vous ai donné mes doutes pour des doutes, mes opinions pour des opinions; je vous ai dit mes raisons de douter & de croire. Maintenant c'est à vous de juger: vous avez pris du tems; cette précaution est sage, & me fait bien penser de vous. Commencez par mettre votre conscience en état de vouloir être éclairée. Soyez sincere avec vous-même. Appropriez-vous de mes sentimens ce qui vous aura persuadé, rejettez le reste. Vous n'êtes pas encore

qui lit au fond de mon cœur fait bien que je n'aime pas mon aveuglement. Dans l'impuissance de m'en tirer par mes propres lumieres, le seul moyen qui me reste pour en sortir est une bonne vie ; & si des pierres mêmes Dieu peut susciter des enfans à Abraham, tout homme a droit d'espérer d'être éclairé lorsqu'il s'en rend digne.

Si mes réflexions vous amenent à penser comme je pense, que mes sentimens soient les vôtres, & que nous ayons la même profession de foi, voici le conseil que je vous donne. N'exposez plus votre vie aux tentations de la misere & du désespoir, ne la traînez plus avec ignomini e àla merci des étrangers, & cessez de manger le vil pain de l'aumône. Retournez dans votre patrie, reprenez la religion de vos peres, suivez-la dans la sincérité de votre cœur, & ne la quittez plus ; elle est très-simple & très - sainte ; je la crois de toutes les religions qui sont sur la terre, celle dont la morale est la plus pure, & dont la raison se contente le mieux. Quant aux fraix du voyage n'en soyez point en peine, on y pourvoira.

voira. Ne craignez pas, non plus, la mauvaiſe honte d'un retour humiliant; il faut rougir de faire une faute, & non de la réparer. Vous êtes encore dans l'âge où tout ſe pardonne, mais où l'on ne péche plus impunément. Quand vous voudrez écouter votre conſcience, mille vains obſtacles diſparoîtront à ſa voix. Vous ſentirez que, dans l'incertitude où nous ſommes, c'eſt une inexcuſable préſomption de profeſſer une autre religion que celle où l'on eſt né, & une fauſſeté de ne pas pratiquer ſincerement celle qu'on profeſſe. Si l'on s'égare, on s'ôte une grande excuſe au tribunal du Souverain Juge. Ne pardonnera-t-il pas plutôt l'erreur où l'on fut nourri, que celle qu'on oſa choiſir ſoi-même?

Mon fils, tenez votre ame en état de deſirer toujours qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais. Au ſurplus, quelque parti que vous puiſſiez prendre, ſongez que les vrais devoirs de la religion ſont indépendans des inſtitutions des hommes; qu'un cœur juſte eſt le vrai temple de la Divinité; qu'en tout pays & dans toute ſecte, aimer Dieu par deſ-

ſus tout & ſon prochain comme ſoi-même, eſt le ſommaire de la loi; qu'il n'y a point de religion qui diſpenſe des devoirs de la morale; qu'il n'y a de vraiment eſſentiels que ceux-là; que le culte intérieur eſt le premier de ces devoirs, & que ſans la foi nulle véritable vertu n'exiſte.

Fuyez ceux qui, ſous prétexte d'expliquer la Nature, ſement dans les cœurs des hommes de déſolantes doctrines, & dont le ſcepticiſme apparent eſt cent fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adverſaires. Sous le hautain prétexte qu'eux ſeuls ſont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous ſoumettent impérieuſement à leurs déciſions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choſes, les inintelligibles ſyſtêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reſte, renverſant, détruiſant, foulant aux pieds tout ce que les hommes reſpectent, ils ôtent aux affligés la derniere conſolation de leur miſere, aux puiſſans & aux riches le ſeul frein de leurs paſſions; ils arrachent du fond des cœurs le remords

du crime, l'eſpoir de la vertu; & ſe vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, diſent-ils, la vérité n'eſt nuiſible aux hommes : je le crois comme eux, & c'eſt à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enſeignent n'eſt pas la vérité (41).

Bon jeune homme, ſoyez ſincere & vrai ſans orgueil; ſachez être ignorant, vous ne tromperez ni vous, ni les autres.

---

(41) Les deux partis s'attaquent réciproquement par tant de ſophiſmes, que ce ſeroit une entrepriſe immenſe & téméraire de vouloir les relever tous; c'eſt déjà beaucoup d'en noter quelques-uns à meſure qu'ils ſe préſentent. Un des plus familiers au parti philoſophiſte eſt d'oppoſer un peuple ſuppoſé de bons Philoſophes à un peuple de mauvais Chrétiens; comme ſi un peuple de vrais Philoſophes étoit plus facile à faire qu'un peuple de vrais Chrétiens? Je ne ſais ſi, parmi les individus, l'un eſt plus facile à trouver que l'autre; mais je ſais bien que, dès qu'il eſt queſtion de peuples, il en faut ſuppoſer qui abuſeront de la philoſophie ſans religion, comme les nôtres abuſent de la religion ſans philoſophie, & cela me paroit changer beaucoup l'état de la queſtion.

Bayle a très-bien prouvé que le fanatiſme eſt plus pernicieux que l'Athéiſme, & cela eſt inconteſtable; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, & qui n'eſt pas moins vrai, c'eſt que le fanatiſme, quoique ſanguinaire & cruel, eſt pourtant une paſſion grande & forte qui éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriſer la mort, qui lui donne un reſſort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus ſublimes vertus; au lieu que l'irréligion, & en général l'eſprit raiſonneur & philoſophique attache à la vie, efféminé, avilit les ames, concentre

Si jamais vos talens cultivés vous met-

---

toutes les paſſions dans la baſſeſſe de l'intérêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain, & ſape ainſi à petit bruit les vrais fondemens de toute ſociété, car ce que les intérêts particuliers ont de commun eſt ſi peu de choſe, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'oppoſé.

Si l'Athéiſme ne fait pas verſer le ſang des hommes, c'eſt moins par amour pour la paix que par indifférence pour le bien; comme que tout aille, peu importe au prétendu ſage, pourvu qu'il reſte en repos dans ſon cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes : mais ils les empêchent de naître, en détruiſant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur eſpece, en réduiſant toutes leurs affections à un ſecret égoïſme, auſſi funeſte à la population qu'à la vertu. L'indifférence philoſophique reſſemble à la tranquillité de l'Etat ſous le deſpotiſme : c'eſt la tranquillité de la mort; elle eſt plus deſtructive que la guerre même.

Ainſi le Fanatiſme, quoique plus funeſte dans ſes effets immédiats, que ce qu'on appelle aujourd'hui l'eſprit philoſophique, l'eſt beaucoup moins dans ſes conſéquences. D'ailleurs il eſt aiſé d'étaler de belles maximes dans des livres : mais la queſtion eſt de ſavoir ſi elles tiennent bien à la doctrine, ſi elles en découlent néceſſairement; & c'eſt ce qui n'a point paru clair juſqu'ici. Reſte à ſavoir encore ſi la philoſophie à ſon aiſe & ſur le Trône commanderoit bien à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition, aux petites paſſions de l'homme, & ſi elle pratiqueroit cette humanité ſi douce qu'elle nous vante la plume à la main.

Par les principes, la philoſophie ne peut faire aucun bien, que la religion ne le faſſe encore mieux, & la religion en fait beaucoup, que la philoſophie ne ſauroit faire.

Par la pratique, c'eſt autre choſe; mais encore faut-il examiner. Nul homme ne ſuit de tout point ſa religion quand il en a une; cela eſt vrai : la plupart n'en ont gueres & ne ſuivent point du tout celle qu'ils ont; cela eſt encore vrai : mais enfin quelques-uns en ont une, la

tent en état de parler aux hommes, ne

---

suivent du moins en partie, & il est indubitable que des motifs de religion les empêchent souvent de mal faire, & obtiennent d'eux des vertus, des actions louables, qui n'auroient point eu lieu sans ces motifs.

Qu'un Moine nie un dépôt ; que s'ensuit-il, sinon qu'un sot le lui avoit confié ? Si Pascal en eût nié un, cela prouveroit que Pascal étoit un hypocrite, & rien de plus. Mais un Moine !...... Les gens qui font trafic de la religion sont-ils donc ceux qui en ont? Tous les crimes qui se font dans le Clergé, comme ailleurs, ne prouvent point que la religion soit inutile, mais que très-peu de gens ont de la religion.

Nos gouvernemens modernes doivent incontestablement au Christianisme leur plus solide autorité, & leurs révolutions moins fréquentes; il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires ; cela se prouve par le fait en les comparant aux gouvernemens anciens. La religion mieux connue écartant le fanatisme a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'est point l'ouvrage des lettres; car par-tout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus respectée ; les cruautés des Athéniens, des Egyptiens, des Empereurs de Rome, des Chinois, en font foi. Que d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'Evangile ! Que de restitutions, de réparations la confession ne fait-elle point faire chez les Catholiques? Chez nous combien les approches des tems de communion n'opérent-elles point de réconciliations & d'aumônes ? Combien le jubilé des Hébreux ne rendoit-il pas les usurpateurs moins avides ? Que de miseres ne prévenoit-il pas? La fraternité légale unissoit toute la nation ; on ne voyoit pas un mendiant chez eux, on n'en voit point non plus chez les Turcs, où les fondations pieuses sont innombrables. Ils sont par principe de religion hospitaliers même envers les ennemis de leur culte.

„ Les Mahométans disent, selon Chardin, qu'après „ l'examen qui suivra la résurrection universelle, tous les „ corps iront passer un pont appellé *Poul-Serrho*, qui est „ jetté sur le feu éternel, pont qu'on peut appeller, di- „ sent-ils, le troisieme & dernier examen & le vrai juge-

leur parlez jamais que selon votre conf-

„ ment final, parce que c'est là où se fera la séparation des bons d'avec les méchans...... &c.

„ Les Persans, (poursuit Chardin,) sont fort infatués de ce pont, & lorsque quelqu'un souffre une injure dont, par aucune voye, ni dans aucun tems, il ne peut avoir raison, sa derniere consolation est de dire: *Eh! bien, par le Dieu vivant, tu me le payeras au double au dernier jour; tu ne passeras point le Poul-Serrho, que tu ne me satisfasses auparavant: je m'attacherai au bord de ta veste & me jetterai à tes jambes.* J'ai vu beaucoup de gens éminens, & de toutes sortes de professions, qui, appréhendant qu'on ne criât ainsi *Haro* sur eux au passage de ce pont redoutable, sollicitoient ceux qui se plaignoient d'eux de leur pardonner: cela m'est arrivé cent fois à moi-même. Des gens de qualité qui m'avoient fait faire, par importunité, des démarches autrement que je n'eusse voulu, m'abordoient au bout de quelque tems, qu'ils pensoient que le chagrin en étoit passé, & me disoient: *je te prie, halal becon antchisra*, c'est-à-dire, *rends-moi cette affaire licite ou juste.* Quelques-uns même m'ont fait des présens & rendu des services, afin que je leur pardonnasse en déclarant que je le faisois de bon cœur; de quoi la cause n'est autre que cette créance qu'on ne passera point le pont de l'Enfer qu'on n'ait rendu le dernier quatrin à ceux qu'on a oppressés. *T. 7. in-12. p. 50.*

Croirai-je que l'idée de ce pont qui répare tant d'iniquités n'en prévient jamais? Que si l'on ôtoit aux Persans cette idée, en leur persuadant qu'il n'y a ni *Poul-Serrho*, ni rien de semblable, où les opprimés soient vengés de leurs tyrans après la mort, n'est-il pas clair que cela mettroit ceux-ci fort à leur aise, & les délivreroit du soin d'appaiser ces malheureux? Il est donc faux que cette doctrine ne fût pas nuisible; elle ne seroit donc pas la vérité.

Philosophe, tes loix morales sont fort belles, mais montre m'en, de grace, la sanction. Cesse un moment de battre la campagne, & dis-moi nettement ce que tu mets à la place du *Poul-Serrho*.

cience ; ſans vous embarraſſer s'ils vous applaudiront. L'abus du ſavoir produit l'incrédulité. Tout ſavant dédaigne le ſentiment vulgaire ; chacun en veut avoir un à ſoi. L'orgueilleuſe philoſophie mene à l'eſprit fort, comme l'aveugle dévotion mene au fanatiſme. Evitez ces extrémités ; reſtez toujours ferme dans la voie de la vérité, ou de ce qui vous paroîtra l'être dans la ſimplicité de votre cœur, ſans jamais vous en détourner par vanité ni par foibleſſe. Oſez confeſſer Dieu chez les Philoſophes ; oſez prêcher l'humanité aux intolérans. Vous ſerez ſeul de votre parti, peut-être ; mais vous porterez en vous-même un témoignage qui vous diſpenſera de ceux des hommes. Qu'ils vous aiment ou vous haïſſent, qu'ils liſent ou mépriſent vos écrits, il n'importe. Dites ce qui eſt vrai, faites ce qui eſt bien ; ce qui importe à l'homme eſt de remplir ſes devoirs ſur la terre, & c'eſt en s'oubliant qu'on travaille pour ſoi. Mon enfant, l'intérêt particulier nous trompe ; il n'y a que l'eſpoir du juſte qui ne trompe point.

AMEN.

J'AI transcrit cet écrit, non comme une regle des sentimens qu'on doit suivre en matiere de religion, mais comme un exemple de la maniere dont on peut raisonner avec son Eleve, pour ne point s'écarter de la méthode que j'ai tâché d'établir. Tant qu'on ne donne rien à l'autorité des hommes, ni aux préjugés du pays où l'on est né; les seules lumieres de la raison ne peuvent dans l'institution de la Nature nous mener plus loin que la religion naturelle, & c'est à quoi je me borne avec mon Emile. S'il en doit avoir une autre, je n'ai plus en cela le droit d'être son guide; c'est à lui seul de la choisir.

Nous travaillons de concert avec la Nature, & tandis qu'elle forme l'homme physique, nous tâchons de former l'homme moral; mais nos progrès ne sont pas les mêmes. Le corps est déjà robuste & fort, que l'ame est encore languissante & foible; & quoique l'art humain puisse faire, le tempérament précede toujours la raison. C'est à retenir l'un & à exci-

être, amour qui se confond avec ce même amour de soi; pour jouir enfin du bonheur durable que le repos d'une bonne conscience & la contemplation de cet Etre suprême lui promettent dans l'autre vie, après avoir bien usé de celle-ci. Sortez de-là, je ne vois plus qu'injustice, hypocrisie & mensonge parmi les hommes; l'intérêt particulier qui, dans la concurrence, l'emporte nécessairement sur toutes choses, apprend à chacun d'eux à parer le vice du masque de la vertu. Que tous les autres hommes fassent mon bien aux dépens du leur, que tout se rapporte à moi seul, que tout le genre humain meure, s'il le faut, dans la peine & dans la misere pour m'épargner un moment de douleur ou de faim; tel est le langage intérieur de tout incrédule qui raisonne. Oui, je le soutiendrai toute ma vie; quiconque a dit dans son cœur, il n'y a point de Dieu, & parle autrement, n'est qu'un menteur, ou un insensé.

Lecteur, j'aurai beau faire, je sens bien que vous & moi ne verrons jamais mon Emile sous les mêmes traits; vous vous le figurerez toujours semblable à

nes gens ne se refuseroient-ils pas à l'application d'esprit qu'on leur a rendu triste, aux lourds préceptes dont on n'a cessé de les accabler, aux méditations sur l'Auteur de leur être, dont on a fait l'ennemi de leurs plaisirs? Ils n'ont conçu pour tout cela qu'aversion, dégoût; la contrainte les en a rebutés: le moyen désormais qu'ils s'y livrent quand ils commencent à disposer d'eux? Il leur faut du nouveau pour leur plaire, il ne leur faut plus rien de ce qu'on dit aux enfans. C'est la même chose pour mon Eleve; quand il devient homme, je lui parle comme à un homme & ne lui dis que des choses nouvelles; c'est précisément parce qu'elles ennuyent les autres qu'il doit les trouver de son goût.

Voilà comment je lui fais doublement gagner du tems, en retardant au profit de la raison le progrès de la Nature; mais ai-je en effet retardé ce progrès? Non; je n'ai fait qu'empêcher l'imagination de l'accélérer; j'ai balancé par des leçons d'une autre espece les leçons précoces que le jeune homme reçoit d'ailleurs. Tandis que le torrent de nos inf-

du devoir lui étoient inconnues ; il falloit le contraindre ou le tromper pour vous faire obéir. Mais voyez de combien de nouvelles chaînes vous avez environné ſon cœur. La raiſon, l'amitié, la reconnoiſſance, mille affections lui parlent d'un ton qu'il ne peut méconnoître. Le vice ne l'a point encore rendu ſourd à leur voix. Il n'eſt ſenſible encore qu'aux paſſions de la Nature. La premiere de toutes, qui eſt l'amour de ſoi, le livre à vous ; l'habitude vous le livre encore. Si le tranſport d'un moment vous l'arrache, le regret vous le ramene à l'inſtant ; le ſentiment qui l'attache à vous, eſt le ſeul permanent ; tous les autres paſſent & s'effacent mutuellement. Ne le laiſſez point corrompre, il ſera toujours docile ; il ne commence d'être rebelle que quand il eſt déjà perverti.

J'avoue bien que, ſi heurtant de front ſes deſirs naiſſans, vous alliez ſottement traiter de crimes les nouveaux beſoins qui ſe font ſentir à lui, vous ne ſeriez pas long-tems écouté ; mais ſitôt que vous quitterez ma méthode, je ne vous réponds

cilier, il faut gauchir & tergiverser sans cesse : il faut employer beaucoup d'art pour empêcher l'homme social d'être tout-à-fait artificiel.

Sur les raisons ci-devant exposées, j'estime que par les moyens que j'ai donnés, & d'autres semblables, on peut au moins étendre jusqu'à vingt ans l'ignorance des desirs & la pureté des sens; cela est si vrai, que chez les Germains, un jeune homme qui perdoit sa virginité avant cet âge, en restoit diffamé; & les auteurs attribuent, avec raison, à la continence de ces peuples durant leur jeunesse, la vigueur de leur constitution & la multitude de leurs enfans.

On peut même beaucoup prolonger cette époque, & il y a peu de siecles que rien n'étoit plus commun dans la France même. Entre autres exemples connus, le pere de Montaigne, homme non moins scrupuleux & vrai que fort & bien constitué, juroit s'être marié vierge à trente-trois ans, après avoir servi longtems, dans les guerres d'Italie; & l'on peut voir dans les écrits du fils quelle vigueur & quelle gaieté conservoit le

faltés, en quoi je lui puis aider encore, en quoi lui seul peut désormais s'aider, enfin le point critique où il se trouve, les nouveaux périls qui l'environnent, & toutes les solides raisons qui doivent l'engager à veiller attentivement sur lui-même avant d'écouter ses desirs naissans.

Songez que pour conduire un adulte, il faut prendre le contre-pied de tout ce que vous avez fait pour conduire un enfant. Ne balancez point à l'instruire de ces dangereux mysteres que vous lui avez cachés si long-tems avec tant de soin. Puisqu'il faut enfin qu'il les sache, il importe qu'il ne les apprenne, ni d'un autre, ni de lui même, mais de vous seul : puisque le voilà désormais forcé de combattre, il faut, de peur de surprise, qu'il connoisse son ennemi.

Jamais les jeunes gens qu'on trouve savans sur ces matieres, sans savoir comment ils le sont devenus, ne le sont devenus impunément. Cette indiscrete instruction ne pouvant avoir un objet honnête, souille au moins l'imagination de ceux qui la reçoivent, & les dispose aux vices de ceux qui la donnent. Ce n'est pas tout;

des domeſtiques s'inſinuent ainſi dans l'eſprit d'un enfant, gagnent ſa confiance, lui font envisager ſon gouverneur comme un perſonnage triſte & fâcheux, & l'un des ſujets favoris de leurs ſecrets colloques, eſt de médire de lui. Quand l'Eleve en eſt là, le maître peut ſe retirer, il n'a plus rien de bon à faire.

Mais pourquoi l'enfant ſe choiſit-il des confidens particuliers ? Toujours par la tyrannie de ceux qui le gouvernent. Pourquoi ſe cacheroit-il d'eux, s'il n'étoit forcé de s'en cacher ? Pourquoi s'en plaindroit-il, s'il n'avoit nul ſujet de s'en plaindre ? Naturellement ils ſont ſes premiers confidens; on voit à l'empreſſement avec lequel il vient leur dire ce qu'il penſe, qu'il croit ne l'avoir penſé qu'à moitié juſqu'à ce qu'il le leur ait dit. Comptez que ſi l'enfant ne craint de votre part, ni ſermon, ni réprimande, il vous dira toujours tout, & qu'on n'oſera lui rien confier qu'il vous doive taire, quand on ſera bien ſûr qu'il ne vous taira rien.

Ce qui me fait le plus compter ſur ma méthode, c'eſt qu'en ſuivant ſes effets le plus exactement qu'il m'eſt poſſible, je

hâte de l'instruire, il sera bientôt instruit malgré moi.

Plus d'un lecteur, même en adoptant mes idées, pensera qu'il ne s'agit ici que d'une conversation prise au hazard, & que tout est fait. Oh! que ce n'est pas ainsi que le cœur humain se gouverne! ce qu'on dit ne signifie rien, si l'on n'a préparé le moment de le dire. Avant de semer il faut labourer la terre: la semence de la vertu leve difficilement, il faut de longs apprêts pour lui faire prendre racine. Une des choses qui rendent les prédications le plus inutiles, est qu'on les fait indifféremment à tout le monde sans discernement & sans choix. Comment peut-on penser que le même sermon convienne à tant d'auditeurs si diversement disposés, si différens d'esprits, d'humeurs, d'âges, de sexes, d'états & d'opinions? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puisse être convenable; & toutes nos affections ont si peu de constance, qu'il n'y a peut-être pas deux momens dans la vie de chaque homme, où le même discours fît sur lui la même impression. Jugez si,

ſentiers dangereux à frayer à ſon âge ; & qui le tiennent ſans ceſſe à côté du péril. C'eſt par d'autres objets ſenſibles que je donne le change à ſes ſens ; c'eſt en traçant un autre cours aux eſprits, que je les détourne de celui qu'ils commençoient à prendre ; c'eſt en exerçant ſon corps à des travaux pénibles, que j'arrête l'activité de l'imagination qui l'entraîne. Quand les bras travaillent beaucoup, l'imagination ſe repoſe ; quand le corps eſt bien las, le cœur ne s'échauffe point. La précaution la plus prompte & la plus facile, eſt de l'arracher au danger local. Je l'emmene d'abord hors des villes, loin des objets capables de le tenter. Mais ce n'eſt pas aſſez ; dans quel déſert, dans quel ſauvage aſyle échappera-t-il aux images qui le pourſuivent ? Ce n'eſt rien d'éloigner les objets dangereux, ſi je n'en éloigne auſſi le ſouvenir, ſi je ne trouve l'art de le détacher de tout, ſi je ne le diſtrais de lui-même ; autant valoit le laiſſer où il étoit.

Emile ſait un métier, mais ce métier n'eſt pas ici notre reſſource ; il aime & entend l'agriculture, mais l'agriculture ne

repos ; un violent exercice étouffe les ſentimens tendres. Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chaſſeur ſont ſi diverſement affectés, que ſur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux aſyles du premier, ne ſont pour l'autre que des viandis, des forts, des remiſes : où l'un n'entend que roſſignols, que ramages, l'autre ſe figure les cors, & les cris des chiens ; l'un n'imagine que Dryades & Nymphes, l'autre que piqueurs, meutes & chevaux. Promenez-vous en campagne avec ces deux ſortes d'hommes, à la différence de leur langage, vous connoîtrez bientôt que la terre n'a pas pour eux un aſpect ſemblable, & que le tour de leurs idées eſt auſſi divers que le choix de leurs plaiſirs.

Je comprends comment ces goûts ſe réuniſſent, & comment on trouve enfin du tems pour tout. Mais les paſſions de la jeuneſſe ne ſe partagent pas ainſi : donnez-lui une ſeule occupation qu'elle aime, & tout le reſte ſera bientôt oublié. La variété des deſirs vient de celle des

nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La seule raison n'est point active ; elle retient quelquefois, rarement elle excite, & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raisonner est la manie des petits esprits. Les ames fortes ont bien un autre langage ; c'est par ce langage qu'on persuade & qu'on fait agir.

J'observe que dans les siecles modernes, les hommes n'ont plus de prise les uns sur les autres que par la force & par l'intérêt, au lieu que les anciens agissoient beaucoup plus par la persuasion, par les affections de l'ame, parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des signes. Toutes les conventions se passoient avec solemnité pour les rendre plus inviolables : avant que la force fût établie, les Dieux étoient les Magistrats du genre humain ; c'est par devant eux que les particuliers faisoient leurs traités, leurs alliances, prononçoient leurs promesses ; la face de la terre étoit le livre où s'en conservoient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux de pierre consacrés par ces actes, & rendus respec-

de ce mépris ? Que la majesté royale s'efface de tous les cœurs, que les Rois ne se font plus obéir qu'à force de troupes, & que le respect des sujets n'est que dans la crainte du châtiment. Les Rois n'ont plus la peine de porter leur diadême, ni les Grands les marques de leurs dignités; mais il faut avoir cent mille bras toujours prêts pour faire exécuter leurs ordres. Quoique cela leur semble plus beau, peut-être, il est aisé de voir qu'à la longue cet échange ne leur tournera pas à profit.

Ce que les anciens ont fait avec l'éloquence est prodigieux; mais cette éloquence ne consistoit pas seulement en beaux discours bien arrangés, & jamais elle n'eût plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on disoit le

gré la chute de l'Etat, jouit-il encore sous l'appareil de son antique majesté, de toute l'affection, de toute l'adoration du peuple; & après le Pape, orné de sa Tiare, il n'y a peut-être ni Roi, ni Potentat, ni homme au monde aussi respecté que le Doge de Venise, sans pouvoir, sans autorité, mais rendu sacré par sa pompe, & paré sous sa corne ducale d'une coëffure de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui fait tant rire les sots, feroit verser à la populace de Venise tout son sang pour le maintien de son tyrannique Gouvernement.

Que d'attentions chez les Romains à la langue des signes ! Des vêtemens divers selon les âges, selon les conditions ; des toges, des sayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaires, des licteurs, des faisceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, représentation, cérémonie, & tout faisoit impression sur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'Etat que le peuple s'assemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre ; qu'il vît ou ne vît pas le Capitole ; qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du Sénat ; qu'il délibérât tel ou tel jour par préférence. Les accusés changeoient d'habit, les Candidats en changeoient ; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs blessures. A la mort de César, j'imagine un de nos orateurs voulant émouvoir le peuple, épuiser tous les lieux communs de l'art, pour faire une pathétique description de ses plaies, de son sang, de son cadavre : Antoine, quoiqu'éloquent, ne dit point tout cela ; il fait apporter le corps. Quelle rhétorique !

veux faire : j'appellerai, pour ainsi dire; toute la Nature à témoin de nos entretiens ; j'attesterai l'Etre éternel, dont elle est l'ouvrage, de la vérité de mes discours; je le prendrai pour juge entre Emile & moi ; je marquerai la place où nous sommes, les rochers, les bois, les montagnes qui nous entourent, pour monumens de ses engagemens & des miens ; je mettrai dans mes yeux, dans mon accent, dans mon geste, l'enthousiasme & l'ardeur que je lui veux inspirer. Alors je lui parlerai & il m'écoutera, je m'attendrirai & il sera ému. En me pénétrant de la sainteté de mes devoirs, je lui rendrai les siens plus respectables ; j'animerai la force du raisonnement d'images & de figures ; je ne serai point long & diffus en froides maximes, mais abondant en sentimens qui débordent ; ma raison sera grave & sententieuse, mais mon cœur n'aura jamais assez dit. C'est alors qu'en lui montrant tout ce que j'ai fait pour lui, je le lui montrerai comme fait pour moi-même : il verra dans ma tendre affection la raison de tous mes soins. Quelle surprise, quelle agitation

je vais lui donner en changeant tout-à-coup de langage! au lieu de lui rétrécir l'ame en lui parlant toujours de son intérêt, c'est du mien seul que je lui parlerai désormais, & je le toucherai davantage; j'enflammerai son jeune cœur de tous les sentimens d'amitié, de générosité, de reconnoissance que j'ai déjà fait naître, & qui sont si doux à nourrir. Je le presserai contre mon sein, en versant sur lui des larmes d'attendrissement; je lui dirai: tu es mon bien, mon enfant, mon ouvrage, c'est de ton bonheur que j'attends le mien; si tu frustres mes espérances, tu me voles vingt ans de ma vie, & tu fais le malheur de mes vieux jours. C'est ainsi qu'on se fait écouter d'un jeune homme, & qu'on grave au fond de son cœur le souvenir de ce qu'on lui dit.

Jusqu'ici j'ai tâché de donner des exemples de la maniere dont un gouverneur doit instruire son disciple dans les occasions difficiles. J'ai tâché d'en faire autant dans celle-ci; mais après bien des essais j'y renonce, convaincu que la langue Françoise est trop précieuse pour supporter jamais dans un livre la naïveté des

premieres instructions sur certains sujets.

La langue Françoise est, dit-on, la plus chaste des langues; je la crois, moi, la plus obscene: car il me semble que la chasteté d'une langue ne consiste pas à éviter avec soin les tours déshonnêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y pense; & il n'y a point de langue où il soit plus difficile de parler purement en tout sens que la Françoise. Le Lecteur, toujours plus habile à trouver des sens obscenes que l'Auteur à les écarter, se scandalise & s'effarouche de tout. Comment ce qui passe par des oreilles impures ne contracteroit-il pas leur souillure? Au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choses; & ces termes sont toujours honnêtes, parce qu'ils sont toujours employés honnêtement. Il est impossible d'imaginer un langage plus modeste que celui de la Bible, précisément parce que tout y est dit avec naïveté. Pour rendre immodestes les mêmes choses, il suffit de les traduire en François. Ce que je dois dire à mon Emile n'aura rien que d'honnête & de

celle de l'attachement exclusif qui le rend délicieux, celle des devoirs de fidélité, de pudeur qui l'environnent, & qui redoublent son charme en remplissant son objet; qu'en lui peignant le mariage, non-seulement comme la plus douce des sociétés, mais comme le plus inviolable & le plus saint de tous les contrats, on lui dise avec force toutes les raisons qui rendent un nœud si sacré respectable à tous les hommes, & qui couvre de haine & de malédictions quiconque ose en souiller la pureté; qu'on lui fasse un tableau frappant & vrai des horreurs de la débauche, de son stupide abrutissement, de la pente insensible par laquelle un premier désordre conduit à tous, & traîne enfin celui qui s'y livre à sa perte; si, dis-je, on lui montre avec évidence comment, au goût de la chasteté, tiennent la santé, la force, le courage, les vertus, l'amour même, & tous les vrais biens de l'homme; je soutiens qu'alors on lui rendra cette même chasteté desirable & chére, & qu'on trouvera son esprit docile aux moyens qu'on lui donnera pour la conserver:

vice autant que nous aimons la vie; nous nous abſtiendrions auſſi aiſément d'un crime agréable que d'un poiſon mortel dans un mets délicieux !

Comment ne voit-on pas que ſi toutes les leçons qu'on donne ſur ce point à un jeune homme ſont ſans ſuccès, c'eſt qu'elles ſont ſans raiſon pour ſon âge, & qu'il importe à tout âge de revêtir la raiſon de formes qui la faſſent aimer. Parlez-lui gravement quand il le faut; mais que ce que vous lui dites ait toujours un attrait qui le force à vous écouter. Ne combattez pas ſes deſirs avec ſécheresse, n'étouffez pas ſon imagination, guidez-la de peur qu'elle n'engendre des monſtres. Parlez-lui de l'amour, des femmes, des plaiſirs; faites qu'il trouve dans vos converſations un charme qui flatte ſon jeune cœur; n'épargnez rien pour devenir ſon confident, ce n'eſt qu'à ce titre que vous ſerez vraiment ſon maître : alors ne craignez plus que vos entretiens l'ennuyent; il vous fera parler plus que vous ne voudrez.

Je ne doute pas un inſtant que, ſi ſur ces maximes j'ai ſçu prendre toutes les

maître en n'obéissant point à mes sens, mais à ma raison.

Quand vous aurez amené votre Eleve à ce point, (& s'il n'y vient pas, ce sera votre faute ;) gardez-vous de le prendre trop vîte au mot, de peur que si jamais votre empire lui paroit trop rude, il ne se croye en droit de s'y soustraire en vous accusant de l'avoir surpris. C'est en ce moment que la réserve & la gravité sont à leur place ; & ce ton lui en imposera d'autant plus, que ce sera la premiere fois qu'il vous l'aura vu prendre.

Vous lui direz donc : jeune homme, vous prenez légerement des engagemens pénibles : il faudroit les connoître pour être en droit de les former ; vous ne savez pas avec quelle fureur les sens entraînent vos pareils dans le gouffre des vices sous l'attrait du plaisir. Vous n'avez point une ame abjecte, je le sais bien ; vous ne violerez jamais votre foi, mais combien de fois, peut-être, vous vous repentirez de l'avoir donnée ! Combien de fois vous maudirez celui qui vous aime, quand, pour vous dérober aux maux qui vous menacent, il se verra

& plus vous en facilitez l'exécution. Il importe que le jeune homme sente qu'il promet beaucoup, & que vous promettez encore plus. Quand le moment sera venu, & qu'il aura, pour ainsi dire, signé le contrat, changez alors de langage, mettez autant de douceur dans votre empire que vous avez annoncé de sévérité. Vous lui direz : mon jeune ami, l'expérience vous manque, mais j'ai fait en sorte que la raison ne vous manquât pas. Vous êtes en état de voir par-tout les motifs de ma conduite ; il ne faut pour cela qu'attendre que vous soyez de sang froid. Commencez toujours par obéir, & puis demandez-moi compte de mes ordres, je serai prêt à vous en rendre raison sitôt que vous serez en état de m'entendre, & je ne craindrai jamais de vous prendre pour juge entre vous & moi. Vous promettez d'être docile, & moi je promets de n'user de cette docilité que pour vous rendre le plus heureux des hommes. J'ai pour garant de ma promesse le sort dont vous avez joui jusqu'ici. Trouvez quelqu'un de votre âge qui ait passé une vie aussi douce que

tre la Nature. En ſuivant une route opposée, j'arriverai plus ſurement au même but. Je ne craindrai point de flatter en lui le doux ſentiment dont il eſt avide; je le lui peindrai comme le ſuprême bonheur de la vie, parce qu'il l'eſt en effet; en le lui peignant je veux qu'il s'y livre. En lui faiſant ſentir quel charme ajoute à l'attrait des ſens l'union des cœurs, je le dégoûterai du libertinage, & je le rendrai ſage en le rendant amoureux.

Qu'il faut être borné pour ne voir dans les deſirs naiſſans d'un jeune homme qu'un obſtacle aux leçons de la raiſon! Moi, j'y vois le vrai moyen de le rendre docile à ces mêmes leçons. On n'a de priſe ſur les paſſions, que par les paſſions; c'eſt par leur empire qu'il faut combattre leur tyrannie, & c'eſt toujours de la Nature elle-même qu'il faut tirer les inſtrumens propres à la régler.

Emile n'eſt pas fait pour reſter toujours ſolitaire; membre de la ſociété, il en doit remplir les devoirs. Fait pour vivre avec les hommes, il doit les connoître. Il connoit l'homme en général; il

dois vous le rendre aussi savant que celui que vous avez instruit dès le premier âge, avec la différence que le savoir du vôtre ne sera que dans sa mémoire, & que celui du mien sera dans son jugement. De même, introduisez un jeune homme de vingt ans dans le monde; bien conduit, il sera dans un an plus aimable & plus judicieusement poli, que celui qu'on y aura nourri dès son enfance; car le premier étant capable de sentir les raisons de tous les procédés relatifs à l'âge, à l'état, au sexe qui constituent cet usage, les peut réduire en principes, & les étendre aux cas non prévus; au lieu que l'autre n'ayant que sa routine pour toute regle, est embarrassé sitôt qu'on l'en sort.

Les jeunes demoiselles françoises sont toutes élevées dans des Couvens jusqu'à ce qu'on les marie. S'apperçoit-on qu'elles aient peine alors à prendre ces manieres qui leur sont si nouvelles, & accusera-t-on les femmes de Paris d'avoir l'air gauche & embarrassé, d'ignorer l'usage du monde, pour n'y avoir pas été mises dès leur enfance? Ce préjugé vient

& sec avec mon disciple, je perdrai sa confiance ; & bientôt il se cachera de moi. Si je veux être complaisant, facile, ou fermer les yeux, de quoi lui sert d'être sous ma garde ? Je ne fais qu'autoriser son désordre, & soulager sa conscience aux dépens de la mienne. Si je l'introduis dans le monde avec le seul projet de l'instruire ; il s'instruira plus que je ne veux. Si je l'en tiens éloigné jusqu'à la fin, qu'aura-t-il appris de moi ? Tout, peut-être, hors l'art le plus nécessaire à l'homme & au citoyen, qui est de savoir vivre avec ses semblables. Si je donne à ses soins une utilité trop éloignée, elle sera pour lui comme nulle, il ne fait cas que du présent ; si je me contente de lui fournir des amusemens, quel bien lui fais-je ? Il s'amollit & ne s'instruit point.

Rien de tout cela. Mon expédient seul pourvoit à tout. Ton cœur, dis-je au jeune homme, a besoin d'une compagne : allons chercher celle qui te convient ; nous ne la trouverons pas aisément, peut-être ; le vrai mérite est toujours rare ; mais ne nous pressons, ni

il n'y auroit plus d'amour sur la terre. Quand on cesse d'aimer, la personne qu'on aimoit reste la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du prestige tombe & l'amour s'évanouit. Or, en fournissant l'objet imaginaire, je suis le maître des comparaisons, & j'empêche aisément l'illusion des objets réels.

Je ne veux pas pour cela qu'on trompe un jeune homme en lui peignant un modele de perfection qui ne puisse exister; mais je choisirai tellement les défauts de sa maitresse, qu'ils lui conviennent, qu'ils lui plaisent, & qu'ils servent à corriger les siens. Je ne veux pas non plus qu'on lui mente, en affirmant faussement que l'objet qu'on lui peint existe; mais s'il se complait à l'image, il lui souhaitera bientôt un original. Du souhait à la supposition, le trajet est facile; c'est l'affaire de quelques descriptions adroites, qui, sous des traits plus sensibles, donneront à cet objet imaginaire un plus grand air de vérité. Je voudrois aller jusqu'à la nommer : je dirois en riant, appellons *Sophie* votre future maitresse :

Sophie eſt un nom de bon augure; ſi celle que vous choiſirez ne le porte pas, elle ſera digne au moins de le porter; nous pouvons lui en faire honneur d'avance. Après tous ces détails, ſi, ſans affirmer, ſans nier, on s'échappe par des défaites, ſes ſoupçons ſe changeront en certitude; il croira qu'on lui fait myſtere de l'épouſe qu'on lui deſtine, & qu'il la verra quand il ſera tems. S'il en eſt une fois là, & qu'on ait bien choiſi les traits qu'il faut lui montrer, tout le reſte eſt facile; on peut l'expoſer dans le monde preſque ſans riſque; défendez-le ſeulement de ſes ſens, ſon cœur eſt en ſureté.

Mais, ſoit qu'il perſonnifie ou non le modele que j'aurai ſçu lui rendre aimable; ce modele, s'il eſt bien fait, ne l'attachera pas moins à tout ce qui lui reſſemble, & ne lui donnera pas moins d'éloignement pour tout ce qui ne lui reſſemble pas, que s'il avoit un objet réel. Quel avantage pour préſerver ſon cœur des dangers auxquels ſa perſonne doit être expoſée, pour réprimer ſes ſens par ſon imagination, pour l'arracher ſur-tout à

ces donneuses d'éducation, qui la font payer si cher & ne forment un jeune homme à la politesse qu'en lui ôtant toute honnêteté! Sophie est si modeste ! De quel œil verra-t-il leurs avances ? Sophie a tant de simplicité ! Comment aimera-t-il leurs airs ? Il y a trop loin de ses idées à ses observations, pour que celles-ci lui soient jamais dangereuses.

Tous ceux qui parlent du gouvernement des enfans, suivent les mêmes préjugés & les mêmes maximes, parce qu'ils observent mal & réfléchissent plus mal encore. Ce n'est ni par le tempérament, ni par les sens que commence l'égarement de la Jeunesse, c'est par l'opinion. S'il étoit ici question des garçons qu'on éleve dans les Colleges, & des filles qu'on éleve dans les Couvens, je ferois voir que cela est vrai, même à leur égard; car les premieres leçons que prennent les uns & les autres, les seules qui fructifient, sont celles du vice, & ce n'est pas la Nature qui les corrompt, c'est l'exemple; mais abandonnons les pensionnaires des Colleges & des Couvens à leurs mauvaises mœurs, elles seront toujours sans re-

d'autrui qu'aux siens, & l'amour-propre fait plus de libertins que l'amour.

Cela posé, je demande s'il en est un sur la terre entiere mieux armé que le mien, contre tout ce qui peut attaquer ses moeurs, ses sentimens, ses principes? s'il en est un plus en état de résister au torrent? Car, contre quelle séduction n'est-il pas en défense? Si ses desirs l'entraînent vers le sexe, il n'y trouve point ce qu'il cherche, & son cœur préoccupé le retient. Si ses sens l'agitent & le pressent, où trouvera-t-il à les contenter? L'horreur de l'adultere & de la débauche l'éloigne également des filles publiques & des femmes mariées, & c'est toujours par l'un de ces deux états que commencent les désordres de la Jeunesse. Une fille à marier peut être coquette: mais elle ne sera pas effrontée, elle n'ira pas se jetter à la tête d'un jeune homme qui peut l'épouser s'il la croit sage; d'ailleurs, elle aura quelqu'un pour la surveiller. Emile de son côté ne sera pas tout-à-fait livré à lui-même; tous deux auront, au moins, pour gardes, la crainte & la honte, inséparables des premiers desirs;

sible, la voix d'un ami fidele & vrai saura bien effacer les cris de vingt séducteurs. Comme il n'est alors question que de lui montrer qu'ils le trompent & qu'en feignant de le traiter en homme, ils le traitent réellement en enfant; j'affecterai d'être toujours simple mais grave & clair dans mes raisonnemens, afin qu'il sente que c'est moi qui le traite en homme. Je lui dirai : « vous voyez que votre seul intérêt, » qui est le mien, dicte mes discours, je » n'en peux avoir aucun autre; mais » pourquoi ces jeunes gens veulent-ils » vous persuader? C'est qu'ils veulent » vous séduire; ils ne vous aiment » point, ils ne prennent aucun intérêt à » vous; ils ont pour tout motif, un dé» pit secret de voir que vous valez mieux » qu'eux; ils veulent vous rabaisser à » leur petite mesure, & ne vous re» prochent de vous laisser gouverner, » qu'afin de vous gouverner eux-mêmes. » Pouvez-vous croire qu'il y eût à ga» gner pour vous dans ce changement? » Leur sagesse est-elle donc si supé» rieure, & leur attachement d'un jour » est-il plus fort que le mien? Pour

» que sa femme pensât comme lui. Tel
» autre poussera cette indifférence de
» mœurs, jusqu'à celles de la femme qu'il
» n'a point encore, ou pour comble d'in-
» famie, à celles de la femme qu'il a dé-
» jà; mais allez plus loin, parlez-lui de
» sa mere, & voyez s'il passera volon-
» tiers pour être un enfant d'adultere & le
» fils d'une femme de mauvaise vie, pour
» prendre à faux le nom d'une famille,
» pour en voler le patrimoine à l'héri-
» ritier naturel; enfin s'il se laissera pa-
» tiemment traiter de bâtard! Qui d'en-
» tre eux voudra qu'on rende à sa fille le
» déshonneur dont il couvre celle d'au-
» trui? il n'y en a pas un qni n'attentât
» même à votre vie, si vous adoptiez
» avec lui, dans la pratique, tous les
» principes qu'il s'efforce de vous don-
» ner. C'est ainsi qu'ils décelent enfin leur
» inconséquence, & qu'on sent qu'aucun
» d'eux ne croit ce qu'il dit. Voilà des
» raisons, cher Emile, pesez les leurs,
» s'ils en ont, & comparez. Si je voulois
» user comme eux de mépris & de rail-
» lerie, vous les verriez prêter le flanc
» au ridicule, autant, peut-être, & plus
» que

» que moi. Mais je n'ai pas peur d'un examen sérieux. Le triomphe des moqueurs » est de courte durée; la vérité demeure » & leur rire insensé s'évanouit.

Vous n'imaginez pas comment à vingt ans Emile peut être docile ? Que nous pensons différemment ! Moi je ne conçois pas comment il a pu l'être à dix; car quelle prise avois-je sur lui à cet âge ? Il m'a falu quinze ans de soins pour me ménager cette prise. Je ne l'élevois pas alors, je le préparois pour être élevé; il l'est maintenant assez pour être docile, il reconnoit la voix de l'amitié, & il sait obéir à la raison. Je lui laisse, il est vrai, l'apparence de l'indépendance; mais jamais il ne me fut mieux assujetti, car il l'est parce qu'il veut l'être. Tant que je n'ai pu me rendre maître de sa volonté, je le suis demeuré de sa personne; je ne le quittois pas d'un pas. Maintenant je le laisse quelque fois à lui-même, parce que je le gouverne toujours. En le quittant je l'embrasse, & je lui dis d'un air assuré: Emile, je te confie à mon ami, je te livre à son cœur honnête; c'est lui qui me répondra de toi.

ciété, il est impossible, il n'est pas même à propos, de le nourrir toujours dans cette salutaire ignorance; & ce qu'il y a de pis pour la sagesse, est d'être savant à demi. Le souvenir des objets qui nous ont frappé, les idées que nous avons acquises, nous suivent dans la retraite, la peuplent, malgré nous, d'images plus séduisantes que les objets mêmes, & rendent la solitude aussi funeste à celui qui les y porte, qu'elle est utile à celui qui s'y maintient toujours seul.

Veillez donc avec soin sur le jeune homme, il pourra se garantir de tout le reste; mais c'est à vous de le garantir de lui. Ne le laissez seul ni jour ni nuit; couchez, tout au moins, dans sa chambre. Qu'il ne se mette au lit qu'accablé de sommeil, & qu'il en sorte à l'instant qu'il s'éveille. Défiez-vous de l'instinct sitôt que vous ne vous y bornez plus, il est bon tant qu'il agit seul, il est suspect dès qu'il se mêle aux institutions des hommes; il ne faut pas le détruire, il faut le régler, & cela, peut-être, est plus difficile que de l'anéantir. Il seroit très-dangereux qu'il apprît à votre

Eleve à donner le change à ses sens, & à suppléer aux occasions de les satisfaire; s'il connoit une fois ce dangereux supplément, il est perdu. Dès lors il aura toujours le corps & le cœur énervés, il portera jusqu'au tombeau les tristes effets de cette habitude, la plus funeste à laquelle un jeune homme puisse être assujetti. Sans doute il vaudroit mieux encore..... Si les fureurs d'un tempérament ardent deviennent invincibles, mon cher Emile, je te plains; mais je ne balancerai pas un moment, je ne souffrirai point que la fin de la Nature soit éludée. S'il faut qu'un tyran te subjugue, je te livre par préférence à celui dont je peux te délivrer; quoi qu'il arrive, je t'arracherai plus aisément aux femmes qu'à toi.

Jusqu'à vingt ans le corps croît, il a besoin de toute sa substance; la continence est alors dans l'ordre de la Nature, & l'on n'y manque gueres qu'aux dépens de sa constitution. Depuis vingt ans la continence est un devoir de morale; elle importe pour apprendre à régner sur soi-même, à rester le maître de ses appétits, mais les devoirs mo-

raux ont leurs modifications, leurs exceptions, leurs regles. Quand la foiblesse humaine rend une alternative inévitable, de deux maux préférons le moindre; en tout état de cause il vaut mieux commettre une faute que de contracter un vice.

Souvenez-vous que ce n'est plus de mon Eleve que je parle ici, c'est du vôtre. Ses passions que vous avez laissé fermenter vous subjuguent; cédez-leur donc ouvertement, & sans lui déguiser sa victoire. Si vous savez la lui montrer dans son jour, il en sera moins fier que honteux, & vous vous ménagerez le droit de le guider durant son égarement, pour lui faire, au moins, éviter les précipices. Il importe que le disciple ne fasse rien que le maître ne le sache & ne le veuille, pas même ce qui est mal; & il vaut cent fois mieux que le gouverneur approuve une faute & se trompe, que s'il étoit trompé par son Eleve, & que la faute se fît sans qu'il en sût rien. Qui croit devoir fermer les yeux sur quelque chose, se voit bientôt forcé de les fermer sur tout; le premier abus to-

tous leurs desirs sont éteints, ils nous font un crime des nôtres.

Montaigne dit qu'il demandoit un jour au Seigneur de Langey combien de fois, dans ses négociations d'Allemagne, il s'étoit enivré pour le service du Roi. Je demanderois volontiers au gouverneur de certain jeune homme combien de fois il est entré dans un mauvais lieu pour le service de son Eleve. Combien de fois? je me trompe. Si la premiere n'ôte à jamais au libertin le desir d'y rentrer, s'il n'en rapporte le repentir & la honte, s'il ne verse dans votre sein des torrens de larmes, quittez-le à l'instant; il n'est qu'un monstre, ou vous n'êtes qu'un imbécille; vous ne lui servirez jamais à rien. Mais laissons ces expédiens extrêmes aussi tristes que dangereux, & qui n'ont aucun rapport à notre éducation.

Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né, avant que de l'exposer au scandale des mœurs du siecle! Ces précautions sont pénibles, mais elles sont indispensables : c'est la négligence en ce point qui perd toute la jeunesse;

c'eſt par le déſordre du premier âge que les hommes dégénerent, & qu'on les voit devenir ce qu'ils ſont aujourd'hui. Vils & lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites ames, parce que leurs corps uſés ont été corrompus de bonne heure; à peine leur reſte-t-il aſſez de vie pour ſe mouvoir. Leurs ſubtiles penſées marquent des eſprits ſans étoffe, ils ne ſavent rien ſentir de grand & de noble; ils n'ont ni ſimplicité ni vigueur. Abjects en toute choſe, & baſſement méchans, ils ne ſont que vains, fripons, faux; ils n'ont pas même aſſez de courage pour être d'illuſtres ſcélérats. Tels ſont les mépriſables hommes que forme la crapule de la Jeuneſſe; s'il s'en trouvoit un ſeul qui ſût être tempérant & ſobre, qui ſçût, au milieu d'eux, préſerver ſon cœur, ſon ſang, ſes mœurs de la contagion de l'exemple, à trente ans il écraſeroit tous ces inſectes, & deviendroit leur maître avec moins de peine qu'il n'en eut à reſter le ſien.

Pour peu que la naiſſance ou la fortune eût fait pour Emile, il ſeroit cet homme s'il vouloit l'être: mais il les

dessus toute chose, & que la franchise en est un des plus beaux droits.

Il parle peu parce qu'il ne se soucie gueres qu'on s'occupe de lui; par la même raison, il ne dit que des choses utiles : autrement, qu'est-ce qui l'engageroit à parler? Emile est trop instruit pour être jamais babillard. Le grand caquet vient nécessairement, ou de la prétention à l'esprit, dont je parlerai ci-après, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit sottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoit assez de choses, pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop; car il sait apprécier aussi l'attention qu'on lui donne, & l'intérêt qu'on peut prendre à ses discours. Généralement les gens qui savent peu, parlent beaucoup, & les gens qui savent beaucoup, parlent peu : il est simple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sait, & le dise à tout le monde. Mais un homme instruit, n'ouvre pas aisément son répertoire : il auroit trop à dire, & il voit encore plus à dire après lui; il se tait.

Ne vous trompez pas, cependant, sur sa contenance, & n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il est ferme & non suffisant; ses manieres sont libres & non dédaigneuses : l'air insolent n'appartient qu'aux esclaves, l'indépendance n'a rien d'affecté. Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'ame en montrer dans son maintien : cette affectation est bien plus propre aux ames viles & vaines, qui ne peuvent en imposer que par-là. Je lis dans un livre, qu'un étranger se présentant un jour dans la salle du fameux Marcel, celui-ci lui demanda de quel pays il étoit. *Je suis Anglois*, répond l'étranger. *Vous Anglois?* réplique le danseur; *vous seriez de cette Isle où les Citoyens ont part à l'administration publique, & sont une portion de la puissance souveraine* (45). *Non, Monsieur;*

(45) Comme s'il y avoit des Citoyens qui ne fussent pas membres de la Cité, & qui n'eussent pas, comme tels, part à l'autorité souveraine! Mais les François ayant jugé à propos d'usurper ce respectable nom de Citoyens, dû jadis aux membres des Cités Gauloises, en ont dénaturé l'idée, au point qu'on n'y conçoit plus rien. Un homme qui vient de m'écrire beaucoup de bêtises contre la nouvelle Héloïse, a orné sa signature du titre de *Citoyen de Paimbeuf*, & a cru me faire une excellente plaisanterie.

ont un empressement plus vrai, plus tendre & qui part du cœur. Je connoîtrois près d'une jeune femme un homme qui a des mœurs & qui commande à la Nature, entre cent mille débauchés. Jugez de ce que doit être Emile avec un tempérament tout neuf, & tant de raisons d'y résister! Pour auprès d'elles, je crois qu'il sera quelquefois timide & embarrassé; mais surement cet embarras ne leur déplaira pas, & les moins friponnes n'auront encore que trop souvent l'art d'en jouir & de l'augmenter. Au reste, son empressement changera sensiblement de forme selon les états. Il sera plus modeste & plus respectueux pour les femmes, plus vif & plus tendre auprès des filles à marier. Il ne perd point de vue l'objet de ses recherches, & c'est toujours à ce qui les lui rappelle, qu'il marque le plus d'attention.

Personne ne sera plus exact à tous les égards fondés sur l'ordre de la Nature, & même sur le bon ordre de la société, mais les premiers seront toujours préférés aux autres, & il respectera davantage un particulier plus vieux que lui qu'un

recherche dans sa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre sa figure plus agréable; il n'aura point recours au cadre doré, & jamais l'enseigne de la richesse ne souillera son ajustement.

On voit que tout cela n'exige point de ma part un étalage de préceptes, & n'est qu'un effet de sa premiere éducation. On nous fait un grand mystere de l'usage du monde, comme si dans l'âge où l'on prend cet usage, on ne le prenoit pas naturellement, & comme si ce n'étoit pas dans un cœur honnête qu'il faut chercher ses premieres loix? La véritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux hommes; elle se montre sans peine quand on en a; c'est pour celui qui n'en a pas, qu'on est forcé de réduire en art ses apparences.

Le plus malheureux effet de la politesse d'usage, est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation l'humanité & la bienfaisance, nous aurons la politesse, ou nous n'en aurons plus besoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce

par les graces, nous aurons celle qui annonce l'honnête homme & le citoyen; nous n'aurons pas besoin de recourir à la fausseté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il suffira d'être bon; au lieu d'être faux pour flatter les foiblesses des autres, il suffira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en seront ni enorgueillis, ni corrompus; ils n'en seront que reconnoissans, & en deviendront meilleurs (46).

Il me semble que si quelque éducation doit produire l'espece de politesse qu'exige ici M. Duclos, c'est celle dont j'ai tracé le plan jusqu'ici.

Je conviens pourtant qu'avec des maximes si différentes, Emile ne sera point comme tout le monde, & Dieu le préserve de l'être jamais; mais en ce qu'il sera différent des autres, il ne sera ni fâcheux, ni ridicule; la différence sera sensible sans être incommode. Emile sera, si l'on veut, un aimable étranger. D'a-

(46) Considérations sur les mœurs de ce siecle, par M. Duclos, p. 65.

bord on lui pardonnera ses singularités, en disant : *il se formera.* Dans la suite on sera tout accoutumé à ses manieres ; & voyant qu'il n'en change pas, on les lui pardonnera encore, en disant : *il est fait ainsi.*

Il ne sera point fêté comme un homme aimable, mais on l'aimera sans savoir pourquoi ; personne ne vantera son esprit, mais on le prendra volontiers pour juge entre les gens d'esprit ; le sien sera net & borné, il aura le sens droit, & le jugement sain. Ne courant jamais après les idées neuves, il ne sauroit se piquer d'esprit. Je lui ai fait sentir que toutes les idées salutaires & vraiment utiles aux hommes ont été les premieres connues, qu'elles sont de tout tems les seuls vrais liens de la société, & qu'il ne reste aux esprits transcendans qu'à se distinguer par des idées pernicieuses & funestes au genre humain. Cette maniere de se faire admirer ne le touche gueres : il sait où il doit trouver le bonheur de sa vie, & en quoi il peut contribuer au bonheur d'autrui. La sphere de ses connoissances ne s'étend pas plus loin q

ce qui eſt profitable. Sa route eſt étroite & bien marquée ; n'étant point tenté d'en ſortir, il reſte confondu avec ceux qui la ſuivent, il ne veut ni s'égarer, ni briller. Emile eſt un homme de bon ſens, & ne veut pas être autre choſe : on aura beau vouloir l'injurier par ce titre, il s'en tiendra toujours honoré.

Quoique le deſir de plaire ne le laiſſe plus abſolument indifférent ſur l'opinion d'autrui, il ne prendra de cette opinion que ce qui ſe rapporte immédiatement à ſa perſonne, ſans ſe ſoucier des appréciations arbitraires, qui n'ont de loi que la mode ou les préjugés. Il aura l'orgueil de vouloir bien faire tout ce qu'il fait, même de le vouloir faire mieux qu'un autre. A la courſe il voudra être le plus leger, à la lutte le plus fort, au travail le plus habile, aux jeux d'adreſſe le plus adroit ; mais il recherchera peu les avantages qui ne ſont pas clairs par eux-mêmes, & qui ont beſoin d'être conſtatés par le jugement d'autrui, comme d'avoir plus d'eſprit qu'un autre, de parler mieux, d'être plus ſavant, &c. encore moins ceux qui ne

tiennent point du tout à la personne; comme d'être d'une plus grande naissance, d'être estimé plus riche, plus en crédit, plus considéré, d'en imposer par un plus grand faste.

Aimant les hommes parce qu'ils sont ses semblables, il aimera sur-tout ceux qui lui ressemblent le plus, parce qu'il se sentira bon, & jugeant de cette ressemblance par la conformité des goûts dans les choses morales, dans tout ce qui tient au bon caractere, il sera fort aise d'être approuvé. Il ne se dira pas précisément, je me réjouis parce qu'on m'approuve, mais, je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent se font honneur; tant qu'ils jugeront aussi sainement, il sera beau d'obtenir leur estime.

Etudiant les hommes par leurs moeurs dans le monde comme il les étudioit ci-devant par leurs passions dans l'Histoire, il aura souvent lieu de réfléchir sur ce qui flatte ou choque le cœur humain. Le voilà philosophant sur les principes du goût, & voilà l'étude qui lui convient durant cette époque.

On doit diſtinguer encore ſes loix dans les choſes morales, & ſes loix dans les choſes phyſiques. Dans celles-ci, les principes du goût ſemblent abſolument inexplicables ; mais il importe d'obſerver qu'il entre du moral dans tout ce qui tient à l'imitation (47) : ainſi l'on explique des beautés qui paroiſſent phyſiques, & qui ne le ſont réellement point. J'ajouterai que le goût a des regles locales, qui le rendent en mille choſes dépendant des climats, des mœurs, du gouvernement, des choſes d'inſtitution ; qu'il en a d'autres qui tiennent à l'âge, au ſexe, au caractere, & que c'eſt en ce ſens qu'il ne faut pas diſputer des goûts.

Le goût eſt naturel à tous les hommes ; mais ils ne l'ont pas tous en même meſure, il ne ſe développe pas dans tous au même degré, & dans tous il eſt ſujet à s'altérer par diverſes cauſes. La meſure du goût qu'on peut avoir dépend de la ſenſibilité qu'on a reçue ; ſa culture & ſa forme dépendent des ſociétés où l'on a

---

(47) Cela eſt prouvé dans un eſſai ſur *l'origine des Langues*, qu'on trouvera dans le recueil de mes écrits.

vrais modeles du goût sont dans la Nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus nos tableaux sont défigurés. C'est alors des objets que nous aimons que nous tirons nos modeles; & le beau de fantaisie, sujet au caprice & à l'autorité, n'est plus rien que ce qui plait à ceux qui nous guident.

Ceux qui nous guident sont les artistes, les grands, les riches; & ce qui les guide eux-mêmes, est leur intérêt ou leur vanité: ceux-ci pour étaler leurs richesses, & les autres pour en profiter, cherchent à l'envi, de nouveaux moyens de dépense. Par-là le grand luxe établit son empire, & fait aimer ce qui est difficile & coûteux; alors le prétendu beau, loin d'imiter la Nature, n'est tel qu'à force de la contrarier. Voilà comment le luxe & le mauvais goût sont inséparables. Partout où le goût est dispendieux, il est faux.

C'est sur-tout dans le commerce des deux sexes que le goût, bon ou mauvais, prend sa forme; sa culture est un effet nécessaire de l'objet de cette société. Mais quand la facilité de jouir attiédit le desir de plaire, le goût doit dégénérer; &

circonſtance où il ſe trouve, & dans la recherche dont il eſt occupé; & à qui doit-elle être indifférente ? La connoiſſance de ce qui peut être agréable ou déſagréable aux hommes n'eſt pas ſeulement néceſſaire à celui qui a beſoin d'eux, mais encore à celui qui veut leur être utile; il importe même de leur plaire pour les ſervir; & l'art d'écrire n'eſt rien moins qu'une étude oiſeuſe, quand on l'employe à faire écouter la vérité.

Si, pour cultiver le goût de mon diſciple, j'avois à choiſir entre des pays où cette culture eſt encore à naître, & d'autres où elle auroit déjà dégénéré, je ſuivrois l'ordre rétrograde, je commencerois ſa tournée par ces derniers, & je finirois par les premiers. La raiſon de ce choix eſt que le goût ſe corrompt par une délicateſſe exceſſive, qui rend ſenſible à des choſes que le gros des hommes n'apperçoit pas : cette délicateſſe mene à l'eſprit de diſcuſſion; car plus on ſubtiliſe les objets, plus ils ſe multiplient : cette ſubtilité rend le tact plus délicat & moins uniforme. Il ſe forme alors autant de goûts l y a de têtes. Dans les diſputes ſur la

rares. Au lieu de dire qu'un homme étoit un Héros, ils auroient dit ce qu'il avoit fait pour l'être. A l'épitaphe de ce Héros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale ;

J'ai bâti Tarse & Anchiale en un jour,
& maintenant je suis mort.

Laquelle dit plus à votre avis ? Notre style lapidaire avec son enflure n'est bon qu'à souffler des nains. Les anciens montroient les hommes au naturel, & l'on voyoit que c'étoient des hommes. Xénophon honorant la mémoire de quelques guerriers tués en trahison dans la retraite des dix mille, *ils moururent*, dit-il, *irréprochables dans la guerre & dans l'amitié.* Voilà tout ; mais considerez dans cet éloge si court & si simple, de quoi l'auteur devoit avoir le cœur plein. Malheur à qui ne trouve pas cela ravissant !

On lisoit ces mots gravés sur un marbre aux Thermopyles :

Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes loix.

On voit bien que ce n'est pas l'académie des inscriptions qui a composé celle-là.

Je

Je ſuis trompé ſi mon Eleve, qui donne ſi peu de prix aux paroles, ne porte ſa premiere attention ſur ces différences, & ſi elles n'influent ſur le choix de ſes lectures. Entraîné par la mâle éloquence de Démoſthene, il dira : c'eſt un Orateur ; mais en liſant Cicéron, il dira : c'eſt un Avocat.

En général Emile prendra plus de goût pour les livres des anciens que pour les nôtres, par cela ſeul qu'étant les premiers, les anciens ſont les plus près de la Nature, & que leur génie eſt plus à eux. Quoiqu'en aient pu dire la Motte & l'abbé Terraſſon, il n'y a point de vrai progrès de raiſon dans l'eſpece humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre ; que tous les eſprits partent toujours du même point, & que le tems qu'on employe à ſavoir ce que d'autres ont penſé étant perdu pour apprendre à penſer ſoi-même, on a plus de lumieres acquiſes & moins de vigueur d'eſprit. Nos eſprits ſont comme nos bras exercés à tout faire avec des outils, & rien par eux-mêmes. Fontenelle diſoit que toute cette diſpute

ſur les anciens & les modernes ſe réduiſoit à ſavoir, ſi les arbres d'autrefois étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. Si l'agriculture avoit changé, cette queſtion ne feroit pas impertinente à faire.

Après l'avoir ainſi fait remonter aux ſources de la pure littérature, je lui en montre auſſi les égoûts dans les réſervoirs des modernes compilateurs; journaux, traductions, dictionnaires; il jette un coup-d'œil ſur tout cela, puis le laiſſe pour n'y jamais revenir. Je lui fais entendre, pour le réjouir, le bavardage des académies; je lui fais remarquer que chacun de ceux qui les compoſent vaut toujours mieux ſeul qu'avec le corps; là-deſſus il tirera de lui-même la conſéquence de l'utilité de tous ces beaux établiſſemens.

Je le mene aux ſpectacles pour étudier, non les mœurs, mais le goût; car c'eſt là ſur-tout qu'il ſe montre à ceux qui ſavent réfléchir. Laiſſez les préceptes & la morale, lui dirois-je; ce n'eſt pas ici qu'il faut les apprendre. Le théâtre n'eſt pas fait pour la vérité; il eſt fait

qu'elle ajoute à celui qu'on en attend. Si je voulois goûter un mets du bout du monde, j'irois, comme Apicius, plutôt l'y chercher, que de l'en faire venir : car les mets les plus exquis manquent toujours d'un assaisonnement qu'on n'apporte pas avec eux, & qu'aucun cuisinier ne leur donne ; l'air du climat qui les a produits.

Par la même raison, je n'imiterois pas ceux qui ne se trouvant bien qu'où ils ne sont point, mettent toujours les saisons en contradiction avec elles-mêmes, & les climats en contradiction avec les saisons ; qui, cherchant l'été en hiver, & l'hiver en été, vont avoir froid en Italie, & chaud dans le Nord ; sans songer qu'en croyant fuir la rigueur des saisons, ils la trouvent, dans les lieux où l'on n'a point appris à s'en garantir. Moi, je resterois en place, ou je prendrois tout le contre-pied : je voudrois tirer d'une saison tout ce qu'elle a d'agréable, & d'un climat tout ce qu'il a de particulier. J'aurois une diversité de plaisirs & d'habitudes, qui ne se ressembleroient point, & qui seroient toujours

ns la Nature ; j'irois passer l'été à Na-
s, & l'hiver à Pétersbourg ; tantôt
pirant un doux zéphir à demi couché
s les fraîches grottes de Tarente ;
ôt dans l'illumination d'un palais de
, hors d'haleine & fatigué des plai-
lu bal.

voudrois dans le service de ma ta-
dans la parure de mon logement,
Par des ornemens très-simples,
riété des saisons, & tirer de cha-
toutes ses délices, sans anticiper sur
qui la suivront. Il y a de la peine
n du goût à troubler ainsi l'ordre
Nature ; à lui arracher des produ
involontaires qu'elle donne à regr
sa malédiction, & qui, n'ayan
té faveur, ne peuvent ni
en ni flatter le palai
stomac, que les prim
plus insipide que tel
s qu'à grands fraix &
avec ses fourneaux, n'
vient à bout de de
l'année que fru
mauvais
nd il gele,
de l'hiv

que je puisse étancher ma soif. Tout ce qu'on fait par autrui se fait mal, comme qu'on s'y prenne. Je n'enverrois pas chez les Marchands, j'irois moi-même. j'irois pour que mes gens ne traitassent avec eux avant moi, pour choisir plus surement, & payer moins cherement; j'irois pour faire un exercice agréable, pour voir un peu ce qui se fait hors de chez moi; cela récrée, & quelquefois cela instruit: enfin j'irois pour aller, c'est toujours quelque chose: l'ennui commence par la vie trop sédentaire; quand on va beaucoup, on s'ennuye peu. Ce sont de mauvais interpretes qu'un portier & des laquais; je ne voudrois point avoir toujours ces gens là entre moi & le reste du monde, ni marcher toujours avec le fracas d'un carrosse, comme si j'avois peur d'être abordé. Les chevaux d'un homme qui se sert de ses jambes sont toujours prêts: s'ils sont fatigués ou malades, il le fait avant tout autre; il ne craint pas d'être obligé de garder le logis sous ce prétexte, quand son cocher veut se donner du bon temps; mille embarras

meubles ſeroient ſimples comme mes goûts; je n'aurois ni galerie, ni bibliothéque, ſur-tout ſi j'aimois la lecture & que je me connuſſe en tableaux. Je ſaurois alors que telles collections ne ſont jamais complettes, & que le défaut de ce qui leur manque donne plus de chagrin que de n'avoir rien. En ceci l'abondance fait la miſere; il n'y a pas un faiſeur de collections qui ne l'ait éprouvé. Quand on s'y connoit on n'en doit point faire: on n'a gueres un cabinet à montrer aux autres, quand on ſait s'en ſervir pour ſoi.

Le jeu n'eſt point un amuſement d'homme riche, il eſt la reſſource d'un déſœuvré; & mes plaiſirs me donneroient trop d'affaires pour me laiſſer bien du tems à ſi mal remplir. Je ne joue point du tout, étant ſolitaire & pauvre, ſi ce n'eſt quelquefois aux échecs, & cela de trop. Si j'étois riche je jouerois moins encore, & ſeulement un très-petit jeu, pour ne voir point de mécontent, ni l'être. L'intérêt du jeu manquant de motif dans l'opulence, ne peut jamais ſe changer en fureur que dans un eſprit

cer à prouver l'utilité du jeu que de s'y livrer. Moi je le combattrois parmi les joueurs, & j'aurois plus de plaisir à me moquer d'eux en les voyant perdre, qu'à leur gagner leur argent.

Je ferois le même dans ma vie privée & dans le commerce du monde. Je voudrois que ma fortune mît par-tout de l'aisance, & ne fît jamais sentir d'inégalité. Le clinquant de la parure est incommode à mille égards. Pour garder parmi les hommes toute la liberté possible, je voudrois être mis de maniere que dans tous les rangs je parusse à ma place, & qu'on ne me distinguât dans aucun; que sans affectation, sans changement sur ma personne, je fusse peuple à la Guinguette & bonne compagnie au Palais-Royal. Par-là plus maître de ma conduite, je mettrois toujours à ma portée les plaisirs de tous les états. Il y a, dit-on, des femmes qui ferment leur porte aux manchettes brodées, & ne reçoivent personne qu'en dentelle; j'irois donc passer ma journée ailleurs: mais si ces femmes étoient jeunes & jolies, je pourrois quelquefois prendre de la

dentelle pour y paſſer la nuit tout au plus.

Le ſeul lien de mes ſociétés ſeroit l'attachement mutuel, la conformité des goûts, la convenance des caracteres; je m'y livrerois comme homme & non comme riche, je ne ſouffrirois jamais que leur charme fût empoiſonné par l'intérêt. Si mon opulence m'avoit laiſſé quelque humanité, j'étendrois au loin mes ſervices & mes bienfaits; mais je voudrois avoir autour de moi une ſociété & non une cour, des amis & non des protégés; je ne ſerois point le patron de mes convives, je ſerois leur hôte. L'indépendance & l'égalité laiſſeroient à mes liaiſons toute la candeur de la bienveillance; & où le devoir ni l'intérêt n'entreroient pour rien, le plaiſir & l'amitié feroient ſeuls la loi.

On n'achete ni ſon ami, ni ſa maîtreſſe. Il eſt aiſé d'avoir des femmes avec de l'argent; mais c'eſt le moyen de n'être jamais l'amant d'aucune. Loin que l'amour ſoit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paye, fut-il le plus aimable des hommes, par cela ſeul qu'il paye, ne peut être long-

si l'on pouvoit développer assez
onséquences du vice, combien,
il obtient ce qu'il a voulu, on le
roit loin de son compte! Pour-
ette barbare avidité de corrompre
nce, de se faire une victime
une objet qu'on eût dû protéger,
de ce premier pas on traîne iné-
nent dans un gouffre de miseres,
ne sortira qu'à la mort? Bruta-
anité, sottise, erreur & rien da-
Ce plaisir même n'est pas de
ure, il est de l'opinion, & de
on la plus vile, puisqu'elle tient
pris de soi. Celui qui se sent le
des hommes, craint la compa-
de tout autre, & veut passer le
er pour être moins odieux. Voyez
plus avides de ce ragoût imaginai-
nt jamais de jeunes gens aimables
s de plaire, & qui feroient pl
ables d'être difficiles? Non, a
figure, du mérite & des sentim
aint peu l'expérience de sa maî
une juste confiance, on lui
les plaisirs, n'importe; n
t que tu n'as jamais

possible, & m'en tiendrois là; je ne me ferois plus une occupation de ma foiblesse, & je voudrois sur-tout n'en avoir qu'un seul témoin. La vie humaine a d'autres plaisirs quand ceux-là lui manquent; en courant vainement après ceux qui fuient, on s'ôte encore ceux qui nous sont laissés. Changeons de goûts avec les années, ne déplaçons pas plus les âges que les saisons : il faut être soi dans tous les tems, & ne point lutter contre la Nature : ces vains efforts usent la vie, & nous empêchent d'en user.

Le peuple ne s'ennuie gueres, sa vie est active; si ses amusemens ne sont pas variés, ils sont rares; beaucoup de jours de fatigue lui font goûter avec délices quelques jours de fêtes. Une alternative de longs travaux & de courts loisirs tient lieu d'assaisonnement aux plaisirs de son état. Pour les riches, leur grand fléau c'est l'ennui : au sein de tant d'amusemens rassemblés à grands frais, au milieu de tant de gens concourans à leur plaire, l'ennui les consume & les tue; ils passent leur vie à le fuir & à en être atteints; ils sont accablés de son poids in-

cule que l'opinion redoute sur toute chose, est toujours à côté d'elle pour la tyranniser & pour la punir. On n'est jamais ridicule que par des formes déterminées; celui qui sait varier ses situations & ses plaisirs, efface aujourd'hui l'impression d'hier; il est comme nul dans l'esprit des hommes, mais il jouit; car il est tout entier à chaque heure & à chaque chose. Ma seule forme constante seroit celle-là; dans chaque situation je ne m'occuperois d'aucune autre, & je prendrois chaque jour en lui-même, comme indépendant de la veille & du lendemain. Comme je serois peuple avec le peuple, je serois campagnard aux champs, & quand je parlerois d'agriculture, le paysan ne se moqueroit pas de moi. Je n'irois pas me bâtir une ville en campagne, & mettre au fond d'une Province les Tuilleries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurois une petite

---

ces deux personnes si amusées laissoient couler les heures sans les compter : on les trouve exactement seules, dormant chacune dans son fauteuil.

de bon vin, qui lui feroient porter plus gaîment sa misere ; & moi j'aurois aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, & de me dire en secret ; je suis encore homme.

Si quelque fête champêtre rassembloit les habitans du lieu, j'y serois des premiers avec ma troupe ; si quelques mariages, plus bénis du Ciel que ceux des villes, se faisoient à mon voisinage, on sauroit que j'aime la joie, & j'y serois invité. Je porterois à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueroient à la fête, & j'y trouverois en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise & le vrai plaisir. Je souperois avec eux au bout de leur longue table, j'y ferois chorus au refrein d'une vieille chanson rustique, & je danserois dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

Jusqu'ici tout est à merveille, me dira-t-on ; mais la chasse ? est-ce être en campagne que de n'y pas chasser ? J'entends : je ne voulois qu'une métairie, & j'avois tort. Je me suppose riche, il me faut donc des plaisirs exclusifs, des plaisirs destructifs ;

Ce n'eſt pas tout; l'abondance du gibier tentera les chaſſeurs, j'aurai bientôt des braconniers à punir; il me faudra des priſons, des géoliers, des archers, des galeres: tout cela me paroit aſſez cruel. Les femmes de ces malheureux viendront aſſiéger ma porte & m'importuner de leurs cris, ou bien il faudra qu'on les chaſſe, qu'on les maltraite. Les pauvres gens qui n'auront point braconné, & dont mon gibier aura fouragé la récolte, viendront ſe plaindre de leur côté; les uns ſeront punis pour avoir tué le gibier, les autres ruinés pour l'avoir épargné; quelle triſte alternative! Je ne verrai de tous côtés qu'objets de miſere, je n'entendrai que gémiſſemens: cela doit troubler beaucoup, ce me ſemble, le plaiſir de maſſacrer à ſon aiſe des foules de perdrix & de lievres preſque ſous ſes pieds.

Voulez-vous dégager les plaiſirs de leurs peines? Otez-en l'excluſion; plus vous les laiſſerez communs aux hommes, plus vous les goûterez toujours purs. Je ne ferai donc point tout ce que je viens de dire; mais ſans changer de goûts je ſuivrai celui que je me ſuppoſe, à moindres

mal-aise : & les longues malédictions du peuple rendent tôt ou tard le gibier amer.

Encore un coup, les plaisirs exclusifs sont la mort du plaisir. Les vrais amusemens, sont ceux qu'on partage avec le peuple ; ceux qu'on veut avoir à soi seul, on ne les a plus. Si les murs que j'éleve autour de mon parc m'en font une triste clôture, je n'ai fait à grands fraix que m'ôter le plaisir de la promenade ; me voilà forcé de l'aller chercher au loin. Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche. Un riche veut être par-tout le maître, & ne se trouve bien qu'où il ne l'est pas ; il est forcé de se fuir toujours. Pour moi, je ferai là-dessus, dans ma richesse, ce que j'ai fait dans ma pauvreté. Plus riche maintenant du bien des autres que je ne serai jamais du mien, je m'empare de tout ce qui me convient dans mon voisinage : il n'y a pas de conquérant plus déterminé que moi ; j'usurpe sur les Princes mêmes ; je m'accommode sans distinction de tous les terreins ouverts qui me plaisent ; je leur donne des noms, je fais de l'un mon parc, de l'autre ma terrasse, &

m'en

m'en voilà le maître; dès lors je m'y promene impunément, j'y reviens ſouvent pour maintenir la poſſeſſion; j'uſe autant que je veux le ſol à force d'y marcher; & l'on ne me perſuadera jamais que le titulaire du fonds que je m'approprie, tire plus d'uſage de l'argent qu'il lui produit, que j'en tire de ſon terrein. Que ſi l'on vient à me vexer par des foſſés, par des haies, peu m'importe; je prends mon parc ſur mes épaules, & je vais le poſer ailleurs; les emplacemens ne manquent pas aux environs, & j'aurai long-tems à piller mes voiſins avant de manquer d'aſyle.

Voilà quelque eſſai du vrai goût dans le choix des loiſirs agréables : voilà dans quel eſprit on jouit ; tout le reſte n'eſt qu'illuſion, chimere, ſotte vanité. Quiconque s'écartera de ces regles, quelque riche qu'il puiſſe être, mangera ſon or en fumier, & ne connoîtra jamais le prix de la vie.

On m'objectera, ſans doute, que de tels amuſemens ſont à la portée de tous les hommes, & qu'on n'a pas beſoin d'être riche pour les goûter. C'eſt préciſément à quoi j'en voulois venir. On

a du plaifir quand on en veut avoir ! c'eft l'opinion feule qui rend tout difficile, qui chaffe le bonheur devant nous ; & il eft cent fois plus aifé d'être heureux que de le paroître. L'homme de goût, & vraiment voluptueux, n'a que faire de richeffe ; il lui fuffit d'être libre & maître de lui. Quiconque jouit de la fanté & ne manque pas du néceffaire ; s'il arrache de fon cœur les biens de l'opinion, eft affez riche : c'eft l'*aurea mediocritas* d'Horace. Gens à coffres-forts, cherchez donc quelque autre emploi de votre opulence ; car pour le plaifir elle n'eft bonne à rien. Emile ne faura pas tout cela mieux que moi ; mais ayant le cœur plus pur & plus fain, il le fentira mieux encore, & toutes fes obfervations dans le monde ne feront que le lui confirmer.

En paffant ainfi le tems, nous cherchons toujours Sophie, & nous ne la trouvons point. Il importoit qu'elle ne fe trouvât pas fi vîte, & nous l'avons cherchée où j'étois bien fûr qu'elle n'étoit pas (49).

(49) *Mulierem fortem quis inveniet ? Procul & de ultimis finibus pretium ejus.* Prov. XXXI. 10.

Enfin le moment presse ; il est tems de la chercher tout de bon, de peur qu'il ne s'en fasse une qu'il prenne pour elle, & qu'il ne connoisse trop tard son erreur. Adieu donc Paris, Ville célebre, Ville de bruit, de fumée & de boue, où les femmes ne croyent plus à l'honneur, ni les hommes à la vertu. Adieu Paris ; nous cherchons l'amour, le bonheur, l'innocence ; nous ne serons jamais assez loin de toi.

Fin du Livre quatrième.

EMILE,

OU

DE L'EDUCATION.

LIVRE CINQUIEME.

NOus voici parvenus au dernier acte de la Jeunesse, mais nous ne sommes pas encore au dénouement.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Emile est homme; nous lui avons promis une compagne, il faut la lui donner. Cette compagne est Sophie. En quels lieux est son asyle? Où la trouverons-nous? Pour la trouver il la faut connoître. Sachons premierement ce qu'elle est, nous jugerons mieux des lieux qu'elle habite; & quand nous l'aurons trouvée, encore tout ne sera-t-il pas fait. *Puisque notre jeune Gentilhomme*, dit Locke, *est prêt à se marier, il est tems de le laisser auprès de sa Maîtresse.* Et là-dessus il finit son ouvrage. Pour moi

qui n'ai pas l'honneur d'élever un Gentilhomme, je me garderai d'imiter Locke en cela.

SOPHIE
OU
LA FEMME.

SOPHIE doit être femme comme Emile est homme; c'est-à-dire, avoir tout ce qui convient à la constitution de son espece & de son sexe pour remplir sa place dans l'ordre physique & moral. Commençons donc par examiner les conformités & les différences de son sexe & du nôtre.

En tout ce qui ne tient pas au sexe la femme est homme; elle a les mêmes organes, les mêmes besoins, les mêmes facultés; la machine est construite de la même maniere, les pieces en sont les mêmes, le jeu de l'une est celui de l'autre, la figure est semblable, & sous quelque rapport qu'on les considere, ils

ne different entre eux que du plus au moins.

En tout ce qui tient au fexe la femme & l'homme ont par-tout des rapports & par-tout des différences ; la difficulté de les comparer vient de celle de déterminer dans la conftitution de l'un & de l'autre ce qui eft du fexe & ce qui n'en eft pas. Par l'anatomie comparée, & même à la feule infpection, l'on trouve entre eux des différences générales qui paroiffent ne point tenir au fexe ; elles y tiennent pourtant, mais par des liaifons que nous fommes hors d'état d'appercevoir ; nous ne favons jufqu'où ces liaifons peuvent s'étendre ; la feule chofe que nous favons avec certitude, eft que tout ce qu'ils ont de commun eft de l'efpece ; & que tout ce qu'ils ont de différent eft du fexe ; fous ce double point de vue, nous trouvons entre eux tant de rapports & tant d'oppofitions, que c'eft peut-être une des merveilles de la nature d'avoir pu faire deux êtres fi femblables en les conftituant fi différemment.

Ces rapports & ces différences doivent

tour, c'eſt d'une néceſſité moins directe : ſon mérite eſt dans ſa puiſſance, il plait par cela ſeul qu'il eſt fort. Ce n'eſt pas ici la loi de l'amour, j'en conviens; mais c'eſt celle de la nature, antérieure à l'amour même.

Si la femme eſt faite pour plaire & pour être ſubjuguée, elle doit ſe rendre agréable à l'homme au lieu de le provoquer : ſa violence à elle eſt dans ſes charmes; c'eſt par eux qu'elle doit le contraindre à trouver ſa force & à en uſer. L'art le plus ſûr d'animer cette force, eſt de la rendre néceſſaire par la réſiſtance. Alors l'amour-propre ſe joint au deſir, & l'un triomphe de la victoire que l'autre lui fait remporter. De-là naiſſent l'attaque & la défenſe, l'audace d'un ſexe & la timidité de l'autre, enfin la modeſtie & la honte dont la nature arma le foible pour aſſervir le fort.

Qui eſt-ce qui peut penſer qu'elle ait preſcrit indifféremment les mêmes avances aux uns & aux autres, & que le premier à former des deſirs, doive être auſſi le premier à les témoigner? Quelle étrange dépravation de jugement! L'en-

besoin ; le besoin satisfait, le desir cesse ; elles ne repoussent plus le mâle par feinte (1), mais tout de bon : elles font tout le contraire de ce que faisoit la fille d'Auguste, elles ne reçoivent plus de passagers quand le navire a sa cargaison. Même quand elles sont libres leurs tems de bonne volonté sont courts & bientôt passés, l'instinct les pousse & l'instinct les arrête ; où sera le supplément de cet instinct négatif dans les femmes quand vous leur aurez ôté la pudeur ? Attendre qu'elles ne se soucient plus des hommes, c'est attendre qu'ils ne soient plus bons à rien.

L'Etre suprême a voulu faire en tout honneur à l'espece humaine ; en donnant à l'homme des penchans sans mesure, il lui donne en même tems la loi qui les régle, afin qu'il soit libre & se commande à lui-même ; en le livrant à des passions immodérées, il joint à ces pas-

(1) J'ai déjà remarqué que les refus de simagrée & d'agacerie sont communs à presque toutes les femelles, même parmi les animaux, & même quand elles sont le plus disposées à se rendre ; il faut n'avoir jamais observé leur manége pour disconvenir de cela.

contraire à sa fin; soit parce que l'homme déclare ainsi la guerre à sa compagne & l'autorise à défendre sa personne & sa liberté aux dépens même de la vie de l'aggresseur; soit parce que la femme seule est juge de l'état où elle se trouve, & qu'un enfant n'auroit point de pere, si tout homme en pouvoit usurper les droits.

Voici donc une troisieme conséquence de la constitution des sexes; c'est que le plus fort soit le maître en apparence & dépende en effet du plus foible; & cela, non par un frivole usage de galanterie, ni par une orgueilleuse générosité de protecteur, mais par une invariable loi de la Nature, qui, donnant à la femme plus de facilité d'exciter les desirs qu'à l'homme de les satisfaire, fait dépendre celui-ci, malgré qu'il en ait, du bon plaisir de l'autre, & le contraint de chercher à son tour à lui plaire, pour obtenir qu'elle consente à le laisser être le plus fort. Alors ce qu'il y a de plus doux pour l'homme dans sa victoire, est de douter si c'est la foiblesse qui cede à la force, ou si c'est la volonté qui se

la simplicité de la Nature, & que la seule expérience du libertinage a pu les déraciner. Si l'on cite de nos jours moins d'actes de violence, ce n'est sûrement pas que les hommes soient plus tempérans, mais c'est qu'ils ont moins de crédulité, & que telle plainte qui jadis eût persuadé des peuples simples, ne feroit de nos jours qu'attirer les ris des moqueurs; on gagne davantage à se taire. Il y a dans le Deutéronome une loi par laquelle une fille abusée étoit punie avec le séducteur, si le délit avoit été commis dans la ville; mais s'il avoit été commis à la campagne ou dans des lieux écartés, l'homme seul étoit puni : *car*, dit la Loi, *la fille a crié, & n'a point été entendue.* Cette bénigne interprétation apprenoit aux filles à ne pas se laisser surprendre en des lieux fréquentés.

L'effet de ces diversités d'opinions sur les mœurs est sensible. La galanterie moderne en est l'ouvrage. Les hommes, trouvant que leurs plaisirs dépendoient plus de la volonté du beau sexe qu'ils n'avoient cru, ont captivé cette volonté par des complaisances dont il les a bien dédommagés.

enfans, il importe qu'il estime leur mere. Telles sont les raisons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, & leur rendent l'honneur & la réputation non moins indispensables que la chasteté. De ces principes dérive avec la différence morale des sexes un motif nouveau de devoir & de convenance, qui prescrit spécialement aux femmes l'attention la plus scrupuleuse sur leur conduite, sur leurs manieres, sur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux sexes sont égaux & que leurs devoirs sont les mêmes, c'est se perdre en déclamations vaines, c'est ne rien dire tant qu'on ne répondra pas à cela.

N'est-ce pas une maniere de raisonner bien solide de donner des exceptions pour réponse à des loix générales aussi bien fondées? Les femmes, dites-vous, ne font pas toujours des enfans? Non; mais leur destination propre est d'en faire. Quoi! parce qu'il y a dans l'Univers une centaine de grandes villes où les femmes vivant dans la licence font peu d'enfans, vous prétendez que l'état des femmes est d'en faire peu! Et que de-

viendroient nos villes ; si les campagnes éloignées, où les femmes vivent plus simplement & plus chastement, ne réparoient la stérilité des Dames? Dans combien de Provinces les femmes qui n'ont fait que quatre ou cinq enfans passent pour peu fécondes (3) ! Enfin que telle ou telle femme fasse peu d'enfans, qu'importe ? L'état de la femme est-il moins d'être mere, & n'est-ce pas par des loix générales que la nature & les mœurs doivent pourvoir à cet état ?

Quand il y auroit entre les grossesses d'aussi longs intervalles qu'on le suppose, une femme changera-t-elle ainsi brusquement & alternativement de maniere de vivre sans péril & sans risque ? Sera-t-elle aujourd'hui nourrice & demain guerriere ? changera-t-elle de tempérament & de goûts comme un caméléon de couleurs ? Passera-t-elle tout-à-coup de l'ombre de la

(3) Sans cela l'espece dépériroit nécessairement : pour qu'elle se conserve il faut, tout compensé, que chaque femme fasse à peu près quatre enfans : car des enfans qui naissent, il en meurt près de la moitié avant qu'ils puissent en avoir d'autres, & il en faut deux restans pour représenter le pere & la mere. Voyez si les villes vous fourniront cette population là.

de les instruire & faire instruire à votre gré? Est-ce donc faute si elles nous plaisent quand elles sont belles, si leurs minauderies nous séduisent, si l'art qu'elles apprennent de vous nous attire & nous flatte, si nous aimons à les voir mises avec goût, si nous leur laissons affiler à loisir les armes dont elles nous subjuguent? Eh! prenez le parti de les élever comme des hommes; ils y consentiront de bon cœur! Plus elles voudront leur ressembler, moins elles les gouverneront; & c'est alors qu'ils seront vraiment les maîtres.

Toutes les facultés communes aux deux sexes ne leur sont pas également partagées, mais prises en tout elles se compensent: la femme vaut mieux comme femme & moins comme homme; par-tout où elle fait valoir ses droits elle a l'avantage; par-tout où elle veut usurper les nôtres elle reste au-dessous de nous. On ne peut répondre à cette vérité générale que par des exceptions; constante maniere d'argumenter des galans partisans du beau sexe.

Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme & négliger celles qui leur

& si déliée; au contraire, elle veut qu'elles pensent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connoissent, qu'elles cultivent leur esprit comme leur figure; ce sont les armes qu'elle leur donne pour suppléer à la force qui leur manque & pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choses, mais seulement celles qu'il leur convient de savoir.

Soit que je considere la destination particuliere du sexe, soit que j'observe ses penchans, soit que je compte ses devoirs, tout concourt également à m'indiquer la forme d'éducation qui lui convient. La femme & l'homme sont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'est pas égale : les hommes dépendent des femmes par leurs desirs; les femmes dépendent des hommes, & par leurs desirs & par leurs besoins; nous subsisterions plutôt sans elles qu'elles sans nous. Pour qu'elles aient le nécessaire, pour qu'elles soient dans leur état, il faut que nous le leur donnions; que nous voulions le leur donner, que nous les en estimions dignes; elles dépendent de nos sentimens, du prix que nous mettons à

leur mérite, du cas que nous faiſons de leurs charmes & de leurs vertus. Par la loi même de la nature les femmes, tant pour elles que pour leurs enfans, ſont à la merci des jugemens des hommes : il ne ſuffit pas qu'elles ſoient eſtimables, il faut qu'elles ſoient eſtimées ; il ne leur ſuffit pas d'être belles, il faut qu'elles plaiſent ; il ne leur ſuffit pas d'être ſages, il faut qn'elles ſoient reconnues pour telles ; leur honneur n'eſt pas ſeulement dans leur conduite, mais dans leur réputation, & il n'eſt pas poſſible que celle qui conſent à paſſer pour infâme puiſſe jamais être honnête. L'homme en bien faiſant ne dépend que de lui-même & peut braver le jugement public, mais la femme en bien faiſant n'a fait que la moitié de ſa tâche, & ce que l'on penſe d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle eſt en effet. Il ſuit de-là que le ſyſtême de ſon éducation doit être, à cet égard, contraire à celui de la nôtre : l'opinion eſt le tombeau de la vertu parmi les hommes, & ſon trône parmi les femmes.

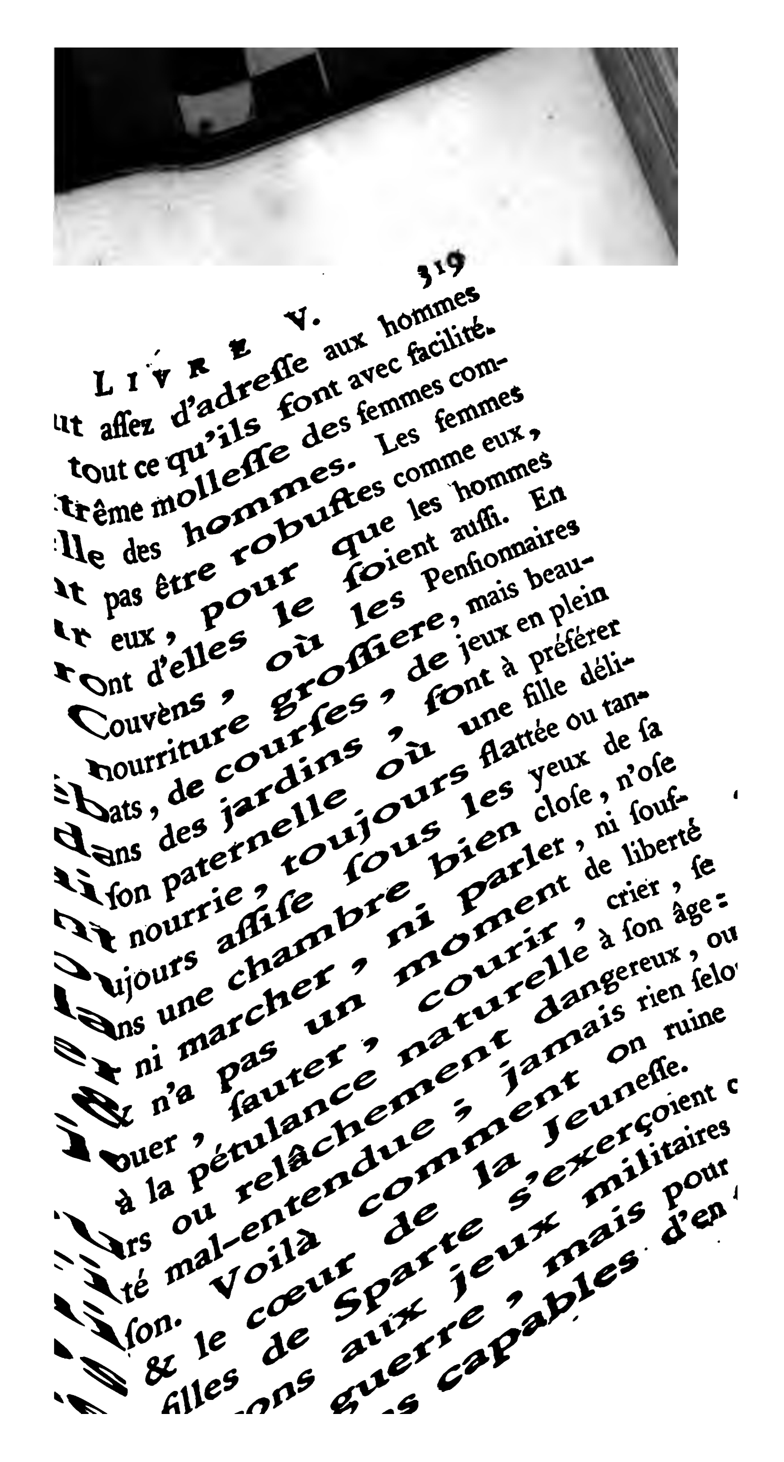
De la bonne conſtitution des meres

dépend d'abord celle des enfa
des femmes dépend la premi
tion des hommes; des femi
dent encore leurs mœurs, leu
leurs goûts, leurs plaisirs, le
même. Ainsi toute l'éducatio
mes doit être relative aux ho
plaire, leur être utiles, se
& honorer d'eux, les élever
soigner grands, les conseille
ler, leur rendre la vie agréa
ce, voilà les devoirs des f
tous les tems, & ce qu'o
apprendre dès leur enfance.
ne remontera pas à ce princip
tera du but, & tous les préc
leur donnera ne serviront d
leur bonheur ni pour le nôtre

Mais quoique toute fem
plaire aux hommes & doive
il y a bien de la différence
loir plaire à l'homme de méri
me vraiment aimable, & vo
à ces petits agréables qui
leur sexe & celui qu'ils imi
nature, ni la raison ne peu
la femme à aimer dans les

jolies elles veulent qu'on les trouve telles ; on voit dans leurs petits airs que ce soin les occupe déjà, & à peine sont-elles en état d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on les gouverne en leur parlant de ce qu'on pensera d'elles. Il s'en faut bien que le même motif très-indiscretement proposé aux petits garçons n'ait sur eux le même empire. Pourvu qu'ils soient indépendans & qu'ils ayent du plaisir, ils se soucient fort peu de ce qu'on pourra penser d'eux. Ce n'est qu'à force de tems & de peine qu'on les assujettit à la même loi.

De quelque part que vienne aux filles cette premiere leçon, elle est très-bonne. Puisque le corps nait, pour ainsi dire avant l'ame, la premiere culture doit être celle du corps : cet ordre est commun aux deux sexes, mais l'objet de cette culture est différent ; dans l'un cet objet est le développement des forces, dans l'autre il est celui des agrémens : non que ces qualités doivent être exclusives dans chaque sexe ; l'ordre seulement est renversé : il faut assez de force aux femmes pour faire tout ce qu'elles font avec gra-



ut assez d'adresse aux hommes
tout ce qu'ils font avec facilité.
trême mollesse des femmes com-
lle des hommes. Les femmes
nt pas être robustes comme eux,
r eux, pour que les hommes
ont d'elles le soient aussi. En
Couvens, où les Pensionnaires
nourriture grossiere, mais beau-
bats, de courses, de jeux en plein
dans des jardins, font à préférer
son paternelle où une fille déli-
nt nourrie, toujours flattée ou tan-
ujours assise sous les yeux de sa
ans une chambre bien close, n'ose
r ni marcher, ni parler, ni souf-
& n'a pas un moment de liberté
ouer, sauter, courir, crier, se
à la pétulance naturelle à son âge:
rs ou relâchement dangereux, ou
té mal-entendue; jamais rien selon
son. Voilà comment on ruine
& le cœur de la Jeunesse.
filles de Sparte s'exerçoient c
ons aux jeux militaires
guerre, mais pour
s capables d'en

les fatigues. Ce n'est pas là ce que j'approuve : il n'est point nécessaire pour donner des soldats à l'Etat que les meres aient porté le mousquet & fait l'exercice à la Prussienne ; mais je trouve qu'en général l'éducation grecque étoit très-bien entendue en cette partie. Les jeunes filles paroissoient souvent en public, non pas mêlées avec les garçons, mais rassemblées entre elles. Il n'y avoit presque pas une fête, pas un sacrifice, pas une cérémonie où l'on ne vît des bandes de filles des premiers Citoyens couronnées de fleurs, chantant des hymnes, formant des chœurs de danses, portant des corbeilles, des vases, des offrandes, & présentant aux sens dépravés des Grecs un spectacle charmant & propre à balancer le mauvais effet de leur indécente gymnastique. Quelque impression que fît cet usage sur les cœurs des hommes, toujours étoit-il excellent pour donner au sexe une bonne constitution dans la jeunesse, par des exercices agréables, modérés, salutaires, & pour aiguiser & former son goût par le desir continuel de plaire, sans jamais exposer ses mœurs.

Sitôt

Sitôt que ces jeunes personnes étoient mariées, on ne les voyoit plus en public ; renfermées dans leurs maisons, elles bornoient tous leurs soins à leur ménage & à leur famille. Telle est la maniere de vivre que la Nature & la raison prescrit au sexe ; aussi de ces meres là naissoient les hommes les plus sains, les plus robustes, les mieux faits de la terre : & malgré le mauvais renom de quelques Isles, il est constant que de tous les Peuples du monde sans en excepter même les Romains, on n'en cite aucun où les femmes aient été à la fois plus sages & plus aimables, & aient mieux réuni les mœurs & la beauté, que l'ancienne Grece.

On sait que l'aisance des vêtemens qui ne gênoient point le corps, contribuoit beaucoup à lui laisser dans les deux sexes ces belles proportions qu'on voit dans leurs statues, & qui servent encore de modele à l'art, quand la Nature défigurée a cessé de lui en fournir parmi nous. De toutes ces entraves gothiques, de ces multitudes de ligatures qut tiennent de toutes parts nos membres en presse, ils n'en avoient pas une seule. Leurs fem-

plaire est dans la parure; c'est tout ce que des enfans peuvent cultiver de cet art.

Voyez une petite fille passer la journée autour de sa poupée, lui changer sans cesse d'ajustement, l'habiller, la déshabiller cent & cent fois, chercher continuellement de nouvelles combinaisons d'ornemens, bien ou mal assortis il n'importe : les doigts manquent d'adresse, le goût n'est pas formé, mais déjà le penchant se montre; dans cette éternelle occupation le tems coule sans qu'elle y songe, les heures passent, elle n'en fait rien, elle oublie les repas mêmes, elle a plus faim de parure que d'aliment : mais, direz-vous, elle pare sa poupée & non sa personne; sans doute, elle voit sa poupée & ne se voit pas, elle ne peut rien faire pour elle-même, elle n'est pas formée, elle n'a ni talent ni force, elle n'est rien encore; elle est toute dans sa poupée, elle y met toute sa coquetterie, elle ne l'y laissera pas toujours; elle attend le moment d'être sa poupée elle-même.

Voilà donc un premier goût bien décidé : vous n'avez qu'à le suivre & le

Ces progrès volontaires s'étendront aisément jusqu'au dessin, car cet art n'est pas indifférent à celui de se mettre avec goût : mais je ne voudrois point qu'on les appliquât au paysage, encore moins à la figure. Des feuillages, des fruits, des fleurs, des draperies, tout ce qui peut servir à donner un contour élégant aux ajustemens, & à faire soi-même un patron de broderie quand on n'en trouve pas à son gré, cela leur suffit. En général, s'il importe aux hommes de borner leurs études à des connoissances d'usage, cela importe encore plus aux femmes ; parce que la vie de celles-ci, bien que moins laborieuse, étant ou devant être plus assidue à leurs soins & plus entrecoupée de soins divers, ne leur permet pas de se livrer par choix à aucun talent au préjudice de leurs devoirs.

Quoi qu'en disent les plaisans, le bon sens est également des deux sexes. Les filles en général sont plus dociles que les garçons, & l'on doit même user sur elles de plus d'autorité, comme je le dirai tout à l'heure : mais il ne s'en-

ſuit pas que l'on doive exiger d'elles rien dont elles ne puiſſent voir l'utilité; l'art des meres eſt de la leur montrer dans tout ce qu'elles leur preſcrivent, & cela eſt d'autant plus aiſé que l'intelligence dans les filles, eſt plus précoce que dans les garçons. Cette regle bannit de leur ſexe, ainſi que du nôtre, non-ſeulement toutes les études oiſives qui n'aboutiſſent à rien de bon & ne rendent pas même plus agréables aux autres ceux qui les ont faites, mais même toutes celles dont l'utilité n'eſt pas de l'âge, & où l'enfant ne peut la prévoir dans un âge plus avancé. Si je ne veux pas qu'on preſſe un garçon d'apprendre à lire, à plus forte raiſon je ne veux pas qu'on y force de jeunes filles avant de leur faire bien ſentir à quoi ſert la lecture, & dans la maniere dont on leur montre ordinairement cette utilité, on ſuit bien plus ſa propre idée que la leur. Après tout, où eſt la néceſſité qu'une fille ſache lire & écrire de ſi bonne heure? Aura-t-elle ſitôt un ménage à gouverner? Il y en a bien peu qui ne faſſent plus d'abus que d'u-

ſage de cette fatale ſcience, & toutes ſont un peu trop curieuſes pour ne pas l'apprendre ſans qu'on les y force, quand elles en auront le loiſir & l'occaſion. Peut-être devroient-elles apprendre à chiffrer avant tout, car rien n'offre une utilité plus ſenſible en tout tems, ne demande un plus long uſage, & ne laiſſe tant de priſe à l'erreur que les comptes. Si la petite n'avoit les ceriſes de ſon goûté que par une opération d'arithmétique, je vous réponds qu'elle ſauroit bientôt calculer.

Je connois une jeune perſonne qui apprit à écrire plutôt qu'à lire, & qui commença d'écrire avec l'aiguille avant que d'écrire avec la plume. De toute l'écriture elle ne voulut d'abord faire que des *O*. Elle faiſoit inceſſamment des *O* grands & petits, des *O* de toutes les tailles, des *O* les uns dans les autres, & toujours tracés à rebours. Malheureuſement, un jour qu'elle étoit occupée à cet utile exercice, elle ſe vit dans un miroir, & trouvant que cette attitude contrainte lui donnoit mauvaiſe grace, comme une autre Minerve, elle

doivent avoir peu de liberté, elles portent à l'excès celle qu'on leur laisse; extrêmes en tout, elles se livrent à leurs jeux avec plus d'emportement encore que les garçons : c'est le second des inconvéniens dont je viens de parler. Cet emportement doit être modéré; car il est la cause de plusieurs vices particuliers aux femmes, comme entr'autres le caprice & l'engouement, par lesquels une femme se transporte aujourd'hui pour tel objet qu'elle ne regardera pas demain. L'inconstance des goûts leur est aussi funeste que leur excès, & l'un & l'autre leur vient de la même source. Ne leur ôtez pas la gaieté, les ris, le bruit, les folâtres jeux, mais empêchez qu'elles ne se rassasient de l'un pour courir à l'autre ; ne souffrez pas qu'un seul instant dans leur vie elles ne connoissent plus de frein. Accoutumez-les à se voir interrompre au milieu de leurs jeux, & ramener à d'autres soins sans murmurer. La seule habitude suffit encore en ceci, parce qu'elle ne fait que seconder la nature.

Il résulte de cette contrainte habituelle

blient; elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente; mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramene, & triomphe de lui tôt ou tard.

Que les filles soient toujours soumises, mais que les meres ne soient pas toujours inexorables. Pour rendre docile une jeune personne, il ne faut pas la rendre malheureuse; pour la rendre modeste, il ne faut pas l'abrutir. Au contraire, je ne serois pas fâché qu'on lui laissât mettre un peu d'adresse, non pas à éluder la punition dans sa désobéissance, mais à se faire exempter d'obéir. Il n'est pas question de lui rendre sa dépendance pénible, il suffit de la lui faire sentir. La ruse est un talent naturel au sexe; & persuadé que tous les penchans naturels sont bons & droits par eux-mêmes, je suis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres : il ne s'agit que d'en prévenir l'abus.

Je m'en rapporte sur la vérité de cette remarque à tout observateur de bonne

sais pas combien cette adresse des femmes nous est utile à nous-mêmes, combien elle ajoute de charme à la société des deux sexes, combien elle sert à réprimer la pétulance des enfans, combien elle contient de maris brutaux, combien elle maintient de bons ménages que la discorde troubleroit sans cela. Les femmes artificieuses & méchantes en abusent, je le sais bien : mais de quoi le vice n'abuse-t-il pas ? Ne détruisons point les instrumens du bonheur, parce que les méchans s'en servent quelquefois à nuire.

On peut briller par la parure, mais on ne plaît que par la personne ; nos ajustemens ne sont point nous : souvent ils déparent à force d'être recherchés, & souvent ceux qui font le plus remarquer celle qui les porte, sont ceux qu'on remarque le moins. L'éducation des jeunes filles est en ce point tout-à-fait à contre-sens. On leur promet des ornemens pour récompense, on leur fait aimer les atours recherchés ; *qu'elle est belle !* leur dit-on quand elles sont fort parées ; & tout au contraire, on devroit

si, plus parée que de coutume, elle s'entend dire, *qu'elle est belle !* elle en rougira de dépit.

Au reste, il y a des figures qui ont besoin de parure, mais il n'y en a point qui exigent de riches atours. Les parures ruineuses sont la vanité du rang & non de la personne, elles tiennent uniquement au préjugé. La véritable coquetterie est quelquefois recherchée, mais elle n'est jamais fastueuse, & Junon se mettoit plus superbement que Venus. *Ne pouvant la faire belle, tu la fais riche*, disoit Apelles à un mauvais Peintre, qui peignoit Hélene fort chargée d'atours. J'ai aussi remarqué que les plus pompeuses parures annonçoient le plus souvent de laides femmes : on ne sauroit avoir une vanité plus mal-adroite. Donnez à une jeune fille qui ait du goût & qui méprise la mode, des rubans, de la gaze, de la mousseline & des fleurs ; sans diamans, sans pompons, sans dentelle (6),

(6) Les femmes qui ont la peau assez blanche pour se passer de dentelle, donneroient bien du dépit aux autres si elles n'en portoient pas. Ce sont presque toujours de laides personnes qui amenent les modes auxquelles les belles ont la bêtise de s'assujettir.

elle va se faire un ajustement qui la rendra cent fois plus charmante, que n'eussent fait tous les brillans chiffons de la Duchapt.

Comme ce qui est bien est toujours bien, & qu'il faut être toujours le mieux qu'il est possible, les femmes qui se connoissent en ajustemens choisissent les bons, s'y tiennent; & n'en changeant pas tous les jours, elles en sont moins occupées que celles qui ne savent à quoi se fixer. Le vrai soin de la parure demande peu de toilette; les jeunes Demoiselles ont rarement des toilettes d'appareil; le travail, les leçons remplissent leur journée; cependant en général elles sont mises, au rouge près, avec autant de soin que les Dames, & souvent de meilleur goût. L'abus de la toilette n'est pas ce qu'on pense, il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui passe six heures à sa toilette, n'ignore point qu'elle n'en sort pas mieux mise que celle qui n'y passe qu'une demi-heure; mais c'est autant de pris sur l'assommante longueur du tems, & il vaut mieux s'amuser de soi que de

s'ennuyer de tout. Sans la toilette que feroit-on de la vie depuis midi jusqu'à neuf heures ? En rassemblant des femmes autour de soi on s'amuse à les impatienter, c'est déjà quelque chose; on évite les tête-à-tête avec un mari qu'on ne voit qu'à cette heure là, c'est beaucoup plus : & puis viennent les Marchandes, les Brocanteurs, les petits Messieurs, les petits Auteurs, les vers, les chansons, les brochures : sans la toilette, on ne réuniroit jamais si bien tout cela. Le seul profit réel qui tienne à la chose est le prétexte de s'étaler un peu plus que quand on est vêtue; mais ce profit n'est peut-être pas si grand qu'on pense, & les femmes à toilette n'y gagnent pas tant qu'elles diroient bien. Donnez sans scrupule une éducation de femme aux femmes, faites qu'elles aiment les soins de leur sexe, qu'elles aient de la modestie, qu'elles sachent veiller à leur ménage & s'occuper dans leur maison, la grande toilette tombera d'elle-même, & elles n'en seront mises que de meilleur goût.

La premiere chose que remarquent en

ens par préférence ? A personne, ré-
ondront-ils. Les chansons profanes font
utant de crimes ; la danse est une in-
ntion du démon ; une jeune fille ne
it avoir d'amusement que son travail
la priere. Voilà d'étranges amusemens
ir un enfant de dix ans ! Pour moi
grand'peur que toutes ces petites
tes qu'on force de passer leur enfan-
prier Dieu, ne passent leur jeunesse
ute autre chose, & ne réparent de
mieux, étant mariées, le tems
es pensent avoir perdu filles.
e qu'il faut avoir égard à ce qui
nt à l'âge aussi bien qu'au sexe,
jeune fille ne doit pas vivre
sa grand'mere, qu'elle doit être
njouée, folâtre, chanter, danser
u'il lui plait, & goûter tous les
plaisirs de son âge : le tems ne
que trop tôt d'être posée, & de
un maintien plus sérieux.
a nécessité de ce changement
-elle bien réelle ? N'est-elle
t-être encore un fruit de nos
En n'asservissant les honnêtes
'à de tristes devoirs, on a

vraiment je le crois, quand ces talens, loin d'être employés à leur plaire, ne servent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudens qui les déshonorent. Mais pensez-vous qu'une femme aimable & sage, ornée de pareils talens, & qui les consacreroit à l'amusement de son mari, n'ajouteroit pas au bonheur de sa vie, & ne l'empêcheroit pas, sortant de son cabinet la tête épuisée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui ? Personne n'a-t-il vu d'heureuses familles ainsi réunies, où chacun sait fournir du sien aux amusemens communs ? Qu'il dise si la confiance & la familiarité qui s'y joint, si l'innocence & la douceur des plaisirs qu'on y goûte, ne rachetent pas bien ce que les plaisirs publics ont de plus bruyant.

On a trop réduit en art les talens agréables. On les a trop généralisés ; on a tout fait maxime & précepte, & l'on a rendu fort ennuyeux aux jeunes personnes ce qui ne doit être pour elles qu'amusement & folâtres jeux. Je n'imagine rien de plus ridicule que de voir un vieux maitre-à-danser ou à chanter abor-

le renouvelle en quelque sorte; c'est par la succession des sentimens & des idées qu'il anime & varie la physionomie; & c'est par les discours qu'il inspire, que l'attention, tenue en haleine, soutient long-tems le même intérêt sur le même objet. C'est, je crois, par toutes ces raisons que les jeunes filles acquierent si vite un petit babil agréable, qu'elles mettent de l'accent dans leurs propos, même avant que de les sentir, & que les hommes s'amusent sitôt à les écouter, même avant qu'elles puissent les entendre; ils épient le premier moment de cette intelligence pour pénétrer ainsi celui du sentiment.

Les femmes ont la langue flexible; elles parlent plutôt, plus aisément & plus agréablement que les hommes; on les accuse aussi de parler davantage: cela doit être, & je changerois volontiers ce reproche en eloge: la bouche & les yeux ont chez elles la même activité & par la même raison. L'homme dit ce qu'il sait, la femme dit ce qui plait; l'un pour parler a besoin de connoissance, & l'autre de goût; l'un doit avoir pour

hommes est plus officieuse,
femmes plus caressante. Ce
n'est point d'institution, e
relle. L'homme paroit cher
ge à vous servir, & la fe
agréer. Il suit de-là que,
soit du caractere des femme
tesse est moins fausse que l
ne fait qu'étendre leur pre
mais quand un homme fein
mon intérêt au sien propre
démonstration qu'il colore
je suis très-sûr qu'il en fa
coûte donc gueres aux femm
lies, ni par conséquent au
prendre à le devenir. La pr
vient de la nature, l'art ne
la suivre, & déterminer suiv
ges sous quelle forme elle
trer. A l'égard de leur polites
c'est toute autre chose. Elle
un air si contraint, & des
froides, qu'en se gênant
elles n'ont pas grand soin de
gêne, & semblent sinceres da
songe, en ne cherchant gue
guiser. Cependant les jeun

se font quelquefois tout de bon des amitiés plus franches. A leur âge la gaieté tient lieu de bon naturel, & contentes d'elles, elles le sont de tout le monde. Il est constant aussi qu'elles se baisent de meilleur cœur, & se caressent avec plus de grace devant les hommes, fieres d'aiguiser impunément leur convoitise par l'image des faveurs qu'elles savent leur faire envier.

Si l'on ne doit pas permettre aux jeunes garçons des questions indiscretes, à plus forte raison doit-on les interdire à de jeunes filles, dont la curiosité satisfaite ou mal éludée est bien d'une autre conséquence, vû leur pénétration à pressentir les mysteres qu'on leur cache, & leur adresse à les découvrir. Mais sans souffrir leurs interrogations, je voudrois qu'on les interrogeât beaucoup elles-mêmes, qu'on eût soin de les faire causer, qu'on les agaçât pour les exciter à parler aisément, pour les rendre vives à la riposte, pour leur délier l'esprit & la langue tandis qu'on le peut sans danger. Ces conversations, toujours tournées en gaieté, mais ménagées avec art & bien

dirigées, feroient un amufement charmant pour cet âge, & pourroient porter dans les coeurs innocens de ces jeunes perfonnes les premieres, & peut-être les plus utiles leçons de morale qu'elles prendront de leur vie, en leur apprenant fous l'attrait du plaifir & de la vanité à quelles qualités les hommes accordent véritablement leur eftime, & en quoi confifte la gloire & le bonheur d'une honnête femme.

On comprend bien que fi les enfans mâles font hors d'état de fe former aucune véritable idée de religion, à plus forte raifon la même idée eft-elle au-deffus de la conception des filles; c'eft pour cela même que je voudrois en parler à celles-ci de meilleure heure; car s'il faloit attendre qu'elles fuffent en état de difcuter méthodiquement ces queftions profondes, on courroit rifque de ne leur en parler jamais. La raifon des femmes eft une raifon pratique, qui leur fait trouver très-habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin. La relation fociale des fexes eft admirable. De

mêmes, elles doivent recevoir la décision des peres & des maris comme celle de l'Eglise.

Ne pouvant tirer d'elles seules la regle de leur foi, les femmes ne peuvent lui donner pour bornes celles de l'évidence & de la raison, mais se laissant entraîner par mille impulsions étrangeres, elles sont toujours au-deçà ou au-delà du vrai. Toujours extrêmes, elles sont toutes libertines ou dévotes; on n'en voit point savoir réunir la sagesse à la piété. La source du mal n'est pas seulement dans le caractere outré de leur sexe, mais aussi dans l'autorité mal reglée du nôtre: le libertinage des mœurs la fait mépriser, l'effroi du repentir la rend tyrannique, & voilà comment on en fait toujours trop ou trop peu.

Puisque l'autorité doit régler la religion des femmes, il ne s'agit pas tant de leur expliquer les raisons qu'on a de croire, que de leur exposer nettement ce qu'on croit: car la foi qu'on donne à des idées obscures est la premiere source du fanatisme, & celle qu'on exige pour des choses absurdes mene à la folie ou

à l'incrédulité. Je ne sais à quoi nos catéchismes portent le plus, d'être impie ou fanatique, mais je sais bien qu'ils sont nécessairement l'un ou l'autre.

Premierement, pour enseigner la religion à de jeunes filles, n'en faites jamais pour elles un objet de tristesse & de gêne, jamais une tâche ni un devoir; par conséquent ne leur faites jamais rien apprendre par cœur qui s'y rapporte, pas même les prieres. Contentez-vous de faire régulierement les vôtres devant elles, sans les forcer pourtant d'y assister. Faites-les courtes selon l'instruction de Jesus-Christ. Faites-les toujours avec le recueillement & le respect convenables; songez qu'en demandant à l'Etre suprême de l'attention pour nous écouter, cela vaut bien qu'on en mette à ce qu'on va lui dire.

Il importe moins que de jeunes filles sachent sitôt leur religion, qu'il n'importe qu'elles la sachent bien, & sur-tout qu'elles l'aiment. Quand vous la leur rendez onéreuse, quand vous leur peignez toujours Dieu fâché contre elles, quand vous leur imposez en son nom

mille devoirs pénibles qu'elles ne vous voyent jamais remplir, que peuvent-elles penser, sinon que savoir son catéchisme & prier Dieu sont les devoirs des petites filles, & desirer d'être grandes pour s'exempter comme vous de tout cet assujettissement ? L'exemple, l'exemple ! sans cela jamais on ne réussit à rien auprès des enfans.

Quand vous leur expliquez des articles de foi, que ce soit en forme d'instruction directe, & non par demandes & par réponses. Elles ne doivent jamais répondre que ce qu'elles pensent & non ce qu'on leur a dicté. Toutes les réponses du catéchisme sont a contre-sens, c'est l'écolier qui instruit le maître; elles sont même des mensonges dans la bouche des enfans, puisqu'ils expliquent ce qu'ils n'entendent point, & qu'ils affirment ce qu'ils sont hors d'état de croire. Parmi les hommes les plus intelligens, qu'on me montre ceux qui ne mentent pas en disant leur catéchisme.

La premiere question que je vois dans le nôtre est celle-ci : *Qui vous a créée & mise au monde ?* A quoi la petite fille

croyant bien que c'eſt ſa mere, dit pourtant ſans héſiter que c'eſt Dieu. La ſeule choſe qu'elle voit là, c'eſt qu'à une demande qu'elle n'entend gueres, elle fait une réponſe qu'elle n'entend point du tout.

Je voudrois qu'un homme qui connoîtroit bien la marche de l'eſprit des enfans, voulût faire pour eux un catéchiſme. Ce feroit peut-être le livre le plus utile qu'on eût jamais écrit, & ce ne feroit pas, à mon avis, celui qui feroit le moins d'honneur à ſon Auteur. Ce qu'il y a de bien ſûr, c'eſt que ſi ce livre étoit bon, il ne reſſembleroit gueres aux nôtres.

Un tel catéchiſme ne ſera bon que quand ſur les ſeules demandes l'enfant fera de lui-même les réponſes ſans les apprendre. Bien entendu qu'il ſera quelquefois dans le cas d'interroger à ſon tour. Pour faire entendre ce que je veux dire, il faudroit une eſpece de modele, & je ſens bien ce qui me manque pour le tracer. J'eſſayerai du moins d'en donner quelque légere idée.

Je m'imagine donc que pour venir à

la premiere question de notre catéchisme, il faudroit que celui-là commençât à peu près ainsi.

La Bonne.

Vous souvenez-vous du tems que votre mere étoit fille ?

La Petite.

Non, ma Bonne.

La Bonne.

Pourquoi non ? vous qui avez si bonne memoire ?

La Petite.

C'est que je n'étois pas au monde.

La Bonne.

Vous n'avez donc pas toujours vécu ?

La Petite.

Non.

La Bonne.

Vivrez-vous toujours ?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Etes-vous jeune ou vieille ?

La Petite.

Je ſuis jeune.

La Bonne.

Et votre grand-maman, eſt-elle jeune ou vieille ?

La Petite.

Elle eſt vieille.

La Bonne.

A-t-elle été jeune ?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Pourquoi ne l'eſt-elle plus ?

La Petite.

C'eſt qu'elle a vieilli.

La Bonne.

Vieillirez-vous comme elle ?

La Petite.

Je ne ſais (7.

La Bonne.

Où ſont vos robes de l'année paſſée ?

---

(7) Si par-tout où j'ai mis, *je ne ſais*, la Petite répond autrement, il faut ſe défier de ſa réponſe & la lui faire expliquer avec ſoin.

La Petite.

On les a défaites.

La Bonne.

Et pourquoi les a-t-on défaites ?

La Petite.

Parce qu'elles m'étoient trop petites ?

La Bonne.

Et pourquoi vous étoient-elles trop petites ?

La Petite.

Parce que j'ai grandi.

La Bonne.

Grandirez-vous encore ?

La Petite.

Oh ! oui.

La Bonne.

Et que deviennent les grandes filles ?

La Petite.

Elles deviennent femmes.

La Bonne.

Et que deviennent les femmes ?

La Petite.

Elles deviennent meres.

La Bonne.

Et les meres, que deviennent-elles ?

La Petite.

Elles deviennent vieilles.

La Bonne.

Vous deviendrez donc vieille ?

La Petite.

Quand je ſerai mere.

La Bonne.

Et que deviennent les vieilles gens ?

La Petite.

Je ne ſais.

La Bonne.

Qu'eſt devenu votre grand-papa ?

La Petite.

Il eſt mort (8).

(8) La Petite dira cela, parce qu'elle l'a entendu dire; mais il faut vérifier ſi elle a quelque juſte idée de la mort, car cette idée n'eſt pas ſi ſimple ni ſi à la portée des enfans que l'on penſe. On peut voir dans le petit poëme d'Abel un exemple de la maniere dont on doit la leur donner. Ce charmant ouvrage reſpire une ſimplicité délicieuſe dont on ne peut trop ſe nourrir pour converſer avec les enfans.

La Bonne.

Et pourquoi est-il mort ?

La Petite.

Parce qu'il étoit vieux.

La Bonne.

Que deviennent donc les vieilles gens ?

La Petite.

Ils meurent.

La Bonne.

Et vous, quand vous serez vieille, que . . . . .

La Petite, l'interrompant.

Oh ma bonne ! je ne veux pas mourir.

La Bonne.

Mon enfant, personne ne veut mourir, & tout le monde meurt.

La Petite.

Comment ? est-ce que maman mourra aussi ?

La Bonne.

Comme tout le monde. Les femmes vieilliſſent ainſi que les hommes, & la vieilleſſe mene à la mort.

La Petite.

Que faut-il faire pour vieillir bien tard ?

La Bonne.

Vivre ſagement tandis qu'on eſt jeune.

La Petite.

Ma bonne, je ſerai toujours ſage.

La Bonne.

Tant mieux pour vous. Mais, enfin, croyez-vous de vivre toujours ?

La Petite.

Quand je ſerai bien vieille, bien vieille.....

La Bonne.

Hé bien ?

La Petite.

Enfin quand on eſt ſi vieille, vous dites qu'il faut bien mourir.

La Bonne.

Vous mourrez donc une fois ?

La Petite.

Hélas ! oui.

Si nos dogmes sont tous de la même vérité, tous ne sont pas pour cela de la même importance. Il est fort indifférent à la gloire de Dieu qu'elle nous soit connue en toutes choses, mais il importe à la société humaine & à chacun de ses membres, que tout homme connoisse & remplisse les devoirs que lui impose la loi de Dieu envers son prochain & envers soi-même. Voilà ce que nous devons incessamment nous enseigner les uns aux autres, & voilà surtout de quoi les peres & les meres sont tenus d'instruire leurs enfans. Qu'une Vierge soit la mere de son Créateur, qu'elle ait enfanté Dieu ou seulement un homme auquel Dieu s'est joint, que la substance du Pere & du Fils soit la même ou ne soit que semblable, que l'esprit procede de l'un des deux qui sont le même, ou de tous deux conjointement, je ne vois pas que la décision de ces questions en apparence essentielles, importe plus à l'espece humaine, que de savoir quel jour de la lune on doit célébrer la Pâque, s'il faut dire le chapelet, jeûner, faire maigre, parler latin ou

J'en ai trop dit jusqu'ici peut-être. A quoi réduirons-nous les femmes, si nous ne leur donnons pour loi que les préjugés publics ? N'abaissons pas à ce point le sexe qui nous gouverne, & qui nous honore quand nous ne l'avons pas avili. Il existe pour toute l'espece humaine une regle antérieure à l'opinion. C'est à l'inflexible direction de cette regle que se doivent rapporter toutes les autres; elle juge le préjugé même, & ce n'est qu'autant que l'estime des hommes s'accorde avec elle, que cette estime doit faire autorité pour nous.

Cette regle est le sentiment intérieur. Je ne répéterai point ce qui en a été dit ci-devant : il me suffit de remarquer que si ces deux regles ne concourent à l'éducation des femmes, elle sera toujours défectueuse. Le sentiment sans l'opinion ne leur donnera point cette délicatesse d'ame qui pare les bonnes mœurs de l'honneur du monde, & l'opinion sans le sentiment n'en fera jamais que des femmes fausses & déshonnêtes, qui mettent l'apparence à la place de la vertu.

Il leur importe donc de cultiver une

à la connoissance des siens est plus simple encore. L'obéïssance & la fidélité qu'elle doit à son mari, la tendresse & les soins qu'elle doit à ses enfans, sont des conséquences si naturelles & si sensibles de sa condition, qu'elle ne peut sans mauvaise foi refuser son consentement au sentiment intérieur qui la guide, ni méconnoître le devoir dans le penchant qui n'est point encore altéré.

Je ne blâmerois pas sans distinction qu'une femme fût bornée aux seuls travaux de son sexe, & qu'on la laissât dans une profonde ignorance sur tout le reste; mais il faudroit pour cela des mœurs publiques très-simples, très-saines, ou une maniere de vivre très-retirée. Dans de grandes villes & parmi des hommes corrompus, cette femme seroit trop facile à séduire; souvent sa vertu ne tiendroit qu'aux occasions; dans ce siecle philosophe il lui en faut une à l'épreuve. Il faut qu'elle sache d'avance, & ce qu'on lui peut dire, & ce qu'elle en doit penser.

D'ailleurs, soumise au jugement des hommes, elle doit mériter leur estime; elle doit sur-tout obtenir celle de son

époux; elle ne doit pas ſeulement lui faire aimer ſa perſonne, mais lui faire approuver ſa conduite; elle doit juſtifier devant le public le choix qu'il a fait, & faire honorer le mari, de l'honneur qu'on rend à la femme. Or comment s'y prendra-t-elle pour tout cela, ſi elle ignore nos inſtitutions, ſi elle ne ſait rien de nos uſages, de nos bienſéances, ſi elle ne connoit ni la ſource des jugemens humains, ni les paſſions qui les déterminent ? Dès-là qu'elle dépend à la fois de ſa propre conſcience & des opinions des autres, il faut qu'elle apprenne à comparer ces deux regles, à les concilier, & à ne préférer la premiere que quand elles ſont en oppoſition. Elle devient le juge de ſes juges, elle décide quand elle doit s'y ſoumettre & quand elle doit les récuſer. Avant de rejetter ou d'admettre leurs préjugés elle les peſe; elle apprend à remonter à leur ſource, à les prévenir, à ſe les rendre favorables; elle a ſoin de ne jamais s'attirer le blâme quand ſon devoir lui permet de l'éviter. Rien de tout cela ne peut bien ſe faire ſans cultiver ſon eſprit & ſa raiſon.

[illegible] & il [illegible]

[illegible] maisons [illegible]

[illegible] Tous [illegible] deux [illegible]

[illegible] va, [illegible]

[illegible] attention. [illegible] petit car- [illegible] & semble lui [illegible] cependant [illegible] s'apperçoive, [illegible] qu'elle n'ait [illegible] de ce qui pourroit [illegible] elle n'a rien dit [illegible] agreable. & sans [illegible] le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le premier. On est servi, l'on se met à ta-

re, elle affecte de mettre entre eux
égalité; elle fait si bien que ce-
u'elle flatte croit que c'est par
sse, & que celui qu'elle maltraite
que c'est par dépit. Ainsi chacun
de son partage la voit toujours
er de lui, tandis qu'elle ne s'oc-
effet que d'elle seule.
le desir général de plaire la co-
suggere de semblables moyens;
es ne feroient que rebuter, s'ils
sagement ménagés; & c'est en
sant avec art qu'elle en fait les
s chaînes de ses esclaves.

e la donna, onde sia colto
ete alcun novello amante;
i, ne sempre un stesso volto
cangia a tempo atto e sembiante.

tient tout cet art, si ce n'est
vations fines & continuelles
voir à chaque instant ce qui
les cœurs des hommes, &
nt à porter à chaque mou-
t qu'elle apperçoit la force
ur le suspendre ou l'accé-
art s'apprend-il? Non: il
mmes; elles l'ont toutes,

& jan
degré.
tifs d
nétrat
scienc
préva
Vo
cela
nous
qui le
pas la
de leur
sont poi
vous leur
qui doit p
leur teint, le
tif, leur mo
gage que la na
répondre. La
& doit le dire
joint n'est pas
accent ne fait
n'a-t-elle pas
l'homme, sans
les témoigner? S
si même dans
n'avoit un lang

qu'elle n'ose tenir? Faut-il que sa pudeur la rende malheureuse? Ne lui faut-il pas un art de communiquer ses penchans sans les découvrir? De quelle adresse n'a-t-elle pas besoin pour faire qu'on lui dérobe ce qu'elle brûle d'accorder? Combien ne lui importe-t-il point d'apprendre à toucher le cœur de l'homme sans paroître songer à lui? Quel discours charmant n'est-ce pas que la pomme de Galathée & sa fuite maladroite? Que faudra-t-il qu'elle ajoute à cela? Ira-t-elle dire au Berger qui la suit entre les saules, qu'elle n'y fuit qu'à dessein de l'attirer? Elle mentiroit, pour ainsi dire; car alors elle ne l'attireroit plus. Plus une femme a de réserve, plus elle doit avoir d'art, même avec son mari. Oui, je soutiens qu'en tenant la coquetterie dans ses limites on la rend modeste & vraie, on en fait une loi de l'honnêteté.

La vertu est une, disoit très-bien un de mes adversaires; on ne la décompose pas pour admettre une partie & rejetter l'autre. Quand on l'aime, on l'aime dans son intégrité, & l'on refuse son

ont encore de la honte, qui ne s'énorgueilliſſent point de leurs fautes, qui ſavent cacher leurs deſirs à ceux-mêmes qui les inſpirent, celles dont ils en arrachent les aveux avec le plus de peine, ſont d'ailleurs les plus vraies, les plus ſinceres, les plus conſtantes dans tous leurs engagemens, & celles ſur la foi deſquelles on peut généralement le plus compter.

Je ne ſache que la ſeule Mademoiſelle de l'Enclos qu'on ait pu citer pour exception connue à ces remarques. Auſſi Mademoiſelle de l'Enclos a-t-elle paſſé pour un prodige. Dans le mépris des vertus de ſon ſexe, elle avoit, dit-on, conſervé celles du nôtre : on vante ſa franchiſe, ſa droiture, la ſureté de ſon commerce, ſa fidélité dans l'amitié. Enfin, pour achever le tableau de ſa gloire, on dit qu'elle s'étoit faite homme : à la bonne heure. Mais avec toute ſa haute réputation, je n'aurois pas plus voulu de cet homme là

mis une fois leurs paſſions à l'aiſe, elles n'ont plus aucun intérêt d'y réſiſter, *nec fœmina amiſſâ pudicitiâ alia abnuerit*. Jamais Auteur connut-il mieux le cœur humain dans les deux ſexes, que celui qui a dit cela ?

homme là pour mon ami que pour ma maîtresse.

Tout ceci n'est pas si hors de propos qu'il paroit être. Je vois où tendent les maximes de la Philosophie moderne en tournant en dérision la pudeur du sexe & sa fausseté prétendue; & je vois que l'effet le plus assuré de cette Philosophie, sera d'ôter aux femmes de notre siecle le peu d'honneur qui leur est resté.

Sur ces considérations je crois qu'on peut déterminer en général quelle espece de culture convient à l'esprit des femmes, & sur quels objets on doit tourner leurs réflexions dès leur jeunesse.

Je l'ai déjà dit, les devoirs de leur sexe sont plus aisés à voir qu'à remplir. La premiere chose qu'elles doivent apprendre est à les aimer par la considération de leurs avantages; c'est le seul moyen de les leur rendre faciles. Chaque état & chaque âge a ses devoirs. On connoit bientôt les siens pourvu qu'on les aime. Honorez votre état de femme, & dans quelque rang que le Ciel vous place vous serez toujours une femme de bien. L'essentiel est d'être ce que nous

sur la Nature ; on n'est toujours que trop ce que les hommes veulent que l'on soit.

La recherche des vérités abstraites & spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées n'est point du ressort des femmes ; leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique ; c'est à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, & c'est à elles de faire les observations qui menent l'homme à l'établissement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoissances agréables qui n'ont que le goût pour objet ; car quant aux ouvrages de génie ils passent leur portée : elles n'ont pas, non plus, assez de justesse & d'attention pour réussir aux sciences exactes, & quant aux connoissances physiques, c'est à celui des deux qui est le plus agissant, le plus allant, qui voit le plus d'objets, c'est à celui qui a le plus de force, & qui l'exerce davantage, à juger des rapports

des êtres ſenſibles & des loix de la Nature. La femme, qui eſt foible & qui ne voit rien au-dehors, apprécie & juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour ſuppléer à ſa foibleſſe, & ces mobiles ſont les paſſions de l'homme. Sa méchanique à elle eſt plus forte que la nôtre, tous ſes léviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que ſon ſexe ne peut faire par lui-même & qui lui eſt néceſſaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir : il faut donc qu'elle étudie à fond l'eſprit de l'homme, non par abſtraction l'eſprit de l'homme en général, mais l'eſprit des hommes qui l'entourent, l'eſprit des hommes auxquels elle eſt aſſujettie, ſoit par la loi, ſoit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs ſentimens par leurs diſcours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs geſtes. Il faut que par ſes diſcours, par ſes actions, par ſes regards, par ſes geſtes, elle ſache leur donner les ſentimens qu'il lui plait, ſans même paroître y ſonger. *Ils philoſopheront* mieux qu'elle ſur le *cœur humain*; mais elle lira mieux qu'eux

dans les cœurs des hommes. C'est aux femmes à trouver, pour ainsi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en système. La femme a plus d'esprit, & l'homme plus de génie ; la femme observe & l'homme raisonne ; de ce concours résultent la lumiere la plus claire & la science la plus complette que puisse acquérir de lui-même l'esprit humain, la plus sûre connoissance, en un mot, de soi & des autres qui soit à la portée de notre espece ; & voilà comment l'art peut tendre incessamment à perfectionner l'instrument donné par la Nature.

Le monde est le livre des femmes ; quand elles y lisent mal, c'est leur faute, ou quelque passion les aveugle. Cependant la véritable mere de famille, loin d'être une femme du monde, n'est gueres moins recluse dans sa maison que la Religieuse dans son cloître. Il faudroit donc faire, pour les jeunes personnes qu'on marie, comme on fait ou comme on doit faire pour celles qu'on met dans des Couvens ; leur montrer les plaisirs qu'elles quittent avant de les

y laiſſer renoncer, de peur que la fauſſe image de ces plaiſirs qui leur ſont inconnus, ne vienne un jour égarer leurs cœurs & troubler le bonheur de leur retraite. En France, les filles vivent dans des Couvens, & les femmes courent le monde. Chez les anciens, c'étoit tout le contraire : les filles avoient, comme je l'ai dit, beaucoup de jeux & de fêtes publiques : les femmes vivoient retirées. Cet uſage étoit plus raiſonnable & maintenoit mieux les mœurs. Une ſorte de coquetterie eſt permiſe aux filles à marier, s'amuſer eſt leur grande affaire. Les femmes ont d'autres ſoins chez elles, & n'ont plus de maris à chercher ; mais elles ne trouveroient pas leur compte à cette réforme, & malheureuſement elles donnent le ton. Meres, faites du moins vos compagnes de vos filles. Donnez-leur un ſens droit & une ame honnête, puis ne leur cachez rien de ce qu'un œil chaſte peut regarder. Le bal, les feſtins, les jeux, même le théâtre ; tout ce qui, mal vu, fait le charme d'une imprudente jeuneſſe, peut être offert ſans riſque à des

yeux sains. Mieux elles verront ces bruyans plaisirs, plutôt elles en seront dégoûtées.

J'entends la clameur qui s'éleve contre moi. Quelle fille résiste à ce dangereux exemple? A peine ont-elles vu le monde que la tête leur tourne à toutes; pas une d'elles ne veut le quitter. Cela peut être; mais avant de leur offrir ce tableau trompeur, les avez-vous bien préparées à le voir sans émotion? Leur avez-vous bien annoncé les objets qu'il représente? Les leur avez-vous bien peints tels qu'ils sont? Les avez-vous bien armées contre les illusions de la vanité? Avez-vous porté dans leurs jeunes coeurs le goût des vrais plaisirs qu'on ne trouve point dans ce tumulte? Quelles précautions, quelles mesures avez-vous prises pour les préserver du faux goût qui les égare? Loin de rien opposer dans leur esprit à l'empire des préjugés publics, vous les y avez nourries. Vous leur avez fait aimer d'avance tous les frivoles amusemens qu'elles trouvent. Vous les leur faites aimer encore en s'y livrant. De

dans les pays Protestans il y a plus d'attachement de famille, de plus dignes épouses & de plus tendres meres que dans les pays Catholiques; & si cela est, on ne peut douter que cette différence ne soit due en partie à l'éducation des Couvens.

Pour aimer la vie paisible & domestique il faut la connoitre; il faut en avoir senti les douceurs dès l'enfance. Ce n'est que dans la maison paternelle qu'on prend du goût pour sa propre maison, & toute femme que sa mere n'a point élevée n'aimera point élever ses enfans. Malheureusement il n'y a plus d'éducation privee dans les grandes Villes. La société y est si générale & si mêlée qu'il ne reste plus d'asyle pour la retraite, & qu'on est en public jusques chez soi. A force de vivre avec tout le monde on n'a plus de famille, à peine connoit-on ses parens; on les voit en étrangers, & la simplicité des moeurs domestiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faisoit le charme. C'est ainsi qu'on suce avec le lait le goût des plaisirs du siecle & des maximes qu'on y voit régner.

On impoſe aux filles une gêne apparente pour trouver des dupes qui les épouſent ſur leur maintien. Mais étudiez un moment ces jeunes perſonnes; ſous un air contraint elles déguiſent mal la convoitiſe qui les dévore, & déjà on lit dans leurs yeux l'ardent deſir d'imiter leurs meres. Ce qu'elles convoitent n'eſt pas un mari, mais la licence du mariage. Qu'a-t-on beſoin d'un mari avec tant de reſſources pour s'en paſſer ? Mais on a beſoin d'un mari pour couvrir ces reſſources (11). La modeſtie eſt ſur leur viſage, & le libertinage eſt au fond de leur cœur; cette feinte modeſtie elle-même en eſt un ſigne. Elles ne l'affectent que pour pouvoir s'en débarraſſer plutôt. Femmes de Paris & de Londres, pardonnez-le-moi, je vous ſupplie. Nul ſéjour n'exclut les miracles, mais pour moi je n'en connois point; & ſi une ſeule d'entre vous a l'ame vraiment

---

(11) La voye de l'homme dans ſa jeuneſſe étoit une des quatre choſes que le Sage ne pouvoit comprendre : la cinquieme étoit l'impudence de la femme adultere, *quæ comedit, & tergens os ſuum, dicit ; non ſum operata malum.* Prov. XXX. 20.

honnête, je n'entends rien à nos institutions.

Toutes ces éducations diverses livrent également de jeunes personnes au goût des plaisirs du grand monde, & aux passions qui naissent bientôt de ce goût. Dans les grandes villes la dépravation commence avec la vie, & dans les petites elle commence avec la raison. De jeunes provinciales instruites à mépriser l'heureuse simplicité de leurs moeurs, s'empressent à venir à Paris partager la corruption des nôtres; les vices ornés du beau nom de talens sont l'unique objet de leur voyage; & honteuses en arrivant de se trouver si loin de la noble licence des femmes du pays, elles ne tardent pas à mériter d'être aussi de la Capitale. Où commence le mal à votre avis? dans les lieux où l'on le projette, ou dans ceux où l'on l'accomplit?

Je ne veux pas que de la province une mere sensée amene sa fille à Paris pour lui montrer ces tableaux si pernicieux pour d'autres; mais je dis que quand cela seroit, ou cette fille est mal élevée, ou ces tableaux seront peu dangereux

pour elle. Avec du goût, du ſens, & l'amour des choſes honnêtes, on ne les trouve pas ſi attrayans qu'ils le ſont pour ceux qui s'en laiſſent charmer. On remarque à Paris les jeunes écervelées qui viennent ſe hâter de prendre le ton du pays, & ſe mettre à la mode ſix mois durant pour ſe faire ſiffler le reſte de leur vie; mais qui eſt-ce qui remarque celles qui, rebutées de tout ce fracas, s'en retournent dans leur province, contentes de leur ſort, après l'avoir comparé à celui qu'envient les autres? Combien j'ai vu de jeunes femmes amenées dans la Capitale par des maris complaiſans & maîtres de s'y fixer, les en détourner elles-mêmes, repartir plus volontiers qu'elles n'étoient venues, & dire avec attendriſſement la veille de leur départ; ah! retournons dans notre chaumiere! on y vit plus heureux que dans les palais d'ici! On ne ſait pas combien il reſte encore de bonnes gens qui n'ont point fléchi le genouil devant l'idole, & qui mépriſent ſon culte inſenſé. Il n'y a de bruyantes que les folles; les femmes ſages ne font point de ſenſation.

Que si, malgré la corruption générale, malgré les préjugés universels, malgré la mauvaise éducation des filles, plusieurs gardent encore un jugement à l'épreuve, que sera-ce quand ce jugement aura été nourri par des instructions convenables, ou, pour mieux dire, quand on ne l'aura point altéré par des instructions vicieuses; car tout consiste toujours à conserver ou rétablir les sentimens naturels? Il ne s'agit point pour cela d'ennuyer de jeunes filles de vos longs prônes, ni de leur débiter vos séches moralités. Les moralités pour les deux sexes sont la mort de toute bonne éducation. De tristes leçons ne sont bonnes qu'à faire prendre en haine, & ceux qui les donnent & tout ce qu'ils disent. Il ne s'agit point en parlant à de jeunes personnes de leur faire peur de leurs devoirs, ni d'aggraver le joug qui leur est imposé par la nature. En leur exposant ces devoirs soyez précise & facile, ne leur laissez pas croire qu'on est chagrine quand on les remplit; point d'air fâché, point de morgue. Tout ce qui doit passer au cœur

jeunesse, qui [illegible] intéresser par sa timidité même, & s'attirer le respect qu'elle porte à tout le monde ?

Ces témoignages, bien qu'extérieurs, ne sont point frivoles ; ils ne sont point fondés seulement sur l'attrait des sens ; ils partent de ce sentiment intime que nous avons tous, que les femmes sont les juges naturels du mérite des hommes. Qui est-ce qui veut être méprisé des femmes ? personne au monde ; non pas même celui qui ne veut plus les aimer. Et moi qui leur dis des vérités si dures ; croyez-vous que leurs jugemens me soient indifférens ? Non, leurs suffrages me sont plus chers que les vôtres, Lecteurs souvent plus femmes qu'elles. En méprisant leurs mœurs je veux encore honorer leur justice : peu m'importe qu'elles me haïssent, si je les force à m'estimer.

Que de grandes choses on feroit avec ce ressort si l'on savoit le mettre en œuvre ! Malheur au siecle où les femmes perdent leur ascendant, & où leurs jugemens ne font plus rien aux hommes ! C'est le dernier degré de la dépravation. Tous les peuples qui ont eu des mœurs

humain ? Où eſt le véritable amant qui n'eſt pas prêt à immoler ſa vie à ſa maîtreſſe, & où eſt la paſſion ſenſuelle & groſſiere dans un homme qui veut mourir ? Nous nous moquons des Paladins ! c'eſt qu'ils connoiſſoient l'amour, & que nous ne connoiſſons plus que la débauche. Quand ces maximes romaneſques commencerent à devenir ridicules, ce changement fut moins l'ouvrage de la raiſon que celui des mauvaiſes mœurs.

Dans quelque ſiecle que ce ſoit les relations naturelles ne changent point ; la convenance ou diſconvenance qui en réſulte reſte la même, les préjugés ſous le vain nom de raiſon n'en changent que l'apparence. Il ſera toujours grand & beau de régner ſur ſoi, fût-ce pour obéir à des opinions fantaſtiques ; & les vrais motifs d'honneur parleront toujours au cœur de toute femme de jugement, qui ſaura chercher dans ſon état le bonheur de la vie. La chaſteté doit être une vertu délicieuſe pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ſes pieds, elle triomphe de tout & d'elle-même ;

lle s'éleve dans son propre cœur un trône
uquel tout vient rendre hommage; les
entimens tendres ou jaloux, mais toujours
espectueux, des deux sexes, l'estime uni-
erselle & la sienne propre, lui payent
ans cesse en tribut de gloire les combats
e quelques instans. Les privations sont
assageres, mais le prix en est permanent;
uelle jouissance pour une ame noble,
ue l'orgueil de la vertu jointe à la beau-
é! Réalisez une héroïne de Roman, elle
oûtera des voluptés plus exquises que
s Laïs & les Cléopatres; & quand sa
eauté ne sera plus, sa gloire & ses plai-
irs resteront encore; elle seule saura jouir
u passé.

Plus les devoirs sont grands & péni-
les, plus les raisons sur lesquelles on les
onde doivent être sensibles & fortes. Il y
un certain langage dévot dont, sur les
ujets les plus graves, on rebat les oreil-
s des jeunes personnes sans produire la
ersuasion. De ce langage trop dispro-
ortionné à leurs idées, & du peu de
is qu'elles en font en secret, nait la fa-
lité de céder à leurs penchans, faute de
isons d'y résister tirées des choses mêmes.

Une fi
i sans
entati
queme
jargon
la pr
l'entr
pers
elle
péc
mai
var
jam
le
inv
rais
celle
ence
que
idé
av
la
re
ce
pr
ba
pe

encore à celles des hommes; qu'elles ont peu de prise sur des ames viles & basses, & qu'on ne sait servir sa maîtresse que comme on sait servir la vertu. Soyez sûre qu'alors en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincere; en leur montrant les gens à la mode vous les leur ferez mépriser, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, aversion pour leurs sentimens, dédain pour leurs vaines galanteries; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de régner sur des ames grandes & fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes. Une femme hardie, effrontée, intriguante, qui ne sait attirer ses amans que par la coquetterie, ni les conserver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choses serviles & communes; dans les choses importantes & graves elle est sans autorité sur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable & sage, celle qui force les siens à la respecter, celle qui a de la réserve & de la modestie, celle, en un mot, qui soutient l'amour par l'estime, les envoie d'un signe

au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît; cet empire est beau, ce me semble, & vaut bien la peine d'être acheté. (12).

Voilà dans quel esprit Sophie a été élevée avec plus de soin que de peine, & plutôt en suivant son goût qu'en le gênant. Disons maintenant un mot de sa personne, selon le portrait que j'en ai fait à Emile, & selon qu'il imagine lui-même l'épouse qui peut le rendre heureux.

Je ne redirai jamais trop que je laisse à part les prodiges. Emile n'en est pas un, Sophie n'en est pas un non plus. Emile est homme, & Sophie est femme; voilà toute leur gloire. Dans la confusion des sexes qui

(12) Brantôme dit que, du tems de François premier, une jeune personne ayant un amant babillard, lui imposa un silence absolu & illimité, qu'il garda si fidèlement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour en pleine assemblée, sa maîtresse, qui, dans ces tems où l'amour se faisoit avec mystere, n'étoit point connue pour telle, se vanta de le guérir sur-le-champ, & le fit avec ce seul mot; *parlez*. N'y a-t-il pas quelque chose de grand & d'héroïque dans cet amour là? Qu'eût fait de plus la Philosophie de Pythagore avec tout son faste? Quelle femme aujourd'hui pourroit compter sur un pareil silence un seul jour, dût-elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre?

regne entre nous, c'est presque un prodige d'être du sien.

Sophie est bien née, elle est d'un bon naturel; elle a le cœur très-sensible, & cette extrême sensibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à modérer. Elle a l'esprit moins juste que pénétrant, l'humeur facile & pourtant inégale, la figure commune, mais agréable; une physionomie qui promet une ame & qui ne ment pas; on peut l'aborder avec indifférence, mais non pas la quitter sans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent; d'autres ont à plus grande mesure celles qu'elle a; mais nulle n'a des qualités mieux assorties pour faire un heureux caractere. Elle sait tirer parti de ses défauts mêmes, & si elle étoit plus parfaite elle plairoit beaucoup moins.

Sophie n'est pas belle, mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes, & les belles femmes sont mécontentes d'elles-mêmes. A peine est-elle jolie au premier aspect, mais plus on la voit & plus elle s'embellit; elle gagne où tant d'autres perdent, & ce qu'elle gagne elle

ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus imposante; mais on ne sauroit avoir une taille mieux prise, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une physionomie plus touchante. Sans éblouir elle intéresse, elle charme, & l'on ne sauroit dire pourquoi.

Sophie aime la parure & s'y connoît; sa mere n'a point d'autre femme de chambre qu'elle : elle a beaucoup de goût pour se mettre avec avantage, mais elle hait les riches habillemens; on voit toujours dans le sien la simplicité jointe à l'élégance; elle n'aime point ce qui brille, mais ce qui sied. Elle ignore quelles sont les couleurs à la mode, mais elle sait à merveille celles qui lui sont favorables. Il n'y a pas une jeune personne qui paroisse mise avec moins de recherche, & dont l'ajustement soit plus recherché; pas une piece du sien n'est prise au hazard, & l'art ne paroît dans aucune. Sa parure est très-modeste en apparence & très-coquette en effet; elle n'étale point ses charmes, elle les couvre, mais en les couvrant elle sait

fenfible à l'harmonie; enfin en grandiffant elle a commencé de fentir les charmes de l'expreffion, & d'aimer la mufique pour elle-même. Mais c'eft un goût plutôt qu'un talent; elle ne fait point déchiffrer un air fur la note.

Ce que Sophie fait le mieux & qu'on lui a fait apprendre avec le plus de foin, ce font les travaux de fon fexe, même ceux dont on ne s'avife point comme de tailler & coudre fes robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne fache faire & qu'elle ne faffe avec plaifir; mais le travail qu'elle préfere à tout autre eft la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, & où les doigts s'exercent avec plus de grace & de légereté. Elle s'eft appliquée auffi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuifine & l'office; elle fait les prix des denrées, elle en connoit les qualités; elle fait fort bien tenir les comptes, elle fert de maître-d'hôtel à fa mere. Faite pour être un jour mere de famille elle-même, en gouvernant la maifon paternelle elle apprend à gouverner la fienne; elle peut fuppléer aux fonctions des domeftiques &

le fait toujours volontiers. On ne fait jamais bien commander que ce qu'on fait exécuter soi-même : c'est la raison de sa mere pour l'occuper ainsi ; pour Sophie, elle ne va pas si loin. Son premier devoir est celui de fille, & c'est maintenant le seul qu'elle songe à remplir. Son unique vue est de servir sa mere & de la soulager d'une partie de ses soins. Il est pourtant vrai qu'elle ne les remplit pas tous avec un plaisir égal. Par exemple, quoiqu'elle soit gourmande, elle n'aime pas la cuisine : le détail en a quelque chose qui la dégoûte ; elle n'y trouve jamais assez de propreté. Elle est là-dessus d'une délicatesse extrême, & cette délicatesse poussée à l'excès est devenue un de ses défauts : elle laisseroit plutôt aller tout le dîné par le feu que de tacher sa manchette. Elle n'a jamais voulu de l'inspection du jardin par la même raison. La terre lui paroit mal-propre ; sitôt qu'elle voit du fumier, elle croit en sentir l'odeur.

Elle doit ce défaut aux leçons de sa mere. Selon elle, entre les devoirs de la femme, un des premiers est la propreté : devoir spécial, indispensable, imposé par

la nature; il n'y a pas au monde un objet plus dégoûtant qu'une femme mal-propre, & le mari qui s'en dégoûte n'a jamais tort. Elle a tant prêché ce devoir à sa fille dès son enfance; elle en a tant exigé de propreté sur sa personne, tant pour ses hardes, pour son appartement, pour son travail, pour sa toilette, que toutes ces attentions tournées en habitude prennent une assez grande partie de son tems & président encore à l'autre; ensorte que bien faire ce qu'elle fait n'est que le second de ses soins; le permier est toujours de le faire proprement.

Cependant tout cela n'a point dégénéré en vaine affectation ni en mollesse; les rafinemens du luxe n'y sont pour rien. Jamais il n'entra dans son appartement que de l'eau simple; elle ne connoit d'autre parfum que celui des fleurs, & jamais son mari n'en respirera de plus doux que son haleine. Enfin l'attention qu'elle donne à l'extérieur ne lui fait pas oublier qu'elle doit sa vie & son tems à des soins plus nobles : elle ignore ou dédaigne cette excessive propreté du corps qui souille l'ame ; Sophie est bien plus que propre, elle est pure.

peu la viande ; elle n'a jamais goûté ni vin ni liqueurs fortes. Au surplus elle mange de tout très-médiocrement ; son sexe moins laborieux que le nôtre a moins besoin de réparation. En toute chose elle aime ce qui est bon & le sait goûter ; elle sait aussi s'accommoder de ce qui ne l'est pas, sans que cette privation lui coûte.

Sophie a l'esprit agréable sans être brillant, & solide sans être profond, un esprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à soi. Elle a toujours celui qui plait aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne soit pas fort orné, selon l'idée que nous avons de la culture de l'esprit des femmes : car le sien ne s'est point formé par la lecture ; mais seulement par les conversations de son pere & de sa mere, par ses propres réflexions, & par les observations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. Sophie a naturellement de la gaieté ; elle étoit même folâtre dans son enfance, mais peu-à-peu sa mere a pris soin de réprimer ses airs évaporés, de peur que bientôt un changement trop subit n'instruisît du moment

qui l'avoit rendu néceſſaire. Elle eſt donc devenue modeſte & réſervée même avant le tems de l'être ; & maintenant que ce tems eſt venu, il lui eſt plus aiſé de garder le ton qu'elle a pris, qu'il ne lui ſeroit de le prendre ſans indiquer la raiſon de ce changement : c'eſt une choſe plaiſante de la voir ſe livrer quelquefois par un reſte d'habitude à des vivacités de l'enfance, puis tout-d'un-coup rentrer en elle-même, ſe taire, baiſſer les yeux & rougir : il faut bien que le terme intermédiaire entre les deux âges participe un peu de chacun des deux.

Sophie eſt d'une ſenſibilité trop grande pour conſerver une parfaite égalité d'humeur, mais elle a trop de douceur pour que cette ſenſibilité ſoit fort importune aux autres ; c'eſt à elle ſeule qu'elle fait du mal. Qu'on diſe un ſeul mot qui la bleſſe, elle ne boude pas, mais ſon cœur ſe gonfle ; elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ſes pleurs ſon pere ou ſa mere la rappelle & diſe un ſeul mot, elle vient à l'inſtant jouer & rire en s'eſſuyant adroitement les yeux, & tâchant d'étouffer ſes ſanglots.

Elle n'est pas, non plus, tout-à-fait exempte de caprice. Son humeur, un peu trop poussée, dégénere en mutinerie, & alors elle est sujette à s'oublier. Mais laissez-lui le tems de revenir à elle, & sa maniere d'effacer son tort lui en fera presque un mérite. Si on la punit, elle est docile & soumise, & l'on voit que sa honte ne vient pas tant du châtiment que de la faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même, mais si franchement & de si bonne grace, qu'il n'est pas possible d'en garder la rancune. Elle baiseroit la terre devant le dernier domestique, sans que cet abaissement lui fît la moindre peine, & sitôt qu'elle est pardonnée, sa joie & ses caresses montrent de quel poids son bon cœur est soulagé. En un mot, elle souffre avec patience les torts des autres & répare avec plaisir les siens. Tel est l'aimable naturel de son sexe avant que nous l'ayons gâté. La femme est faite pour céder à l'homme & pour supporter même son injustice; vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point. Le sentiment intérieur s'éleve

&

& se révolte en eux contre l'injustice ; la Nature ne les fit pas pour la tolérer.

gravem
Pelidæ stomachum cedere nescii.

Sophie a de la religion, mais une religion raisonnable & simple, peu de dogmes & moins de pratiques de dévotion, ou plutôt, ne connoissant de pratique essentielle que la morale, elle dévoue sa vie entiere à servir Dieu en faisant le bien. Dans toutes les instructions que ses parens lui ont données sur ce sujet, ils l'ont accoutumée à une soumission respectueuse en lui disant toujours : « Ma » fille, ces connoissances ne sont pas de » votre âge ; votre mari vous en ins- » truira quand il sera tems ». Du reste, au lieu de longs discours de piété, ils se contentent de la lui prêcher par leur exemple, & cet exemple est gravé dans son cœur.

Sophie aime la vertu ; cet amour est devenu sa passion dominante. Elle l'aime parce qu'il n'y a rien de si beau que la vertu ; elle l'aime, parce que la vertu fait la gloire de la femme, & qu'une femme vertueuse lui paroit presque égale aux Anges ; elle l'aime comme la seule route

de son honneur, & parce qu'elle ne voit que misere, abandon, malheur, opprobre dans la vie d'une femme deshonnête; elle l'aime enfin comme chere à un respectable pere, à sa tendre & digne mere: non contens d'être heureux de leur propre vertu, ils veulent l'être aussi de la sienne, & son premier bonheur à elle-même est l'espoir de faire le leur. Tous ces sentimens lui inspirent un enthousiasme qui lui éleve l'ame, & tient tous ses petits penchans asservis à une passion si noble. Sophie sera chaste & honnête jusqu'à son dernier soupir; elle l'a juré dans le fond de son ame, & elle l'a juré dans un tems où elle sentoit déja tout ce qu'un tel serment coûte à tenir: elle l'a juré quand elle en auroit dû révoquer l'engagement, si ses sens étoient faits pour regner sur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une aimable françoise, froide par tempérament & coquette par vanité, voulant plutôt briller que plaire, cherchant l'amusement & non le plaisir. Le seul besoin d'aimer la devore, il vient la distraire & troubler son cœur dans les fê-

tes ; elle a perdu ſon ancienne gaieté ; les folâtres jeux ne ſont plus faits pour elle ; loin de craindre l'ennui de la ſolitude elle la cherche : elle y penſe à celui qui doit la lui rendre douce ; tous les indifférens l'importunent ; il ne lui faut pas une cour, mais un amant ; elle aime mieux plaire à un ſeul honnête homme, & lui plaire toujours, que d'élever en ſa faveur le cri de la mode qui dure un jour, & le lendemain ſe change en huée.

Les femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes ; étant ſur la défenſive preſque dès leur enfance, & chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien & le mal leur ſont néceſſairement plutôt connus. Sophie, précoce en tout, parce que ſon tempérament la porte à l'être, a auſſi le jugement plutôt formé que d'autres filles de ſon âge. Il n'y a rien à cela de fort extraordinaire : la maturité n'eſt pas par-tout la même en même-tems.

Sophie eſt inſtruite des devoirs & des droits de ſon ſexe & du nôtre. Elle connoit les défauts des hommes & les vices des femmes ; elle connoit auſſi les qualités, les vertus contraires, & les a tou-

ces empreintes au fond de ſon cœur. On ne peut pas avoir une plus haute idée de l'honnête femme que celle qu'elle en a conçue, & cette idée ne l'épouvante point : mais elle penſe avec plus de complaiſance à l'honnête homme, à l'homme de mérite ; elle ſent qu'elle eſt faite pour cet homme là, qu'elle en eſt digne, qu'elle peut lui rendre le bonheur qu'elle recevra de lui ; elle ſent qu'elle ſaura bien le reconnoître ; il ne s'agit que de le trouver.

Les femmes ſont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le ſont du mérite des femmes ; cela eſt de leur droit réciproque, & ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce droit & en uſe, mais avec la modeſtie qui convient à ſa jeuneſſe, à ſon inexpérience, à ſon état ; elle ne juge que des choſes qui ſont à ſa portée, & elle n'en juge que quand cela ſert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des abſens qu'avec la plus grande circonſpection, ſur-tout ſi ce ſont des femmes. Elle penſe que ce qui les rend médiſantes & ſatyriques, eſt de parler de *leur*

ſexe : tant qu'elles ſe bornent à parler du nôtre, elles ne ſont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle ſait : c'eſt un honneur qu'elle croit devoir à ſon ſexe ; & pour celles dont elle ne ſait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout & cela s'entend.

Sophie a peu d'uſage du monde ; mais elle eſt obligeante, attentive, & met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la ſert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politeſſe à elle qui ne tient point aux formules, qui n'eſt point aſſervie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par uſage, mais qui vient d'un vrai deſir de plaire, & qui plait. Elle ne ſait point les complimens triviaux & n'en invente point de plus recherchés ; elle ne dit pas qu'elle eſt très-obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, &c. Elle s'aviſe encore moins de tourner des phraſes. Pour une attention, pour une politeſſe établie, elle répond par une révérence ou par un ſimple, *je vous remercie* ; mais ce mot dit de

sa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai service elle laisse parler son cœur, & ce n'est pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais souffert que l'usage françois l'asservît au joug des simagrées, comme d'étendre sa main en passant d'une chambre à l'autre sur un bras sexagénaire qu'elle auroit grande envie de soutenir. Quand un galant musqué lui offre cet impertinent service, elle laisse l'officieux bras sur l'escalier & s'élance en deux sauts dans la chambre, en disant qu'elle n'est pas boiteuse. En effet, quoiqu'elle ne soit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts : elle a les pieds assez petits pour s'en passer.

Non-seulement elle se tient dans le silence & dans le respect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés, ou beaucoup plus âgés qu'elle ; elle n'acceptera jamais de place au-dessus d'eux que par obéissance, & reprendra la sienne au-dessous sitôt qu'elle le pourra ; car elle sait que les droits de l'âge vont avant ceux du sexe, comme ayant pour eux le préjugé de la sagesse, qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de ſon âge, c'eſt autre choſe; elle a beſoin d'un ton différent pour leur en impoſer, & elle ſait le prendre ſans quitter l'air modeſte qui lui convient. S'ils ſont modeſtes & réſervés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeuneſſe; leurs entretiens pleins d'innocence ſeront badins, mais décens; s'ils deviennent ſérieux, elle veut qu'ils ſoient utiles; s'ils dégénerent en fadeurs, elle les fera bientôt ceſſer; car elle mépriſe ſur-tout le petit jargon de la galanterie, comme très-offenſant pour ſon ſexe. Elle ſait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon là, & jamais elle ne ſouffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractere empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de ſon ſexe, la fierté d'ame que lui donne la pureté de ſes ſentimens, cette énergie de la vertu qu'elle ſent en elle-même, & qui la rend reſpectable à ſes propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuſer. Elle ne les reçoit point avec une colere ap-

parence, mais avec un ironique applaudissement qui déconcerte, ou d'un ton froid auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phebus lui débite ses gentillesses, la loue avec esprit sur le sien, sur sa beauté, sur ses graces, sur le prix du bonheur de lui plaire, elle est fille à l'interrompre en lui disant poliment : « Monsieur, j'ai grand'peur de savoir ces » choses là mieux que vous ; si nous » n'avons rien de plus curieux à dire, » je crois que nous pouvons finir ici » l'entretien ». Accompagner ces mots d'une grande révérence, & puis se trouver à vingt pas de lui n'est pour elle que l'affaire d'un instant. Demandez à vos agréables s'il est aisé d'étaler son caquet avec un esprit aussi rebours que celui-là.

Ce n'est pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce soit tout de bon, & qu'elle puisse croire qu'on pense en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de son mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé sur l'estime peut flatter son cœur altier, mais tout galant persifflage est toujours rebuté ; Sophie n'est pas fai-

te pour exercer les petits talens d'un baladin.

Avec une si grande maturité de jugement & formée à tous égards comme une fille de vingt ans, Sophie à quinze ne sera point traitée en enfant par ses parens. A peine appercevront-ils en elle la premiere inquiétude de la jeunesse, qu'avant le progrès ils se hâteront d'y pourvoir ; ils lui tiendront des discours tendres & sensés. Les discours tendres & sensés sont de son âge & de son caractere. Si ce caractere est tel que je l'imagine, pourquoi son pere ne lui parleroit-il pas à peu près ainsi :

« Sophie, vous voilà grande fille, &
» ce n'est pas pour l'être toujours qu'on
» le devient. Nous voulons que vous
» soyez heureuse ; c'est pour nous que
» nous le voulons, parce que notre bon-
» heur dépend du vôtre. Le bonheur
» d'une honnête fille est de faire celui
» d'un honnête homme ; il faut donc
» penser à vous marier ; il y faut penser
» de bonne heure, car du mariage dé-
» pend le sort de la vie, & l'on n'a
» jamais trop de tems pour y penser.

» Rien n'eſt plus difficile que le choix » d'un bon mari, ſi ce n'eſt peut-être » celui d'une bonne femme. Sophie, » vous ſerez cette femme rare, vous » ſerez la gloire de notre vie & le bon- » heur de nos vieux jours : mais de quel- » que mérite que vous ſoyez pourvue, » la terre ne manque pas d'hommes qui » en ont encore plus que vous. Il n'y » en a pas un qui ne dût s'honorer de » vous obtenir ; il y en a beaucoup qui » vous honoreroient davantage. Dans » ce nombre, il s'agit d'en trouver un » qui vous convienne, de le connoître » & de vous faire connoître à lui.

» Le plus grand bonheur du mariage » dépend de tant de convenances, que » c'eſt une folie de les vouloir toutes » raſſembler. Il faut d'abord s'aſſurer des » plus importantes ; quand les autres s'y » trouvent, on s'en prévaut ; quand elles » manquent, on s'en paſſe. Le bonheur » parfait n'eſt pas ſur la terre ; mais le » plus grand des malheurs & celui qu'on » peut toujours éviter, eſt d'être mal- » heureux par ſa faute.

» Il y a des convenances naturelles,

» il y en a d'inſtitution, il y en a qui
» ne tiennent qu'à l'opinion ſeule. Les
» parens ſont juges des deux dernieres
» eſpeces, les enfans ſeuls le ſont de la
» premiere. Dans les mariages qui ſe font
» par l'autorité des peres, on ſe regle
» uniquement ſur les convenances d'inſ-
» titution & d'opinion ; ce ne ſont pas
» les perſonnes qu'on marie, ce ſont les
» conditions & les biens ; mais tout cela
» peut changer, les perſonnes ſeules reſ-
» tent toujours, elles ſe portent par-
» tout avec elles ; en dépit de la fortu-
» ne, ce n'eſt que par les rapports per-
» ſonnels qu'un mariage peut être heu-
» reux ou malheureux.

» Votre mere étoit de condition, j'étois
» riche ; voilà les ſeules conſidérations
» qui porterent nos parens à nous unir.
» J'ai perdu mes biens, elle a perdu
» ſon nom ; oubliée de ſa famille, que
» lui ſert aujourd'hui d'être née De-
» moiſelle ? Dans nos déſaſtres, l'union
» de nos cœurs nous a conſolés de tout ;
» la conformité de nos goûts nous a fait
» choiſir cette retraite ; nous y vivons
» heureux dans la pauvreté, nous nous

» tenons lieu de tout l'un à l'autre : So-
» phie est notre trésor commun ; nous
» bénissons le Ciel de nous avoir donné
» celui-là, & de nous avoir ôté tout le
» reste. Voyez, mon enfant, où nous a
» conduits la Providence ! Les convenances
» qui nous firent marier sont évanouies ;
» nous ne sommes heureux que par cel-
» les que l'on compta pour rien.

» C'est aux époux à s'assortir. Le pen-
» chant mutuel doit être leur premier
» lien : leurs yeux, leurs cœurs doivent
» être leurs premiers guides ; car comme
» leur premier devoir, étant unis, est
» de s'aimer, & qu'aimer ou n'aimer
» pas ne dépend point de nous-mêmes,
» ce devoir en emporte nécessairement
» un autre, qui est de commencer par
» s'aimer avant de s'unir. C'est là le
» droit de la nature que rien ne peut
» abroger : ceux qui l'ont gênée par tant
» de loix civiles, ont eu plus d'égard à
» l'ordre apparent qu'au bonheur du ma-
» riage & aux mœurs des Citoyens. Vous
» voyez, ma Sophie, que nous ne vous
» prêchons pas une morale difficile. Elle
» ne tend qu'à vous rendre maîtresse de

» vous-même, & à nous en rapporter
» à vous ſur le choix de votre époux.

» Après vous avoir dit nos raiſons
» pour vous laiſſer une entiere liberté,
» il eſt juſte de vous parler auſſi des
» vôtres pour en uſer avec ſageſſe. Ma
» fille, vous êtes bonne & raiſonnable,
» vous avez de la droiture & de la piété,
» vous avez les talens qui conviennent à
» d'honnêtes femmes, & vous n'êtes pas
» dépourvue d'agrémens; mais vous êtes
» pauvre; vous avez les biens les plus
» eſtimables, & vous manquez de ceux
» qu'on eſtime le plus. N'aſpirez donc qu'à
» ce que vous pouvez obtenir, & réglez
» votre ambition, non ſur vos jugemens
» ni ſur les nôtres, mais ſur l'opinion des
» hommes. S'il n'étoit queſtion que d'une
» égalité de mérite, j'ignore à quoi je
» devrois borner vos eſpérances : mais
» ne les élevez point au-deſſus de votre
» fortune, & n'oubliez pas qu'elle eſt
» au plus bas rang. Bien qu'un homme
» digne de vous ne compte pas cette
» inégalité pour un obſtacle, vous devez
» faire alors ce qu'il ne fera pas : So-
» phie doit imiter ſa mere, & n'entrer

» que dans une famille qui s'honore d'elle.
» Vous n'avez point vu notre opulence,
» vous êtes née durant notre pauvreté;
» vous nous la rendez douce & vous
» la partagez ſans peine. Croyez-moi,
» Sophie, ne cherchez point des biens
» dont nous béniſſons le Ciel de nous
» avoir délivrés; nous n'avons goûté
» le bonheur qu'après avoir perdu la
» richeſſe.

» Vous êtes trop aimable pour ne
» plaire à perſonne, & votre miſere
» n'eſt pas telle qu'un honnête homme
» ſe trouve embarraſſé de vous. Vous
» ſerez recherchée, & vous pourrez
» l'être de gens qui ne vous vaudront
» pas. S'ils ſe montroient à vous tels
» qu'ils ſont, vous les eſtimeriez ce
» qu'ils valent, tout leur faſte ne vous
» en impoſeroit pas long-tems; mais quoi-
» que vous ayez le jugement bon, &
» que vous vous connoiſſiez en mérite,
» vous manquez d'expérience & vous
» ignorez juſqu'où les hommes peu-
» vent ſe contrefaire. Un fourbe adroit
» peut étudier vos goûts pour vous ſé-
» duire, & feindre auprès de vous des

» vertus qu'il n'aura point. Il vous per-
» droit, Sophie, avant que vous vous
» en fussiez apperçue, & vous ne con-
» noîtriez votre erreur que pour la pleu-
» rer. Le plus dangereux de tous les pié-
» ges, & le seul que la raison ne peut
» éviter, est celui des sens; si jamais
» vous avez le malheur d'y tomber,
» vous ne verrez plus qu'illusions &
» chimeres, vos yeux se fascineront,
» votre jugement se troublera, votre
» volonté sera corrompue, votre erreur
» même vous sera chére, & quand vous
» seriez en état de la connoître, vous
» n'en voudriez pas revenir. Ma fille,
» c'est à la raison de Sophie que je vous
» livre; je ne vous livre point au pen-
» chant de son cœur. Tant que vous se-
» rez de sang-froid, restez votre pro-
» pre juge; mais sitôt que vous aime-
» rez, rendez à votre mere le soin de
» vous.

» Je vous propose un accord qui vous
» marque notre estime & rétablisse en-
» tre nous l'ordre naturel. Les parens
» choisissent l'époux de leur fille & ne
» la consultent que pour la forme; tel

» est l'usage. Nous ferons entre nous tout » le contraire ; vous choisirez & nous » serons consultés. Usez de votre droit, » Sophie ; usez-en librement & sagement. L'époux qui vous convient doit » être de votre choix & non pas du » nôtre ; mais c'est à nous de juger si » vous ne vous trompez pas sur les convenances, & si sans le savoir vous ne » faites point autre chose que ce que » vous voulez. La naissance, les biens, » le rang, l'opinion n'entreront pour rien » dans nos raisons. Prenez un honnête » homme dont la personne vous plaise » & dont le caractere vous convienne, » quel qu'il soit d'ailleurs, nous l'acceptons pour notre gendre. Son bien » sera toujours assez grand, s'il a des » bras, des mœurs, & qu'il aime sa » famille. Son rang sera toujours assez » illustre, s'il l'ennoblit par la vertu. » Quand toute la terre nous blâmeroit, » qu'importe ? nous ne cherchons pas » l'approbation publique ; il nous suffit » de votre bonheur.

Lecteurs, j'ignore quel effet feroit un pareil discours sur les filles élevées à vo-

celle d'une Angloise. Elle a pour conserver son cœur & ses sens la fierté d'une Amazone, qui, même en cherchant un mari, ne trouve pas aisément celui qu'elle estime digne d'elle.

Il n'appartient pas à tout le monde de sentir quel ressort l'amour des choses honnêtes peut donner à l'ame, & quelle force on peut trouver en soi quand on veut être sincérement vertueux. Il y a des gens à qui tout ce qui est grand paroit chimérique, & qui dans leur basse & vile raison, ne connoîtront jamais ce que peut sur les passions humaines la folie même de la vertu. Il ne faut parler à ces gens-là que par des exemples : tant pis pour eux s'ils s'obstinent à les nier. Si je leur disois que Sophie n'est point un être imaginaire, que son nom seul est de mon invention, que son éducation, ses mœurs, son caractere, sa figure même ont réellement existé, & que sa mémoire coûte encore des larmes à toute une honnête famille, sans doute ils n'en croiroient rien : mais enfin, que risquerai-je d'achever sans détour l'histoire d'une fille si semblable à Sophie, que

voir, car Sophie se soucioit peu de tout ce fracas. On remarqua pourtant qu'elle ne fuyoit pas les jeunes gens d'une figure agréable qui paroissoient décens & modestes. Elle avoit dans sa réserve même un certain art de les attirer, qui ressembloit assez à de la coquetterie : mais après s'être entretenue avec eux deux ou trois fois elle s'en rebutoit. Bientôt à cet air d'autorité, qui semble accepter les hommages, elle substituoit un maintien plus humble & une politesse plus repoussante. Toujours attentive sur elle-même, elle ne leur laissoit plus l'occasion de lui rendre le moindre service : c'étoit dire assez qu'elle ne vouloit pas être leur maîtresse.

Jamais les coeurs sensibles n'aimerent les plaisirs bruyans, vain & stérile bonheur des gens qui ne sentent rien, & qui croyent qu'étourdir la vie c'est en jouir. Sophie ne trouvant point ce qu'elle cherchoit, & desespérant de le trouver ainsi, s'ennuya de la ville. Elle aimoit tendrement ses parens, rien ne la dédommageoit d'eux, rien n'étoit propre à les lui faire oublier; elle retourna les join-

être long-tems avant le terme fixé pour son retour.

A peine eut-elle repris ses fonctions dans la maison paternelle, qu'on vit qu'en gardant la même conduite elle avoit changé d'humeur. Elle avoit des distractions, de l'impatience, elle étoit triste & rêveuse, elle se cachoit pour pleurer. On crut d'abord qu'elle aimoit & qu'elle en avoit honte : on lui en parla, elle s'en défendit. Elle protesta n'avoir vu personne qui pût toucher son cœur, & Sophie ne mentoit point.

Cependant sa langueur augmentoit sans cesse, & sa santé commençoit à s'altérer. Sa mere inquiete de ce changement résolut enfin d'en savoir la cause. Elle la prit en particulier & mit en œuvre auprès d'elle ce langage insinuant & ces caresses invincibles que la seule tendresse maternelle sait employer. Ma fille, toi que j'ai portée dans mes entrailles & que je porte incessamment dans mon cœur, verse les secrets du tien dans le sein de ta mere. Quels sont donc ces secrets qu'une mere ne peut savoir? Qui est-ce qui plaint tes peines? Qui est-ce qui les par-

age? Qui est-ce qui veut les soulager, si ce n'est ton pere & moi? Ah! mon enfant, veux-tu que je meure de ta douleur sans la connoître?

Loin de cacher ses chagrins à sa mere, la jeune fille ne demandoit pas mieux que de l'avoir pour consolatrice & pour confidente. Mais la honte l'empêchoit de parler, & sa modestie ne trouvoit point de langage pour décrire un état si peu digne d'elle, que l'émotion qui troubloit ses sens malgré qu'elle en eût. Enfin, sa honte même servant d'indice à la mere, elle lui arracha ces humilians aveux. Loin de l'affliger par d'injustes réprimandes, elle la consola, la plaignit, pleura sur elle: elle étoit trop sage pour lui faire un crime d'un mal que sa vertu seule rendoit si cruel. Mais pourquoi supporter sans nécessité un mal dont le remede étoit si facile & si légitime? Que n'usoit-elle de la liberté qu'on lui avoit donnée? Que n'acceptoit-elle un mari, que ne le choisissoit-elle? Ne savoit-elle pas que son sort dépendoit d'elle seule, & que, quel que fût son choix, il seroit confirmé, puis-

qu'elle n'en pouvoit faire un qui ne fût honnête? On l'avoit envoyée à la ville, elle n'y avoit point voulu rester; plusieurs partis s'étoient présentés, elle les avoit tous rebutés. Qu'attendoit-elle donc? Que vouloit-elle? Quelle inexplicable contradiction!

La réponse étoit simple. S'il ne s'agissoit que d'un secours pour la jeunesse, le choix seroit bientôt fait: mais un maître pour toute la vie n'est pas si facile à choisir; & puisqu'on ne peut séparer ces deux choix, il faut bien attendre, & souvent perdre sa jeunesse, avant de trouver l'homme avec qui l'on veut passer ses jours. Tel étoit le cas de Sophie: elle avoit besoin d'un amant, mais cet amant devoit être un mari; & pour le cœur qu'il faloit au sien, l'un étoit presque aussi difficile à trouver que l'autre. Tous ces jeunes gens si brillans n'avoient avec elle que la convenance de l'âge, les autres leur manquoient toujours; leur esprit superficiel, leur vanité, leur jargon, leurs mœurs sans regle, leurs frivoles imitations la dégoûtoient d'eux. Elle cherchoit un homme & ne trouvoit que

des singes ; elle cherchoit une ame & n'en trouvoit point.

Que je suis malheureuse, disoit-elle à sa mere ! J'ai besoin d'aimer & ne vois rien qui me plaise. Mon cœur repousse tous ceux qu'attirent mes sens. Je n'en vois pas un qui n'excite mes desirs, & pas un qui ne les réprime ; un goût sans estime ne peut durer. Ah ! ce n'est pas là l'homme qu'il faut à votre Sophie ! son charmant modele est empreint trop avant dans son ame. Elle ne peut aimer que lui, elle ne peut rendre heureux que lui, elle ne peut être heureuse qu'avec lui seul. Elle aime mieux se consumer & combattre sans cesse, elle aime mieux mourir malheureuse & libre, que désespérée auprès d'un homme qu'elle n'aimeroit pas & qu'elle rendroit malheureux lui-même ; il vaut mieux n'être plus que de n'être que pour souffrir.

Frappée de ces singularités, sa mere les trouva trop bizarres pour n'y pas soupçonner quelque mystere. Sophie n'étoit ni précieuse ni ridicule. Comment cette délicatesse outrée avoit-elle pu lui convenir, à elle à qui l'on n'avoit rien

tant appris dès ſon enfance qu'à s'accommoder des gens avec qui elle avoit à vivre, & à faire de néceſſité vertu? Ce modele de l'homme aimable, duquel elle étoit ſi enchantée, & qui revenoit ſi ſouvent dans tous ſes entretiens, fit conjecturer à ſa mere que ce caprice avoit quelque autre fondement qu'elle ignoroit encore, & que Sophie n'avoit pas tout dit. L'infortunée, ſurchargée de ſa peine ſecrete, ne cherchoit qu'à s'épancher. Sa mere la preſſe; elle héſite, elle ſe rend enfin, & ſortant ſans rien dire, elle rentre un moment après un livre à la main. Plaignez votre malheureuſe fille, ſa triſteſſe eſt ſans remede, ſes pleurs ne peuvent tarir. Vous en voulez ſavoir la cauſe : eh bien! la voilà, dit-elle en jettant le livre ſur la table. La mere prend le livre & l'ouvre; c'étoient les aventures de Télémaque. Elle ne comprend rien d'abord à cette énigme : à force de queſtions & de réponſes obſcures, elle voit enfin avec une ſurpriſe facile à concevoir, que ſa fille eſt la rivale d'Eucharis.

Sophie aimoit Télémaque, & l'aimoit

avec une passion dont rien ne put la guérir. Sitôt que son pere & sa mere connurent sa manie, ils en rirent & crurent la ramener par la raison. Ils se tromperent : la raison n'étoit pas toute de leur côté ; Sophie avoit aussi la sienne & savoit la faire valoir. Combien de fois elle les réduisit au silence en se servant contre eux de leurs propres raisonnemens, en leur montrant qu'ils avoient fait tout le mal eux-mêmes, qu'ils ne l'avoient point formée pour un homme de son siecle, qu'il faudroit nécessairement qu'elle adoptât les manieres de penser de son mari ou qu'elle lui donnât les siennes ; qu'ils lui avoient rendu le premier moyen impossible par la maniere dont ils l'avoient élevée, & que l'autre étoit précisément ce qu'elle cherchoit. Donnez-moi, disoit-elle, un homme imbu de mes maximes, ou que j'y puisse amener, & je l'épouse ; mais jusques-là pourquoi me grondez-vous ? Plaignez-moi. Je suis malheureuse & non pas folle. Le cœur dépend-il de la volonté ? Mon pere ne l'a-t-il pas dit lui-même ? Est-ce ma faute si j'aime ce qui n'est pas ? Je

ne suis point visionnaire; je ne veux point un Prince, je ne cherche point Télémaque, je sais qu'il n'est qu'une fiction : je cherche quelqu'un qui lui ressemble; & pourquoi ce quelqu'un ne peut-il exister, puisque j'existe, moi qui me sens un cœur si semblable au sien? Non, ne déshonorons pas ainsi l'humanité; ne pensons pas qu'un homme aimable & vertueux ne soit qu'une chimere. Il existe, il vit, il me cherche peut-être; il cherche une ame qui le sache aimer. Mais qu'est-il? Où est-il? Je l'ignore; il n'est aucun de ceux que j'ai vus; sans doute il n'est aucun de ceux que je verrai. O ma mere! pourquoi m'avez-vous rendu la vertu trop aimable? Si je ne puis aimer qu'elle, le tort en est moins à moi qu'à vous.

Amenerai-je ce triste récit jusqu'à sa catastrophe? Dirai-je les longs débats qui la précéderent? Représenterai-je une mere impatientée changeant en rigueurs ses premieres caresses? Montrerai-je un pere irrité oubliant ses premiers engagemens, & traitant comme une folle la plus vertueuse des filles? Peindrai-je en-

sa l'infortunée, encore plus attachée à sa chimère par la persécution qu'elle lui fait souffrir, marchant à pas lents vers la mort, & descendant dans la tombe au moment qu'on croit l'entraîner à l'autel? Non, j'écarte ces objets funestes. Je n'ai pas besoin d'aller si loin pour montrer par un exemple assez frappant, ce me semble, que malgré les préjugés qui naissent des mœurs du siecle, l'enthousiasme de l'honnête & du beau n'est pas plus étranger aux femmes qu'aux hommes, & qu'il n'y a rien que, sous la direction de la nature, on ne puisse obtenir d'elles comme de nous.

On m'arrête ici pour me demander si c'est la nature qui nous prescrit de prendre tant de peines pour réprimer des desirs immodérés? Je réponds que non, mais qu'aussi ce n'est point la nature qui nous donne tant de desirs immodérés. Or tout ce qui n'est pas d'elle est contre elle; j'ai prouvé cela mille fois.

Rendons à notre Emile sa Sophie; ressuscitons cette aimable fille pour lui donner une imagination moins vive & un destin plus heureux. Je voulois peindre

une femme ordinaire, & à force de lui élever l'ame j'ai troublé sa raison ; je me suis égaré moi-même. Revenons sur nos pas. Sophie n'a qu'un bon naturel dans une ame commune ; tout ce qu'elle a de plus que les autres, est l'effet de son éducation.

Fin du Tome troisieme.





